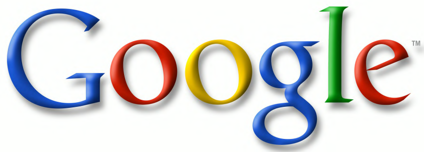
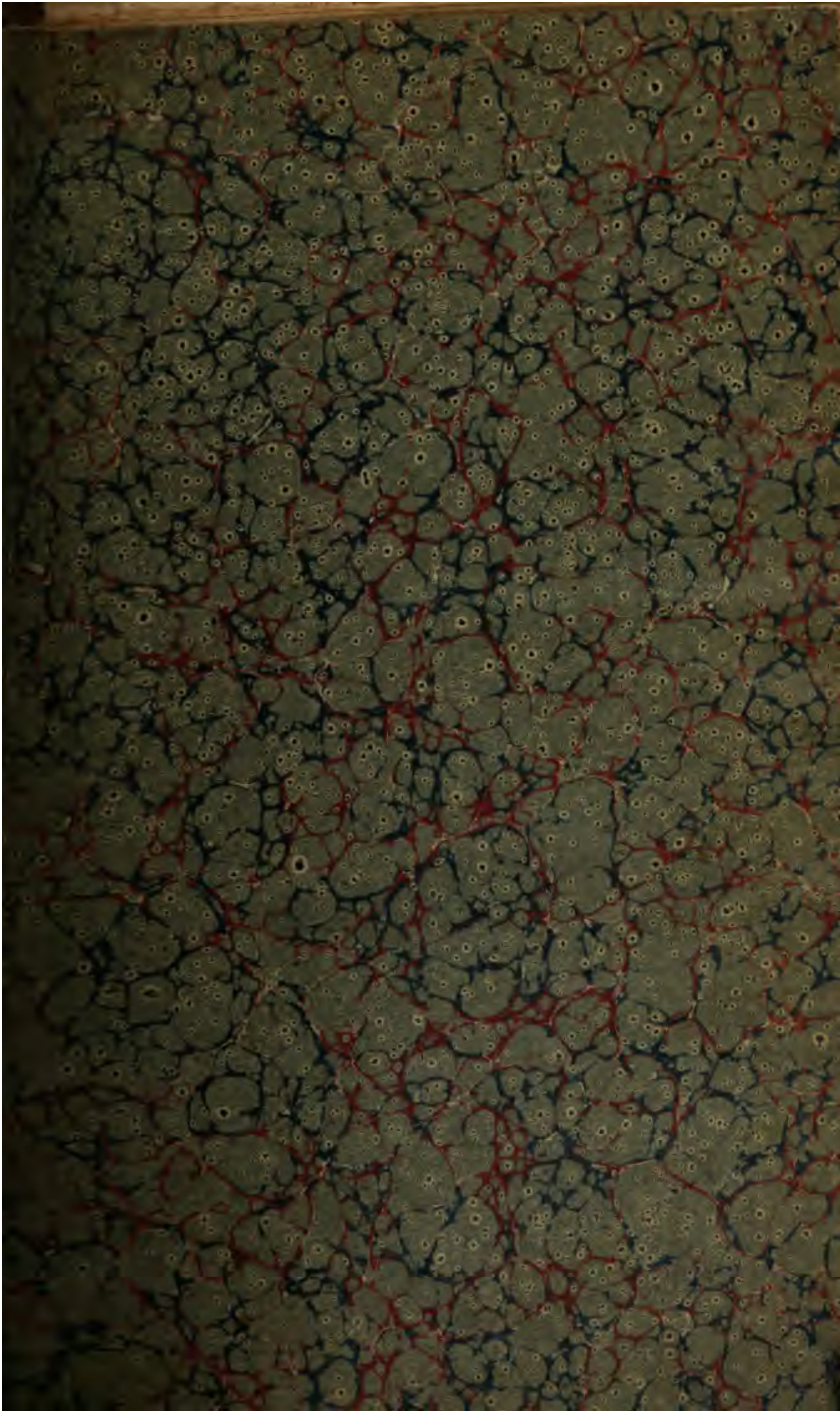

Google





EARL VICTOR PRAHL



ANNALES DU MUSÉE

ET

DE L'ÉCOLE MODERNE

DES BEAUX-ARTS.

SALON DE 1808.

RECUEIL de morceaux choisis parmi les ouvrages de peinture et de sculpture exposés au Louvre le 14 octobre 1808, et autres productions nouvelles et inédites de l'École française; gravés au trait, avec l'Explication des sujets, et quelques Observations sur le mérite de leur exécution.

Par C. P. LANDON, Peintre, ancien Pensionnaire de l'Académie de France à Rome, membre de plusieurs Sociétés savantes et littéraires.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez C. P. LANDON, Peintre, rue de l'Université, n.° 19, vis-à-vis la rue de Beaune.

DE L'IMPRIMERIE DES ANNALES DU MUSÉE.

1808.

AVERTISSEMENT.

Le Salon n'avait jamais été aussi riche ni aussi bien ordonné, et l'école vivante ne s'était point encore montrée avec cet éclat d'autant plus glorieux, qu'il rejaillit sur un plus grand nombre d'artistes.

Le catalogue de l'exposition de 1808 contient huit cent soixante-quatre numéros, dont quelques-uns indiquent plusieurs objets ensemble; d'où il résulte que le Salon en contient plus de mille de tout genre. Les trois quarts au moins sont du ressort de la peinture : le reste se partage entre la sculpture, la gravure et l'architecture. Les productions de celle-ci forment le plus petit nombre.

La classe des portraits est la plus considérable; viennent ensuite les paysages et les tableaux de genre; la classe des tableaux d'histoire, la moins nombreuse des trois, est cependant la plus apparente, à cause de la dimension des objets dont elle se compose.

En annonçant un choix d'ouvrages extraits du Salon, nous avons senti l'impossibilité de faire graver tous ceux qui méritent d'être publiés; mais, forcés de n'en admettre qu'un certain nombre,

nous avons, autant que possible, varié les genres et étendu la liste des artistes cités. Dans tous les cas, nous croyons être à l'abri d'un reproche très-grave, tel que celui d'avoir omis quelque morceau capital, ou d'avoir présenté à nos lecteurs quelque ouvrage indigne de leur attention : nous avons cherché à concilier l'intérêt de l'art et les convenances particulières.

Comme il sera également fait mention des ouvrages dont on n'aura pas donné la gravure, le lecteur éloigné de Paris puisera dans ce recueil une connaissance assez étendue de l'état actuel des beaux-arts en France, pour s'en former une idée exempte de prévention.

Les planches de ce volume ne seront point accompagnées de longues dissertations; elles seraient inutiles. La plus légère esquisse donne une idée plus prompte et plus juste de la composition d'un ouvrage de l'art, que ne feraient plusieurs pages de discours. Si les écrivains qui ont parlé des chefs-d'œuvre des peintres célèbres avaient pu s'aider d'un trait gravé, ils auraient été beaucoup plus concis dans leurs descriptions. Quant aux jugemens qu'ils ont portés, ils n'ont le plus souvent parlé que des ouvrages dont les auteurs n'existaient plus, et n'ont fait que reproduire des opinions confirmées par le temps. La circonstance où nous nous trouvons est

tout-à-fait différente : nous ne nous exposerons donc point à blesser la sensibilité ni même la modestie d'artistes recommandables dont nous considérons également les talens et la personne. Nous nous restreindrons, en quelque sorte, à l'explication des sujets. Non contens de nous abstenir de toute observation qui pourrait offenser, nous ne serons pas moins réservés sur les éloges ; et, dans l'un et l'autre cas, l'opinion publique sera toujours notre règle.



Bas sc.

Planche 1.re, 2.e, 3.e et 4.e — *Le Couronnement ; tableau de M.* David.

Le *Couronnement :* telle est la dénomination de ce tableau, donnée par l'auteur. En le produisant sous ce titre indéterminé, M. David marque l'intention d'offrir dans une action unique les deux principales circonstances de cette cérémonie mémorable. Il a choisi le moment où S. M. l'Empereur et Roi, venant de poser lui-même sur son front les deux couronnes, en reprend une, et se dispose à la placer sur la tête de son auguste épouse.

Ce tableau, exposé pour la seconde fois au salon du Louvre, excite toujours l'intérêt du public. Pour faciliter l'intelligence de la gravure et pour éviter toute méprise dans l'indication des personnages, nous copions littéralement une notice publiée lors de la première exposition du tableau :

« Les deux figures principales en occupent le centre.
» L'Empereur est debout sur une des marches de l'autel ;
» il est revêtu d'une longue tunique de satin blanc, et
» d'un grand manteau de velours cramoisi, parsemé
» d'abeilles d'or. Il a les bras élevés, et tient la couronne
» qu'il va poser sur la tête de l'Impératrice, qui est à
» genoux sur un carreau de velours violet. Elle est vêtue
» de blanc, et son manteau cramoisi, parsemé d'abeilles,
» est soutenu par M.mes de la Rochefoucauld et de la Va-
» lette. Ces dames sont vêtues de blanc.

» Derrière l'Empereur est le Pape, assis dans un fau-
» teuil : il a une soutane rouge et un camail doublé d'her-
» mine. A sa droite, est le cardinal légat Caprara ; à côté

» de lui est le cardinal Braschi. Il est debout, la mitre » sur la tête, revêtu d'une chape dorée; il a les mains » jointes. Près de lui on aperçoit un évêque grec, por- » tant une longue barbe; à côté de ce dernier, un prêtre » tenant une crosse d'or.

» Du même côté que l'évêque grec sont, l'amiral Gra- » vina, décoré de son cordon; derrière lui, l'ambassadeur » des États-Unis; plus bas, M. de Marescalchi; derrière » lui, l'ambassadeur de la Porte, coiffé de son turban; » devant lui, à sa gauche, M. de Cobenzel, ambassadeur » d'Autriche.

» L'architrésorier est placé à la gauche du Pape. Il » est coiffé à la Henri IV, et porte un manteau violet » brodé en or: il tient un bâton surmonté de l'aigle im- » périale. A côté de lui, se trouve l'archichancelier, » dans le même costume : il porte la main de justice. » Derrière lui, le prince de Neufchâtel, habillé de la » même manière, porte sur un coussin un globe surmonté » d'une croix.

» Sur la même ligne est le prince de Bénévent, coiffé » d'un chapeau à la Henri IV, et portant un manteau » décoré du grand ordre de la Légion d'honneur. A sa » droite, est le vice-roi d'Italie, appuyé sur son sabre. » On voit près de lui le grand-écuyer, portant une plume » blanche à sa coiffure; près de ce dernier, le prince de » Ponte-Corvo; en avant de ce prince, le cardinal Fesch, » ayant un prêtre à ses côtés. Derrière ce groupe sont » des prêtres italiens, dont l'un porte un vase, et plus » bas deux enfans de chœur portant l'encensoir.

» On voit, au milieu du tableau, un évêque qui porte » la croix; il est mitré et en chape. A sa droite, est le

» grand-duc de Berg (1), portant un coussin de velours » sur lequel était la couronne que Sa Majesté va poser sur » la tête de son auguste épouse. A sa droite et derrière » lui, sont le maréchal Sérurier, le maréchal Moncey, » le maréchal Bessières, et le grand-maître des cérémo» nies, coiffés à la Henri IV; à la gauche du grand-duc » de Berg, le général sénateur d'Harville, le trésorier » général de la maison de Sa Majesté.

» L'archevêque de Paris est assis, et accompagné de » ses deux vicaires généraux. Derrière eux est le général » Junot, appuyé sur son sabre; devant lui, la reine de » Naples ; à côté d'elle, la reine de Hollande, tenant son » fils par la main; la princesse Bacciochi, la princesse » Borghèse, la grande-duchesse de Berg, le roi de Naples » et le roi de Hollande. Derrière les frères de Sa Majesté, » sont le maréchal Lefévre, le maréchal Kellermann, » le maréchal Pérignon; plus haut sont les chambellans.

» Au-dessus des reines de Naples et de Hollande, on » voit le grand-maréchal du palais Duroc; à sa gauche, » et au milieu des chambellans, est le préfet du palais » impérial.

» Au milieu, l'on aperçoit trois tribunes : Madame, » mère de l'Empereur, occupe la première, ayant à » sa droite M.me la maréchale Soult, et à sa gauche » M.me de Fontanges ; derrière elle, M. de Cossé-Brissac; » à côté de lui, M. de la Ville. Derrière M.me la maréchale » Soult est M. de Beaumont.

---

(1) Aujourd'hui roi de Naples. On a désigné dans cette notice les personnages avec les titres qu'ils avaient à l'époque de l'exposition du tableau.

» La seconde tribune est occupée par plusieurs hommes » célèbres dans les sciences et dans les arts : l'auteur du » tableau s'y est représenté debout, dessinant sur des ta- » blettes.

» Dans la troisième tribune, et dans celle qu'on aper- » çoit au-dessus de l'autel, sont différentes personnes du » public qui y ont été admises. »

Le tableau a trente pieds de large sur dix-neuf pieds de haut.





Gros pinxt. E. Lingée

Planche 5.e — *Portrait équestre de S. M. le Roi de Westphalie; tableau de M.* Gros.

C'est à tort qu'on voudrait faire une classe particulière des peintres de portraits; ceux qui se sont le plus distingués dans ce genre, étaient de grands peintres d'histoire. Il suffit d'en citer quelques-uns, tels que Raphaël, le Titien, Rubens et Van-Dyck. La plupart des sujets historiques qu'on remarque à l'exposition actuelle, ne seraient donc que des portraits mis en action? Cependant ils ont tous été confiés à des artistes habituellement occupés de compositions du plus haut style.

Le portrait de S. M. le Roi de Westphalie a été généralement remarqué. La figure, noblement posée, a beaucoup de grâce et d'élégance. La tête ne laisse rien à desirer, pour la ressemblance et pour la beauté du coloris. L'habit et le manteau blancs, ornés de broderies, sont parfaitement rendus, et le cheval est aussi bien peint que dessiné.

Planche 6.e, 7.e et 8.e — *Les Soldats du 76.e de ligne, retrouvant leurs drapeaux dans l'arsenal d'Inspruck, les reçoivent des mains de leur général, M. le Maréchal Ney, commandant le 6.e corps de la grande armée; tableau de M.* Meynier.

« Le 76.e de ligne avait perdu trois drapeaux dans le » pays des Grisons; cette perte était depuis long-temps » le motif d'une affliction profonde. Ces braves savaient » que l'Europe n'avait point oublié leur malheur, quoi- » qu'on ne pût en accuser leur courage. Ces drapeaux, » sujet d'un si noble regret, se sont trouvés dans l'arsenal » d'Inspruck. Un officier les a reconnus, tous les soldats » sont arrivés aussitôt. Lorsque le maréchal Ney les leur » a rendus, des larmes coulaient des yeux de tous les » vieux soldats; les jeunes conscrits étaient fiers d'avoir » servi à reprendre les enseignes enlevées à leurs aînés. » S. M. l'Empereur a ordonné que cette scène touchante » fût consacrée par un tableau. »

Si quelques peintres d'histoire avaient à craindre de se voir resserrés dans les limites d'un programme qui ne leur offre que des personnages vêtus d'habits uniformes monotones, dont la coupe ne présente aucun pli, aucun mouvement pittoresque, assurément M. Meynier serait de ce nombre. On sait que cet artiste s'est particulièrement attaché à l'étude des formes antiques, et les tableaux qu'il a exposés précédemment ont toujours été cités pour la grâce et la pureté des contours, pour la poésie du style et le grandiose des draperies. Les amateurs se rappellent avec plaisir ses deux belles figures

Salon de



Meynier p

C. Normand sc

académiques de ***Milon de Crotone*** et d'***Androclès***, celles d'***Apollon*** et des ***Muses***, ***l'Amour pleurant Psyché***, enfin le charmant tableau des ***Adieux de Télémaque et d'Eucharis*** (1), tous exécutés avec un rare talent.

Le tableau qui fait le sujet de cet article, se distingue par la netteté de la composition et des plans, par l'expression animée des personnages, la vigueur du ton, et l'habileté avec laquelle l'artiste a su détacher du fond un aussi grand nombre de figures, toutes vêtues de la couleur la moins propre à refléter la lumière.

---

(1) La plupart de ces tableaux ont été gravés et insérés dans les *Annales du Musée*.

Planche 9.e — *Les trois Ages; tableau de M.* Gérard.

L'artiste a pris pour sujet cette maxime orientale : « Dans le voyage de la vie, la femme est le guide, le » charme et le soutien de l'homme. » Il paraît n'avoir eu d'autre but, dans ce sujet tranquille, que de faire preuve d'un talent habile à saisir tous les modes, à représenter la figure humaine sous les formes les plus intéressantes et les plus variées.

Une famille, dont l'état paraît également éloigné de la pauvreté et de la richesse, se repose des fatigues d'un voyage, dans un vallon où tout respire la fraîcheur du printemps. Cette jeune femme, dont les traits gracieux annoncent la candeur, est assise entre son père et son époux, et elle tient sur ses genoux un enfant endormi. Le jeune homme assis près d'elle sur un fragment de piédestal la contemple avec un sentiment de satisfaction pure, et lui presse doucement la main. Le vieillard, assis près de sa fille et appuyé sur ses genoux, paraît occupé de pensées profondes; il est enveloppé dans un ample manteau, et a près de lui son bâton. Le fond du paysage rappelle ces beaux sites de l'heureuse Arcadie, vantés par les poètes.

Ce tableau est d'autant plus précieux pour le public, que M. Gérard a fait peu de morceaux de ce genre, et que depuis plusieurs années il n'a rien exposé au Salon. L'empressement des amateurs à se procurer des portraits de sa main lui laisse peu de temps pour s'occuper d'autres ouvrages.

La manière dont M. Gérard a traité son tableau des


Gérard pinxt
R. Lingée sc.

Trois Ages, est à la hauteur du sujet. Il voulait peindre des personnages du siècle pastoral ; préférant les formes naïves aux formes purement idéales, il les a puisées dans la simple mais belle nature : un tel guide ne peut jamais égarer. Les carnations offrent ce ton argentin, cette touche brillante et finie, qui caractérisent toutes les productions de l'artiste ; et le paysage, dont les masses sont soutenues par un ton ferme, est dans la manière du Poussin.

M. Gérard a exposé plusieurs portraits en pied de la famille impériale, faits pour ajouter à sa réputation. Nous les ferons connaître dans ce même volume. On avait annoncé un tableau de la *Bataille d'Austerlitz* par le même artiste, et le public attendait avec impatience cet ouvrage conçu dans un style où il ne s'est point encore exercé ; ce tableau n'a pu être terminé pour l'époque du salon. Des portraits faits par ordre supérieur sont cause de ce retard.

Planche 10.e — *Le Printemps; tableau de M.* Girodet.

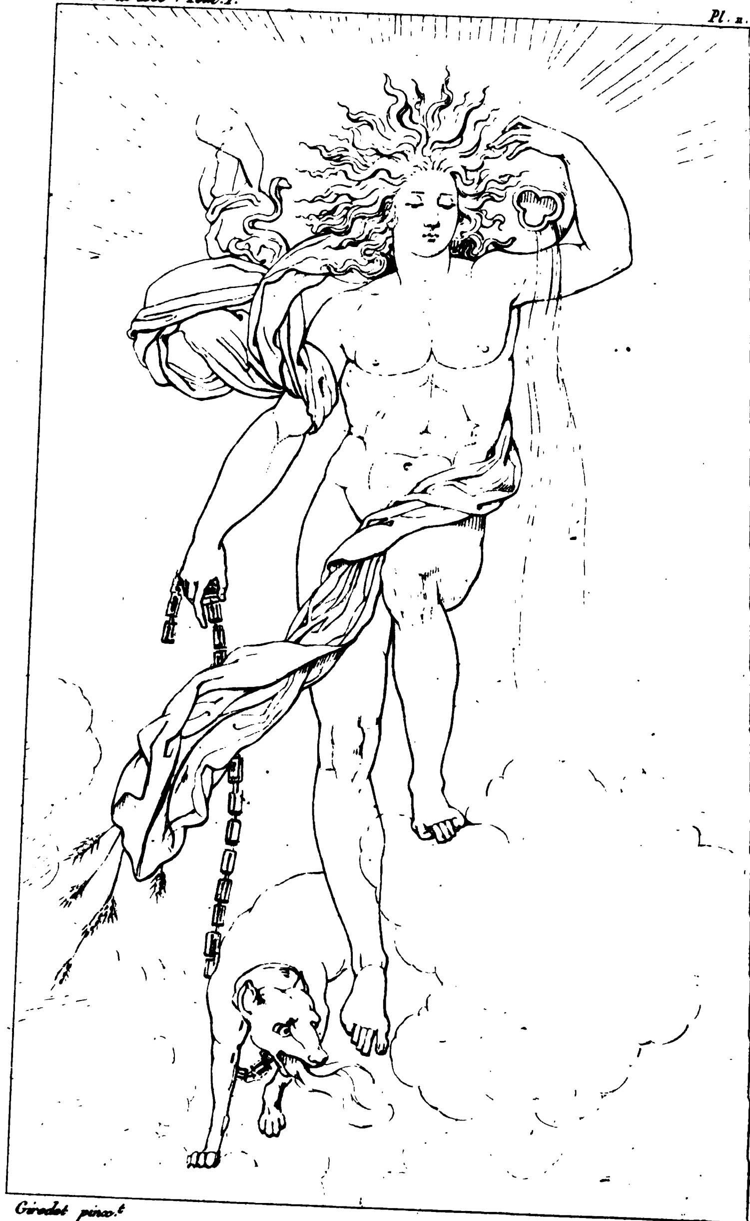
Le sujet des saisons, si bien fait pour inspirer les poètes et les artistes, a été traité d'une manière neuve par M. Girodet. Chaque saison est représentée par une figure allégorique dans le genre d'effet simple des peintures antiques d'Herculanum. M. Noël, dans son *Dictionnaire mythologique*, en a donné une description dont nous rappelons ici les principaux traits.

« L'âme de la nature, l'aimable déesse du Printemps,
» balancée sur l'aile des zéphyrs, descend du haut des
» cieux épurés par son haleine. Une gaze verdoyante
» badine autour de son beau corps, et en caresse amou-
» reusement les contours arrondis. Une de ses mains
» voltige sur la lyre de Cupidon; l'autre, armée d'une
» de ses flèches, en effleure légèrement les cordes. Aux
» doux accords de l'harmonie créatrice, deux ames, l'une
» par l'autre attirées, se rapprochent et s'unissent.

» A l'ombre des plis de la robe flottante de la déesse,
» deux blanches tourterelles, émues par les sons de la
» lyre, se prodiguent de doux baisers. La fille de Vénus
» incline sa belle tête, où mille fleurs variées s'épa-
» nouissent et se renouvellent sans cesse; elles lui
» tiennent lieu de tresses ondoyantes; elles forment
» seules son brillant diadème et sa coiffure. »



Girodet pinx.t E. Lingée sc.



Girodet pinx.t

E. Lingée sc.

Planche 11.e — *L'Été; tableau de M.* Girodet.

« Le brûlant fils du Soleil, le radieux Été, règne à son » tour. Ses regards majestueux et doux s'abaissent vers » la terre. Il vient perfectionner l'ouvrage du Printemps. » Sa tête et sa poitrine robuste, siége des principes ignés, » en lancent de tous côtés les émanations. Des jets de » flamme forment sa brillante chevelure. D'une main, » il retient près de lui le Sirius, qui souffle de ses naseaux » ses exhalaisons malignes; de l'autre, il verse abondam- » ment l'urne des eaux fécondantes. Du mélange des » deux principes, le chaud et l'humide, il compose les » nuages orageux : il les foule de son pied puissant, et » les abaisse vers la terre. La foudre et la grêle s'en » échappent, et avec elles la pluie bienfaisante, dont » la douce fraîcheur pénètre et réjouit le sein de la terre » altérée. Mais l'orage est près de se dissiper : déjà, dans » une région presque dégagée de vapeurs, brille à l'œil » consolé l'éclatante écharpe d'Iris. Le vêtement de l'Été » se peint de la verdure la plus vive. Du sein de ses plis » ondoyans, il laisse échapper libéralement les moissons » dorées, douce récompense dont il paie avec usure les » sueurs du laboureur infatigable. »

Planche 12.e — *L'Automne; tableau de M.* Girodet.

« Le riche Automne, personnifié sous les traits d'une » déité, vient enfin accomplir les promesses du Prin- » temps. La déesse incline son visage vermeil, et, sou- » riant à la terre, qu'elle regarde avec une complaisance » maternelle, elle partage la joie et le bonheur qu'elle » lui procure. De sa main droite, elle secoue sa chevelure » dorée, d'où s'échappe une pluie intarissable de mille » fruits divers; de la gauche, elle presse avec amour » sa mamelle féconde, et en fait jaillir une liqueur douce » et vermeille, dont les heureux enfans de Cybèle seront » bientôt abreuvés. Son vêtement se colore du vert » brillant de l'Été, où s'entremêlent cependant quelques- » unes des teintes flétries dont l'Hiver, qui doit lui suc- » céder bientôt, vient attrister la nature. Une écharpe » légère, dont la couleur rappelle la tendre verdure du » printemps, entoure ses reins, et se balance mollement, » gonflée par les zéphyrs. De ses pieds nus, colorés du » vermillon des roses, et qu'un léger brouillard envi- » ronne, elle foule la pourpre et l'or des raisins. Cette » fille de l'Été prépare elle-même la liqueur bienfaisante » de Bacchus. »



Girodet pinx.t R. Lingée sc.



Girodet pinx.t E. Lingée sc.

Planche 13.ᵉ — *L'Hiver; tableau de M.* Girodet.

« L'Hiver paraît le dernier, et vient fermer le cercle » de l'année ; il renverse à ses pieds le flambeau d'où » émane la chaleur créatrice, et en comprime les feux » sans les éteindre. De l'urne de bronze qu'il tient sous » ses bras, il laisse échapper les trésors de la gelée, et » presse du pied les flocons amoncelés de la neige écla- » tante. Bientôt ils se divisent, se répandent en tour- » noyant sur la terre affligée, et l'enveloppent d'un im- » mense vêtement de deuil. Des oiseaux aquatiques » fendent d'un vol rapide l'atmosphère glaciale. Le tyran » de l'année est vêtu d'un manteau où s'imprime la morne » couleur dont il flétrit la végétation. Ce manteau lui » sert d'ornement et lui ceint à peine les épaules. Ses » bras robustes, ses cuisses et ses jambes nerveuses et à » découvert, décèlent sa force indomptable. Ses che- » veux, sa barbe et ses sourcils, semblables aux pics des » glaces éternelles des Alpes ou des Pyrénées, hérissent » son aspect farouche. Les brouillards et les noirs orages » s'engendrent dans sa tête menaçante ; ils siégent sur » son front tristement baissé vers la terre, qu'il glace de » ses sombres regards.... »

Les tableaux des Saisons de M. Girodet sont pleins d'imagination et de poésie, précieux pour la grâce et la correction du dessin, la fermeté du coloris et la finesse de l'exécution. Ils sont de proportion demi-nature.

Planche 14.e, 15.e et 16.e — *Allocution ; tableau de M.* Gautherot.

« Le 12 octobre 1805, le deuxième corps de la grande » armée, commandé par le général Marmont, se mit » en marche forcée pour prendre position sur les hauteurs » d'Illersheim. L'Empereur était près du pont de Lech » (à Augsbourg), lorsque ce corps défilait. Il fait former » en cercle chaque régiment; il leur parle de la situation » de l'ennemi, de l'imminence d'une grande bataille, et » de la confiance qu'il avait en leur bravoure. Pendant » qu'il les haranguait, il faisait un temps affreux. La » troupe éprouvait un froid très-vif; mais, en écoutant » Sa Majesté, elle oubliait ses fatigues et n'aspirait qu'à » combattre. »

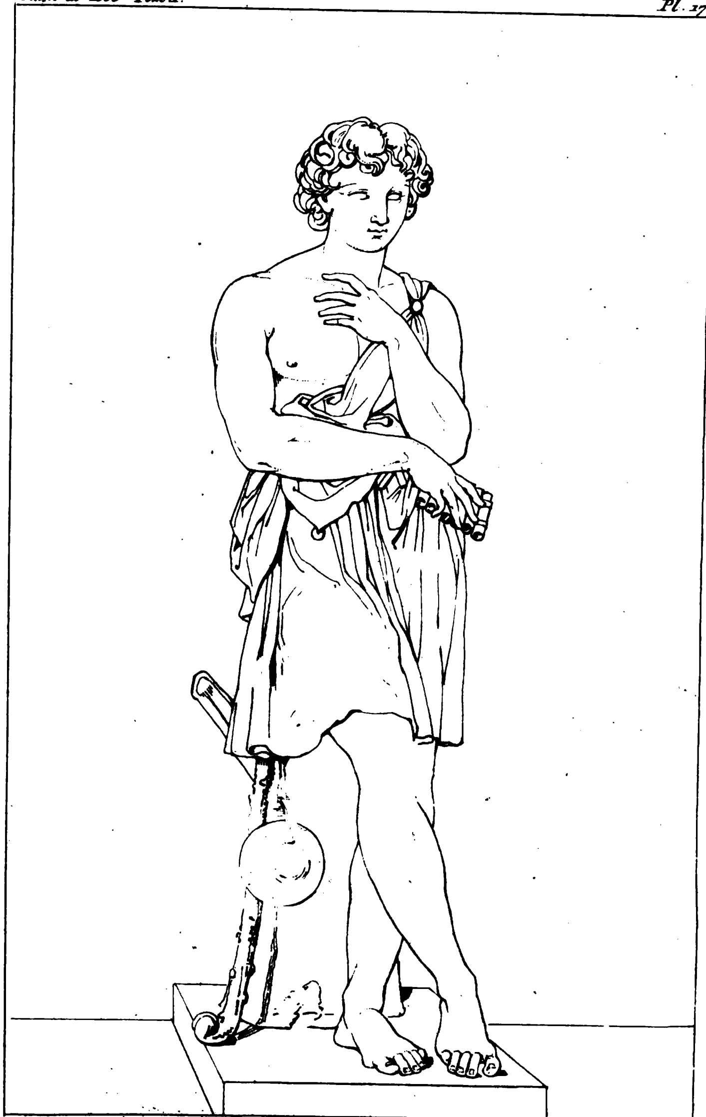
Au centre d'une scène nombreuse où tout respire l'enthousiasme militaire, l'Empereur, monté sur un cheval blanc, harangue ses soldats, et leur indique, par un mouvement de la main droite, l'endroit vers lequel ils doivent marcher. Tout près de Sa Majesté est le maréchal Bessières, tenant en main le bâton de commandant; il est monté sur un cheval noir, et paraît écouter avec attention le discours de l'Empereur. Plus loin, monté sur un cheval isabelle qui s'élance en avant, est le général Marmont, jetant sur cette partie de l'armée qui est à sa gauche un regard de satisfaction.

Les figures de ce tableau se détachent bien les unes des autres, malgré l'espèce de confusion qui devrait résulter de l'amoncèlement des groupes. Le terrain ainsi que le fond, qui donne une vue très-exacte de la ville d'Augsbourg en Bavière, sont couverts de neige.





E. Lingée sc.



Le Mire inv.t
R. Lingée sc.

Planche 17.e — *Un Berger; modèle en plâtre, par M.* Lemire *père.*

Ce jeune berger, debout, appuyé contre un arbre, paraît méditer un air champêtre. Près de lui se trouvent une crosse et une coupe, prix remportés dans un combat de flûte. L'artiste, inspiré par ce vers de Virgile,

Sylvestrem tenui musam meditaris avenâ,

a voulu exprimer l'heureux loisir d'un berger de l'âge d'or.

M. Lemire, que sa modestie a tenu jusqu'à ce jour éloigné des expositions publiques, vient de montrer un ouvrage qui fait regretter qu'il ne s'y soit pas présenté plus tôt; mais son talent, déja connu de la plupart des artistes, était justement apprécié. On pourrait citer de M. Lemire plusieurs groupes et plusieurs figures qu'il a modelés en porcelaine dans une dimension peu ordinaire; il y en a dont la proportion est au-dessus de demi-nature: objets curieux, et d'une exécution toujours difficile et d'un succès incertain, à cause de la fragilité de la matière.

Le modèle en plâtre dont nous donnons ici le trait, est de grandeur naturelle: la pose en est bien saisie et pleine de naïveté. Le caractère de tête est doux et gracieux. Les formes en général sont prises dans la nature. L'artiste n'a voulu figurer ni un dieu, ni un héros, mais un berger. A la verité, ce n'est point un berger de nos champs, c'est un pasteur de l'heureuse Arcadie.

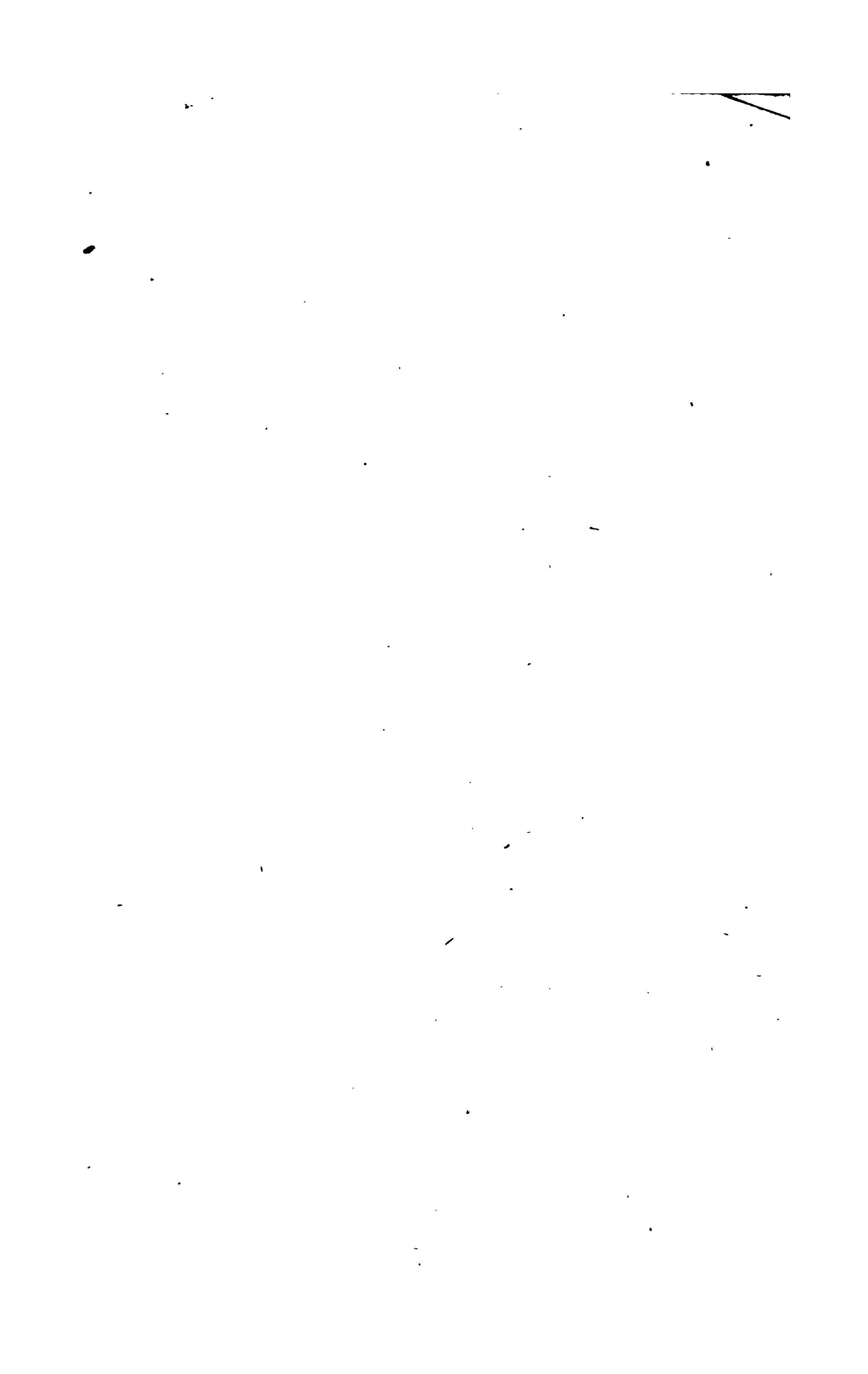
Planche 18.ᵉ — *Mort de Domitien; tableau de M.* Lemire *aîné.*

Domitien se disposait à aller prendre le bain, lorsqu'on vint lui dire qu'Étienne, affranchi et intendant de Domitia, demandait à lui parler pour une affaire qui ne souffrait point de délai. Domitien, ayant ordonné que tout le monde se retirât, entra dans sa chambre et fit appeler Étienne, qui depuis plusieurs jours portait son bras gauche en écharpe comme s'il y eût eu quelque mal, mais afin de pouvoir cacher un poignard sans donner de soupçon. Il dit à Domitien qu'il venait lui découvrir une conjuration tramée contre sa personne, et lui donna un mémoire qui en contenait le détail. Pendant que Domitien lisait avec beaucoup d'attention, Étienne tira son poignard, et le lui enfonça dans le corps.

Ce tableau, dont les figures paraissent avoir près de six pieds de proportion, est le début de l'auteur. On y remarque un bon style de composition et d'ajustemens, de la vigueur dans les caractères, dans les teintes locales et dans l'effet. Les formes des accessoires sont puisées aux meilleures sources, et l'ensemble se distingue par une exécution très-soignée.



Le Mire aîné pinx.t C. Normand sc.





Guerin pinx.t		E. Lingée sc.

Planche 19.e — *Les Marchands d'esclaves; esquisse peinte par M.* Guérin.

A l'entrée d'une ville maritime, un marchand d'esclaves tient par le bras une jeune fille qu'il est sur le point de livrer. Elle est à genoux, appuyée sur ceux de son père, et plongée dans la plus vive douleur. Le vieillard, qui ne peut la sauver, et qui lui-même est captif, la serre dans ses bras, et lève les yeux vers le ciel, dont il implore la pitié. La mère de la jeune esclave tombe aux pieds du maître, et le conjure de ne pas séparer trois malheureux qu'unissent les liens du sang. Vaines prières! le barbare ouvre déjà la main pour recevoir le prix de sa captive. Plus loin, deux amans chargés de chaînes, et près de subir le même sort, oublient un instant leurs propres douleurs pour plaindre leurs compagnons d'infortune.

Les deux marchands d'esclaves portent dans tous leurs traits ce qui caractérise ces hommes impitoyables. L'attitude de la mère est pleine d'expression et de noblesse. Le groupe du vieillard et de sa fille, sans être une réminiscence de celui de Marcus Sextus, en rappelle néanmoins la pensée; mais personne n'est tenté d'en faire un reproche à l'artiste.

Planche 20.e — *La Justice et la Vengeance divine poursuivant le Crime; tableau de M.* Prud'hon.

Ce tableau, destiné à orner la salle du tribunal criminel du département de la Seine, est d'une originalité de style, de coloris et d'effet, qui le place au rang des tableaux les plus marquans de notre école. C'est le fruit d'un génie pittoresque, dont l'élan s'est soutenu depuis le premier jet de la pensée jusqu'au dernier coup de pinceau.

Un assassinat vient d'être commis dans l'ombre de la nuit; mais le meurtrier ne peut échapper à la vengeance divine, au remords qui le saisit et l'éclaire de son terrible flambeau : la Justice, qui le poursuit, lève son glaive sur la tête du coupable; elle est près de frapper.

Cette peinture, aussi noble qu'elle est ingénieuse et expressive, n'est pas le coup d'essai de l'artiste dans le style allégorique, si difficile à bien traiter, et que souvent on accuse de froideur. M. Prud'hon a su animer son sujet par une action vive et par l'énergie du sentiment.



Prud'hon pinx^t C. Normand sc



Taillasson pinx.t C. Normand sc.

Planche 21.° — *Herminie, devenue bergère, écrit le nom de Tancrède sur les arbres; tableau de M.* Taillasson.

Le septième chant de la *Jérusalem délivrée* a fourni à l'artiste le sujet de cette demi-figure, où l'on trouve beaucoup de naturel et d'expression.

« Herminie, la fille des rois, réfugiée dans une chau-
» mière, a mis des vêtemens rustiques; un voile grossier
» couvre ses cheveux : mais son regard, son maintien,
» tout dit qu'elle n'est point une habitante des bocages.
» Ces vils habits n'éclipsent point son éclat, sa fierté,
» sa noblesse; la majesté brille encore sur son front, au
» milieu des plus humbles emplois. La houlette à la main,
» elle conduit les troupeaux et les ramène. Sa main ex-
» prime le suc de leurs mamelles, et presse le laitage.
» Souvent, pendant que ses brebis, couchées à
» l'ombre, évitent l'ardeur du soleil, elle grave des
» chiffres amoureux sur l'écorce des lauriers et des
» hêtres; elle y retrace l'histoire et les malheurs de sa
» flamme : en relisant les traits que sa main a formés,
» un torrent de larmes inonde ses joues. »

Ce tableau, et son pendant, dont la planche suivante offre le trait, appartiennent au prince de Neufchâtel.

Planche 22.e — *Silvie, nymphe de Diane, surprise par un Satyre; tableau de M.* Taillasson.

Le peintre a tiré son sujet de l'*Aminte,* poème pastoral du Tasse. Un satyre, instruit que Silvie vient chaque jour se baigner dans une fontaine obscure et solitaire, se cache dans un buisson, l'attend, et saisit le moment favorable pour la surprendre. C'est l'instant choisi par l'artiste pour la composition de son tableau. La scène suivante, extraite du même poème, lui fournirait un nouveau sujet, d'un intérêt plus piquant.

Le berger Aminte, amant passionné de Silvie, qui ne le paie d'aucun retour, est conduit près de la fontaine par un autre berger. Des cris douloureux frappent son oreille; il accourt, voit la nymphe nue, attachée au tronc d'un chêne épais, et l'odieux satyre achevant d'enchaîner cette jeune fille sans défense. Aminte paraît: armé d'un dard, il s'élance comme un lion sur le barbare, et le force à prendre la fuite.

Aminte s'approche d'un air respectueux de celle qu'il adore, et qu'il a sauvée du dernier outrage; il rompt ses liens et tombe à ses genoux. Quelle sera sa récompense? L'ingrate et fière Silvie, au lieu de rendre grâces à son libérateur, jette sur lui un regard confus et dédaigneux; et, sans proférer une seule parole, elle fuit avec la légèreté de la biche.



Taillasson pinx.t C. Normand sc.



Chaudet inv.t C. Normand sc.

Planche 23.e—*Statue de S. M. l'Empereur et Roi Napoléon I.er, par M.* Chaudet.

Cette belle statue en marbre, due au ciseau de l'un des plus habiles sculpteurs de notre école, est le premier monument de ce genre élevé à la gloire de S. M. l'Empereur.

Napoléon, représenté debout, tient dans sa main droite le code des lois civiles : l'autre est cachée sous un ample manteau qui ne laisse à découvert que la jambe gauche, le bras droit et une partie de la poitrine. Le front de l'Empereur est ceint du diadème et d'une couronne de laurier. On aperçoit le haut du baudrier, d'où pend un glaive dont la partie inférieure est seule visible. Cette figure, dont l'exécution est mâle et correcte, est destinée à orner la salle des séances du Corps législatif.

Planche 24.[e] — *Portrait en pied de M. Agob Duz-Oglu*, *par M.* Ansiaux.

Ce portrait, de grandeur naturelle, a été vu avec plaisir à l'exposition : le caractère du jeune étranger dont il offre la ressemblance, lui donne un intérêt particulier.

M. Agob Duz-Oglu, âgé de quatorze ans, est né à Constantinople, et appartient à une respectable famille arménienne. Son père, Jean Duz-Oglu, joaillier de la couronne, inspecteur de la monnaie et intendant de l'améublement du palais impérial du grand-seigneur, jouit de l'estime de tous, depuis le chef suprême de l'État jusqu'au dernier sujet de la capitale ; il doit cette considération au dévouement sincère qu'il porte à la personne de sa Hautesse, à la fidélité avec laquelle il la sert, enfin à son caractère doux, affable et bienfaisant. Cette estime générale est acquise à sa famille depuis plus d'un siècle et demi.

M. Jean Duz-Oglu, par ordre du sultan Sélim III, envoya son fils à Paris pour y apprendre la peinture. Les progrès de ce jeune homme ont surpassé l'attente de son souverain et de son père. Il apprit, dans l'espace de trente-deux mois, le français, la peinture à l'huile, en émail et en miniature. Il suivit les cours de chimie de M. Vauquelin, étudia la physique et la minéralogie, cultiva la musique et quelques autres arts d'agrément. M. Agob Duz-Oglu est représenté dans ce tableau peignant le portrait de son père.



Ansiaux pinx.t   C. Normand sc.



Hein pinx.t Normand sc

Planche 25.e — *Thésée, vainqueur du Minotaure, reçoit les actions de grâces des jeunes gens d'Athènes qu'il a délivrés; tableau qui a remporté le grand prix de peinture en 1807, par M.* Heim.

Minos, vainqueur d'Athènes, imposa à cette ville l'obligation d'envoyer, tous les sept ans, en Crète, sept jeunes garçons et autant de filles pour servir de pâture au Minotaure. Ce funeste tribut avait été payé trois fois, lorsque Thésée s'offrit pour en affranchir ses concitoyens. A l'aide d'un fil que lui fournit Ariane, et qui doit lui faire trouver une issue, le héros pénètre dans le labyrinthe, tue le monstre, et se présente victorieux aux jeunes gens qu'il a délivrés. C'est ce dernier moment qui a été proposé pour sujet du grand prix de peinture de l'école spéciale, en 1807. Le prix a été accordé à M. Heim, de Strasbourg, élève de M. Vincent. Le tableau du jeune artiste s'est fait remarquer par un coloris fin et brillant et par la vérité de l'expression.

Planche 26.e — *Modèle de la Statue de S. M. l'Empereur et Roi, pour la salle des séances publiques de l'Institut; par M.* Roland.

L'Institut, ayant obtenu de S. M. l'Empereur la permission de lui élever une statue dans la salle de ses séances publiques, en a confié l'exécution à M. Roland, l'un de ses membres les plus distingués. En attendant que le marbre soit terminé, le modèle, dont la proportion est d'environ sept pieds, a été placé à sa destination. Il n'a pu être exposé au salon du Louvre.

Napoléon I.er, debout et en grand costume, tient de la main gauche le bâton impérial, surmonté d'un aigle; de la droite il distribue des couronnes et des récompenses militaires. La face antérieure de l'autel qui soutient ces divers attributs, est ornée d'un bas-relief représentant la déesse de la sagesse, de la guerre, des sciences et des arts : elle a le casque en tête, et est armée de la lance et du bouclier.

M. Roland a su vaincre les difficultés que présente l'imitation du costume impérial. Le manteau, noble et magnifique pour l'usage personnel, mais ennemi du nu, dont il dérobe les proportions et les formes, est extrêmement difficile à ajuster dans un tableau, et semble encore être moins favorable à la sculpture. L'emploi qu'en a fait M. Roland, paraît ne laisser rien à desirer. En substituant à la tunique longue d'usage une tunique courte, qui ne descend que jusqu'au genou, il a pris une licence dont on ne saurait le blâmer : elle lui donne le moyen de faire ressortir la jambe gauche; ce qui contribue à donner de l'élégance et de la légèreté à la statue.



Roland inv.t C. Normand sc.

Les décorations, les broderies et autres accessoires dont le costume est orné, sont bien traités, et n'ont ni trop ni trop peu de relief; ils ne nuisent point à la noble simplicité de cette belle statue.

M. Roland a exécuté, dans le courant de l'été dernier, un des frontons de la cour du Louvre, sur l'ancienne façade. Nous le publierons par la suite, en même temps que les deux autres frontons qui l'avoisinent. Ces deux derniers sont de M. Moitte et de M. Chaudet.

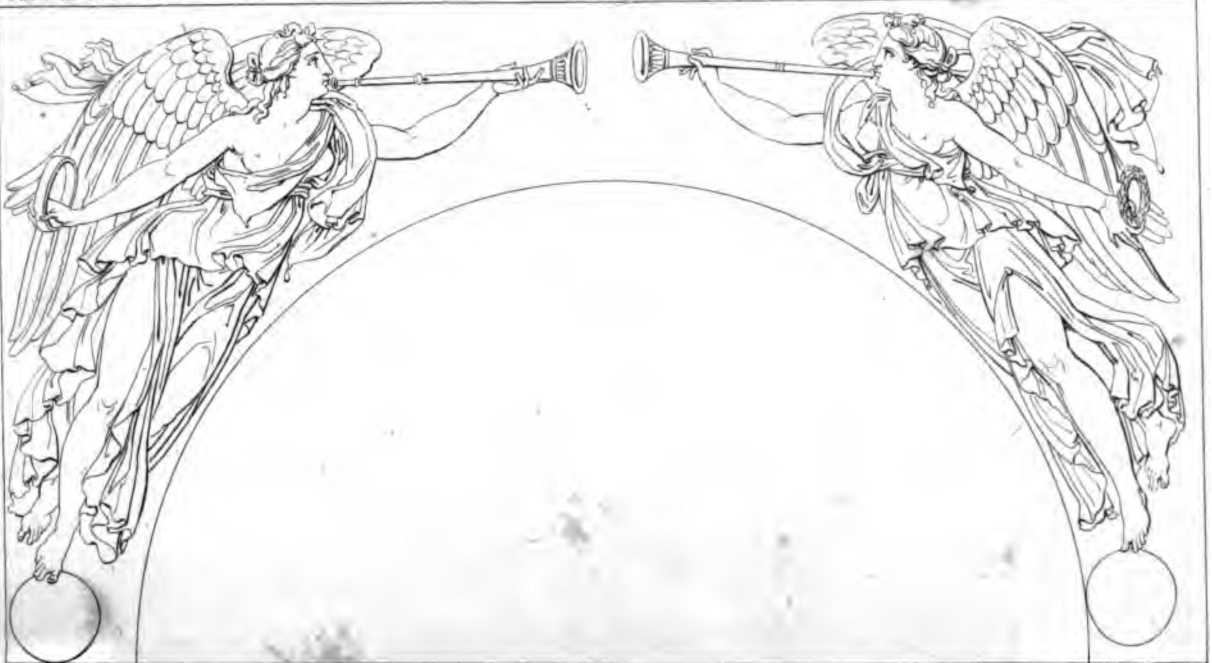
Planche 27.e — *Jacob bénit ses Fils; tableau de M.* Lafond.

Jacob étant demeuré en Égypte avec ses douze enfans, y vécut paisiblement pendant dix-sept années; et, lorsqu'il se vit près de mourir, il les fit venir, et leur dit : « Je vais être réuni à mon peuple; ensevelissez-moi » avec mes pères, dans la caverne double qui est dans » le champ d'Éphron l'Héthéen. » Après avoir prédit à chacun d'eux leur destinée, il les bénit et mourut âgé de cent quarante-sept ans. Joseph, voyant son père expiré, se jeta sur son visage, et le baigna de larmes. Il fit embaumer son corps, et obtint de Pharaon qu'il fût porté dans la terre de Chanaan.

Ce tableau, dont les figures ont environ trois pieds de proportion, a été remarqué par les personnes qui s'attachent aux parties les plus utiles de l'art. On trouve dans celui-ci la gravité de style qui convient aux sujets tirés de l'Écriture, un bon goût de dessin, cette variété de caractères bien sentis qui fortifie l'expression générale, une agréable disposition de groupes, un choix de costume approprié au temps et au lieu de la scène.

Ce tableau est du nombre de ceux qui ont fixé l'attention de l'Empereur. Sa Majesté a ordonné qu'il fût remis de sa part à l'auteur une médaille d'encouragement.


Lafond J.e pinx.t



Taunay inv.t · C. Normand sc.

Planche 28.[e] — *Deux Renommées, bas-relief de l'arc des Tuileries; par M.* Taunay.

Les mêmes fictions ne conviennent pas également aux poètes et aux artistes. Les premiers dépeignent la Renommée comme une déesse énorme, qui a cent bouches et cent oreilles, avec de longues ailes, dont le dessous est garni d'yeux. Les autres la représentent vêtue d'une draperie légère, relevée au-dessus du genou, des ailes au dos, et une trompette à la main. Tels sont les attributs qui la caractérisent dans ce bas-relief, placé au-dessus de l'entrée principale de l'arc des Tuileries, du côté du palais. Les figures ont sept pieds de proportion.

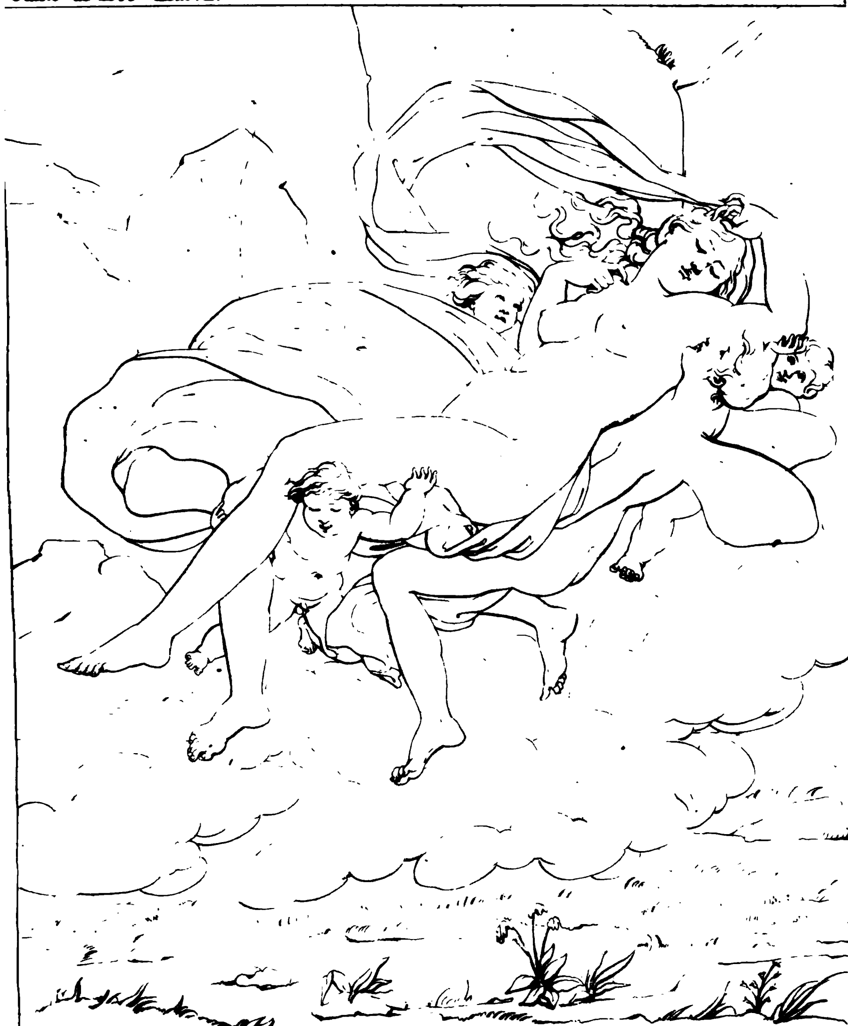
M. Taunay a traité ce sujet avec goût. Ces deux figures, quoique posées symétriquement, offrent plusieurs contrastes dans les détails. Le dessin en est correct, et les draperies sont d'un bon style.

Nous nous étions proposé de faire dessiner successivement les autres bas-reliefs de l'arc des Tuileries : mais il n'a pas été assez long-temps découvert; on a repris les travaux de ce monument, qui sans doute ne sera visible que lorsqu'il sera entièrement achevé.

Planche 29.[e]—*Psyché, exposée sur le rocher, est enlevée par les Zéphyrs, qui la transportent dans la demeure de l'Amour; tableau de M.* Prud'hon.

Le tableau allégorique du même auteur dont nous avons rendu compte dans un des articles précédens, offre une vigueur de pensée, de coloris et de clair-obscur, qui lui assigne un rang distingué parmi les chefs-d'œuvre de notre école. Ce second tableau, dans un genre bien différent, ne lui est peut-être pas inférieur. C'est une production toute poétique, qu'embellissent les formes les plus gracieuses, les teintes les plus suaves et les plus délicates, l'expression la plus douce, l'effet pittoresque le plus idéal.

On reconnaîtra dans cette simple gravure la disposition générale du tableau; mais quel trait assez pur pourrait fixer ces contours aimables et gracieux, que l'on croirait mobiles parce qu'ils sont indécis, et qui semblent se fondre dans la masse des teintes?



Prud'hon pinx.t C. Normand sc.





Le Mire J.e pinx.t E. Lingée sc.

Planche 30.[e] — *Alexandre soulageant un de ses soldats; tableau de M.* Lemire *jeune.*

Au milieu d'une marche dans des montagnes couvertes de neige, Alexandre, s'étant arrêté derrière son armée, rencontre un simple soldat qui succombe de froid et de fatigue : ému de compassion, il le prend dans ses bras, et le porte lui-même près d'un feu que d'autres soldats ont allumé.

Ce trait d'humanité a fourni à l'artiste le motif d'un groupe intéressant. Le mouvement des deux figures est naturel et bien senti; la tête d'Alexandre a beaucoup de noblesse, et rappelle les traits d'un buste antique que l'on regarde comme le portrait de ce prince.

Les nus de ce tableau sont bien dessinés; les formes coulantes et dégagées de détails individuels indiquent l'école de M. Regnault. Le manteau d'Alexandre et celui du soldat sont largement ajustés. Le coloris est d'un ton suave et léger.

M. Lemire jeune a reçu de la part de S. M. l'Empereur une médaille d'encouragement.

Planche 31.[e] — *Léda, Hélène et Pollux; tableau de M.* Landon.

Léda, que Jupiter, transformé en cygne, avait séduite lorsqu'elle se baignait sur les bords de l'Eurotas, est revenue dans ce lieu solitaire; elle tient dans ses bras Hélène et Pollux, fruits des amours du maître des dieux. Jupiter a repris la forme du cygne pour visiter des objets qui lui sont chers.

Ce tableau, dont les figures sont de grandeur naturelle, était exposé au dernier salon. C'est un prix d'émulation obtenu au concours. Il a été placé au musée de Versailles, et il est maintenant au palais de Trianon.



Landon pinx.t E. Lingée sc.



Menageot pinx.t

C. Normand sc.

Planche 32.e — *Supercherie de Vénus; tableau de M.* Ménageot.

Vénus avait dérobé à Diane le petit Adonis, que cette déesse faisait élever parmi ses nymphes. Un jour que Diane revenait de la chasse, elle rencontra Vénus au coin d'un bois, et alla lui redemander cet enfant. Vénus, l'apercevant de loin, et ne voulant pas le lui rendre, imagina de faire croître des ailes au petit Adonis, de lui donner en tout la ressemblance de l'Amour, et, présentant à Diane ces deux enfans, elle lui dit de choisir: la déessee ffrayée, dans la crainte de prendre l'Amour, lui laissa le petit Adonis.

Ce tableau, d'une composition aimable et riante, est de la main d'un artiste depuis long-temps connu par ses talens et par les services qu'il a rendus lorsqu'il était directeur de l'académie de France à Rome. Ses fonctions, qui n'étaient que temporaires, étant terminées, M. Ménageot emporta les regrets de tous les élèves réunis dans cet établissement, qu'il avait dirigé avec autant de zèle que d'aménité.

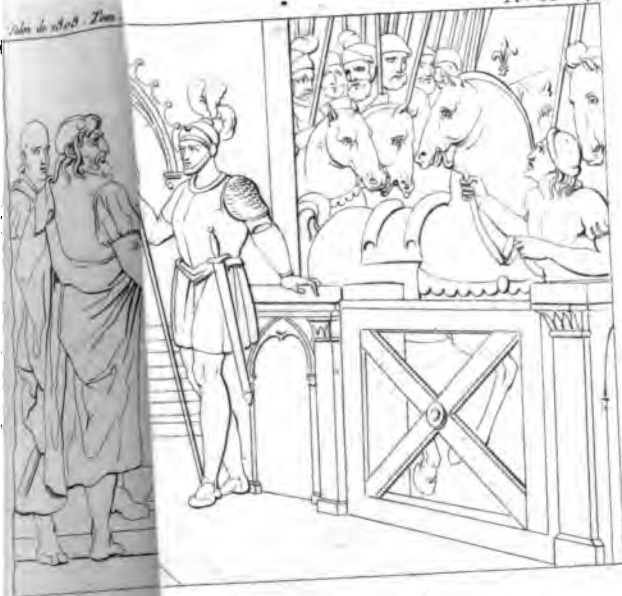
Les figures de ce tableau sont de grandeur naturelle.

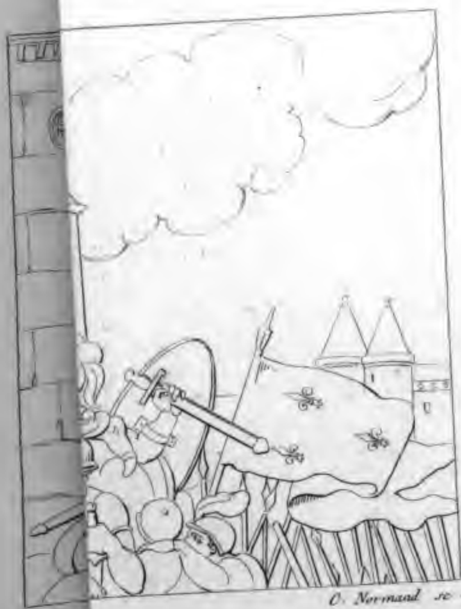
Planche 33.e et 34.e — *Deux Bas-reliefs de la Statue de Jeanne d'Arc à Orléans; par M.* Gois *fils.*

Cette planche et la suivante représentent quatre bas-reliefs exécutés en bronze pour orner le piédestal de la statue de Jeanne d'Arc à Orléans. La figure, également en bronze, est de la même main que les bas-reliefs. Le modèle de la statue, exposé dans le temps au salon du Louvre, a été gravé et inséré dans les *Annales du Musée.* Les quatre bas-reliefs, terminés long-temps après, n'ont pu faire partie de l'exposition publique.

Les deux plus grands portent 1 pied sur 3; les deux autres, 1 pied sur 2 pieds 7 pouces.

Le premier sujet de la planche ci-jointe représente le moment où la Pucelle reçoit l'épée des mains de Charles VII. Le roi, ne doutant plus de la réalité de sa mission, la fit paraître au milieu de sa cour, armée de toutes pièces. La pesanteur de son armure ne l'empêcha pas de monter à cheval sans aide; ce que pouvaient faire à peine les cavaliers les plus robustes. Charles voulut lui faire présent d'une belle épée : mais elle pria sa Majesté d'envoyer quelques-uns de ses gens à l'église de Sainte-Catherine de Fierbois en Touraine, et dit qu'en cette église on trouverait une vieille épée, sur la lame de laquelle il y avait cinq croix et cinq fleurs de lis empreintes ; que c'était avec cette épée qu'elle devait vaincre les Anglais. Le roi lui ayant demandé si jamais elle avait été dans cette église, elle répondit que non. On envoya donc à Fierbois, suivant son desir, et l'on en rapporta l'épée qu'elle avait indiquée, et dont elle se servit depuis dans toutes les batailles qu'elle livra aux Anglais.





Caus

O. Normand sc.

Le second sujet rappelle l'action la plus glorieuse de la vie de Jeanne d'Arc, le fameux combat des Tourelles. Elle tenait l'ennemi assiégé dans ce fort; elle en ordonna l'assaut. Les Anglais déployèrent un courage si extraordinaire, que la troupe française fut ébranlée un moment. Mais Jeanne revint à l'assaut avec plus de hardiesse qu'auparavant, et les Français, animés par son exemple, continuèrent l'attaque avec une ardeur incroyable. Ceux qui étaient restés à Orléans sortirent de la ville pour se joindre à la Pucelle. Ces braves ne furent pas plutôt arrivés, que les Anglais perdirent totalement courage : la plupart furent tués sur la place, les autres prirent la fuite.

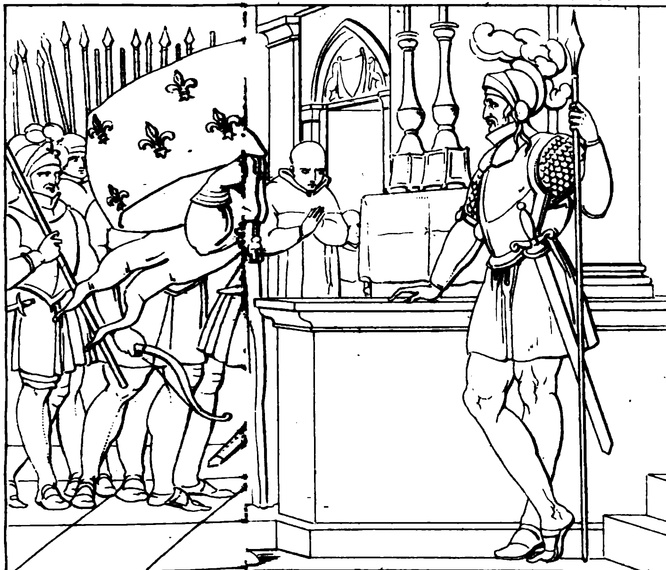
La joie des habitans d'Orléans et des troupes françaises se manifesta pleinement après cette nouvelle victoire; le peuple s'empressa autour de Jeanne d'Arc, qui, malgré la blessure qu'elle avait reçue, ne quitta pas les rangs, et marchait entourée des officiers généraux. Toutes les cloches sonnèrent à leur retour en signe de réjouissance, et il fut chanté un *Te Deum* pour remercier Dieu de la protection qu'il venait d'accorder aux Français.

Planche 35.ᵉ et 36.ᵉ — *Deux Bas-reliefs de la Statue de Jeanne d'Arc à Orléans, par M.* Goïs *fils.*

Le premier de ces deux bas-reliefs représente le sacre de Charles VII dans l'église de Reims, où la Pucelle remplit les fonctions de connétable.

Après la bataille qui suivit la prise de Beaugenci, les habitans de Reims, aux approches du roi, chassèrent la garnison et ouvrirent les portes à Charles VII, qui y fut sacré, le 10 juillet, par Renaud de Chartres, archevêque de cette ville. Cette cérémonie terminée, la Pucelle voulut se retirer, en disant qu'ayant rempli les ordres de Dieu, elle n'avait plus rien à faire; mais le roi la pressa tant, qu'enfin elle consentit à ne pas le quitter.

Le sujet du second bas-relief est la mort de Jeanne d'Arc. Ayant été faite prisonnière aux portes de Compiègne par les Anglais qui tenaient cette ville assiégée, elle fut conduite à Rouen, où elle fut traitée avec cruauté. On l'accusa de magie, et elle fut condamnée à être brûlée vive. La conviction de son innocence ne suffisant pas pour désarmer ses bourreaux, elle voulut se dérober à leur fureur, et se laissa tomber du haut de la tour où elle était captive. Mais, le bruit de sa chute l'ayant trahie, la sentinelle qui la gardait la saisit avant qu'elle eût repris ses sens. Son évasion lui fut reprochée comme un nouveau crime; on l'accusa de suicide. Les évêques de Beauvais, de Coutances et de Lisieux, le chapitre de Notre-Dame, seize licenciés théologiens et onze avocats, signèrent l'arrêt de sa mort. Jeanne d'Arc montra une constance supérieure à la tyrannie





Gois Je in *C. Normand sc.*

de ses juges. Incapable de crainte, elle monta sur le fatal bûcher, et regarda avec douceur la main qui se disposait à y mettre le feu. *Béni soit Dieu!* dit-elle en voyant s'approcher la flamme; telles furent ses dernières paroles. Ainsi finit la Pucelle : elle périt contre toutes les lois, même contre celles de la guerre, qui rendent sacrée la personne d'un ennemi désarmé.



daires abondent en détails pleins d'intérêt. Lorsque l'on considère cette peinture dans son ensemble, on éprouve un sentiment pénible, causé tout-à-la-fois par ce spectacle de douleurs et par la teinte sombre et triste que répand autour des objets un ciel âpre et nébuleux.

La nécessité de se munir de vêtemens fourrés dans une saison et dans un climat rigoureux a fourni au peintre le moyen de varier le costume de ses principaux personnages. On dit qu'il a même eu l'attention de rappeler la forme et la couleur des habits que chacun d'eux portait en cette circonstance.

Si nous nous permettions de faire un reproche à l'artiste, ce serait d'avoir adopté pour les figures du premier plan une proportion colossale. L'aspect en est d'abord peu favorable, et l'œil a besoin de s'y accoutumer. Ce tableau s'accorderait difficilement avec ceux du même genre qui pourraient être destinés à décorer le même édifice. La différence serait d'autant plus frappante, que les peintures n'y peuvent être vues à une aussi grande distance que le sont ordinairement les tableaux d'autel, les voûtes ou les coupoles, seules compositions où l'on puisse dépasser à ce point les proportions ordinaires.

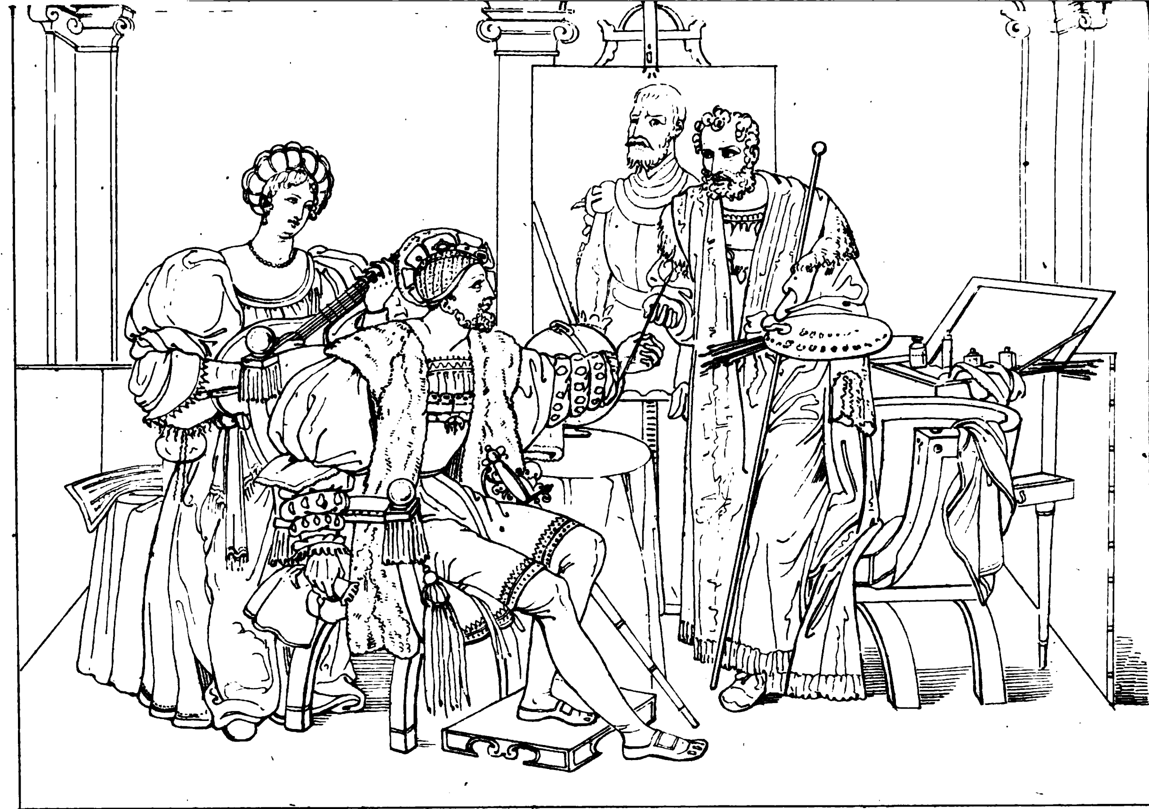
Planche 40.e — *Charles-Quint et le Titien; tableau de M.* Bergeret.

Le Titien, étant occupé à faire le portrait de Charles-Quint (c'était pour la troisième fois qu'il peignait ce monarque), laissa tomber un de ses pinceaux; l'empereur daigna le ramasser et le lui rendre. Comme le peintre se confondait en excuses, Charles-Quint lui répondit avec bonté, et sans croire déroger à sa grandeur, que le Titien méritait d'être servi par César. Si ce trait, répété par plusieurs écrivains, n'est pas authentique, il a du moins fourni le sujet d'un tableau fort agréable.

M. Bergeret paraît s'adonner exclusivement aux sujets tirés d'anecdotes du XVI.e siècle (1); le costume de ce temps lui présente des formes pittoresques et galantes, de riches étoffes, des broderies, des plumes, des coiffures du goût le plus piquant. Ces scènes, du style familier, admettent l'éclat des plus brillans accessoires, et l'artiste sait les ennoblir en prenant ses personnages dans un rang élevé.

Le tableau dont nous donnons ici l'esquisse s'est fait remarquer par l'agrément de la composition, les teintes vives et fraîches des draperies, et la vigueur de l'effet; mais on desirerait un peu plus de transparence dans les ombres et de légèreté dans les demi-teintes. Les mains paraissent un peu fortes, et ne sont peut-être pas assez étudiées.

(1) M. Bergeret exposa avec beaucoup de succès, au dernier Salon, un tableau représentant la Mort de Raphaël.



Bayard pinx.t E. Lingée sc.



Canova inv.t C. Normand sc.

Planche 41.e — *Psyché et l'Amour; groupe en marbre par M.* Canova.

Ce groupe charmant, dont les figures ont environ quatre pieds de proportion, est l'ouvrage d'un artiste romain qui jouit en France, comme dans sa patrie, d'une haute célébrité. Ses productions se placent honorablement auprès de celles de nos premiers statuaires.

Le groupe de *Psyché et l'Amour*, exposé au Salon de 1808, et que la France possédait depuis plusieurs années (1), se fait remarquer par la grâce et la simplicité des attitudes, la légèreté des contours, la douceur de l'expression, le moelleux et la délicatesse du ciseau.

On a souvent remarqué qu'un artiste jaloux de donner à son travail toute la perfection dont il est susceptible ne connaît pas toujours le moment où il doit s'arrêter et abandonner l'ouvrage; que dans l'exécution générale, et sur-tout dans celle des parties les plus expressives, telles que les traits du visage, ou les articulations des extrémités, un ciseau trop fini tend presque toujours à arrondir, à amollir les formes; qu'il en atténue le caractère, en fait disparaître les finesses, et détruit la fermeté des contours. M. Canova ne s'est peut-être point assez prémuni contre un semblable inconvénient. Il laisse apercevoir un peu de langueur dans ses ouvrages du style moyen (2) : mais ceux auxquels l'artiste a voulu

(1) Le général Murat en avoit fait l'acquisition pour décorer sa maison de Villiers-la-Garenne, près de Paris.

(2) Tels que le groupe dont il s'agit dans cet article, la statue

imprimer un grand caractère (1), se recommandent par une touche large et vigoureuse.

Cependant l'extrême fini de quelques-unes des statues de M. Canova, joint à l'emploi de certains procédés superficiels qui en varient l'effet (2), leur prête, au premier aspect, un agrément particulier. Ce charme a pu concilier à l'artiste les suffrages de quelques gens du monde; mais il n'a pas séduit les personnes d'un goût sévère. Osons avertir du danger quelques jeunes sculpteurs impatiens d'obtenir des succès précoces; osons leur

d'*Hébé*, qui fait pendant à ce groupe, et *la Madeleine*, figures en marbre.

(1) La statue de S. A. I. Madame, mère de S. M. l'Empereur Napoléon.

(2) « M. Canova se sert avec beaucoup d'adresse d'un moyen » peu usité, pour donner plus de douceur à ses chairs et les » mieux distinguer des draperies : il jaunit le marbre dans le » nu, et lui laisse sa couleur naturelle dans les étoffes. Les » avis peuvent être partagés sur cette espèce d'innovation. Mais » M. Canova est allé plus loin encore : on trouve dans ses statues » d'autres accessoires représentés en couleur, tels que la coupe » d'or de son *Hébé*, la croix de roseau de sa *Madeleine*. Ces » accessoires ainsi colorés me semblent faire une disparate » choquante avec le reste de la statue, ôter à la vraisemblance et » à l'illusion de l'ensemble plus peut-être qu'ils n'ajoutent à la » vérité des détails; et je crois qu'un tel usage, dont il serait si » facile à des imitateurs maladroits d'abuser, pourrait, s'il » venait un jour à s'établir, altérer enfin la noble simplicité, » la franchise de composition et même de style qui doivent » former toujours le principal caractère des grands ouvrages » de sculpture. » (*Mercure de France*, 24 décembre 1808, pag. 604.)

dire que plus ces succès sont attrayans, plus ils seraient funestes à celui dont le talent n'est point encore mûri par l'étude sévère des anciens modèles. La sculpture française, à peine sortie de l'état de faiblesse où l'avait réduite la dépravation du goût, a besoin encore, pour se relever entièrement, d'une nourriture substantielle, régénératrice; et l'art moderne ne peut la puiser que dans les beaux restes de l'antiquité.

Planche 42.e — *Henri IV chez Michaud; tableau de M.* Menjaud.

Henri IV, égaré la nuit dans la forêt de Fontainebleau, est arrêté comme braconnier par Michaud, meunier de Lieursaint. Henri cache les marques de son rang, se fait passer pour un des derniers officiers de la maison du Roi, et demande l'hospitalité. Arrivé chez le meunier, il se met à table avec la famille de ce bon villageois. A la fin du repas, Michaud boit à la santé du Roi et chante en son honneur une chanson dont les convives répètent le refrain. Henri, vivement ému, se détourne pour ne pas se trahir et pour cacher les larmes d'attendrissement prêtes à couler de ses yeux.

Ce tableau de chevalet est un des plus agréables du Salon et l'un de ceux qui ont attiré constamment le public. Une gaieté franche anime tous les traits du bon Michaud. Il chante, et c'est du fond du cœur que part le cri de *Vive Henri IV*. Le même sentiment anime les autres convives; mais il n'est pas aussi énergique. Les modèles ont-ils manqué à l'artiste, ou l'ont-ils mal secondé? L'expression d'une gaieté vive est du nombre de celles que l'on ne peut rendre que d'après nature : mais ses mouvemens sont rapides et fugitifs ; il n'est qu'un instant pour les saisir.

Les figures de ce tableau ont environ vingt pouces de proportion; celle de Michaud paraît un peu forte relativement aux autres personnages. On desirerait surtout que celle de Henri IV eût un peu plus d'ampleur, de développement et de ressort.



Menjaud pinx^t — *C. Normand sc.*



Lordon pinx.t

E. Lingée sc.

Planche 43.e — *Atala ; tableau de M.* Lordon.

On avait vu à l'une des expositions précédentes le *Convoi d'Atala* : le même personnage a fourni, cette année, le programme de deux tableaux, dont l'un, à la vérité, est infiniment supérieur à l'autre sous le rapport de l'exécution, mais dont les sujets, quoique différens, sont également pathétiques et dignes d'exciter le plus vif intérêt.

Le premier des deux, *Atala au tombeau*, par M. Girodet, sera inséré dans le volume prochain : le second, représentant la *Communion d'Atala*, fait le sujet de cet article ; c'est le coup d'essai de M. Lordon. Ce début d'un jeune peintre est d'un heureux augure ; et c'est déjà pour lui un très-grand succès d'avoir su attirer les regards du public, lorsque l'admiration des connaisseurs est fixée sur le nouveau chef-d'œuvre de M. Girodet.

La communion d'Atala est une des scènes les plus touchantes du roman de M. de Châteaubriand ; il suffit d'en rappeler le trait pour faire sentir la composition du tableau.

« Le P. Aubri prit entre ses deux doigts une hostie, » et s'approcha d'Atala en prononçant des mots mysté- » rieux. Cette vierge avait les yeux levés au ciel, en » extase. Toutes ses douleurs parurent suspendues, » toute sa vie se rassembla sur sa bouche ; ses lèvres » s'entr'ouvrirent et vinrent avec respect chercher le » dieu caché sous le pain mystique. » La scène se passe dans la grotte du P. Aubri. La lumière est un effet de lune.

Planche 44.e — *Modèle de la Statue de J. B. Colbert, par M.* Dumont.

Cette figure, bien posée et ajustée convenablement, offre le portrait de J. B. Colbert, ministre des finances et surintendant des bâtimens. Le modèle, qui n'a pas six pieds, doit être exécuté dans la proportion de douze pieds, pour l'un des piédestaux de la façade du Corps législatif.

« Ce fut sous les auspices de Colbert, et dans sa » maison, que s'éleva, en 1663, l'académie des inscrip- » tions : celle des sciences fut fondée par lui trois ans » après; celle d'architecture, en 1671. L'académie de » peinture reçut en même temps une organisation nou- » velle. L'école de Rome fut établie. Il augmenta la » bibliothèque du Roi et le jardin des Plantes, bâtit » l'Observatoire, y appela Huygens et Cassini, fit com- » mencer la méridienne qui traverse toute la France, » envoya des physiciens à Cayenne pour y faire des » observations. Paris dut à ses soins des constructions » nouvelles qui contribuèrent à son embellissement et à » sa commodité : des quais, des places publiques, des » portes triomphales, des boulevarts, la colonnade du » Louvre et le jardin des Tuileries. Enfin il remplit avec » autant de discernement que de zèle l'honorable fonc- » tion de répandre les bienfaits du Roi sur tout ce que » la France et l'Europe présentaient d'hommes illustres » dans les sciences, les lettres et les arts. » *(Galerie historique.)*



Dumont inv.t C. Normand sc.

Salon de 1808. Tom. 1. · 45. 46. 47.



Guerin pinx.t · E. Lingée sc.

Planche 45.e, 46.e et 47.e — *S. M. l'Empereur pardonnant aux révoltés du Caire; tableau de M.* Guérin.

Les révoltés, soumis et désarmés, sont amenés aux pieds du vainqueur; humiliés et dans l'attitude du repentir, ils attendent les effets de sa clémence. Napoléon prononce leur grâce et ordonne qu'on les mette en liberté. Le personnage vu de dos et isolé sur le devant du tableau est l'interprète chargé de transmettre les paroles de Sa Majesté.

La figure de l'Empereur et celle des principaux officiers de sa suite, placés près d'un arbre qui les garantit de l'ardeur du soleil, se détachent en vigueur sur un fond de paysage dont la teinte annonce un climat brûlant. Le groupe opposé reçoit la plus grande masse de lumière. Le site orné de quelques édifices représente la place d'Aboukir.

Planche 48.e — *Amyntas; tableau de M.* Guérin.

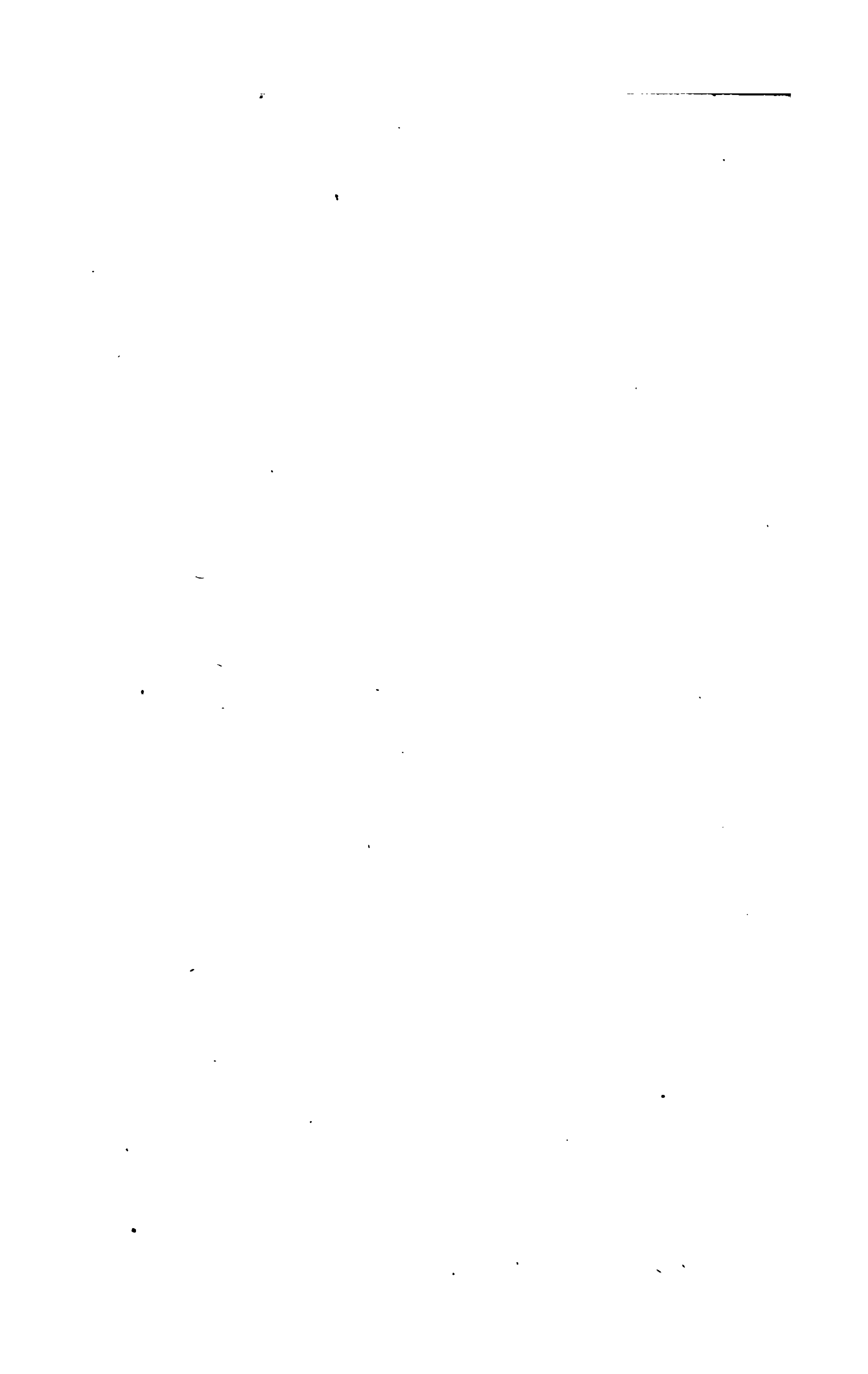
« Deux bergers se reposent auprès d'un tombeau.
» Une jeune fille, qui vient puiser de l'eau à la source
» qui coule auprès, leur raconte l'histoire du vieux pas-
» teur qui y fut enterré : il avait planté les arbres qui
» l'entourent, et conduit la source en ce lieu, pour
» rafraîchir les voyageurs. » (Gessner, *Idylles*, tom. III.)

Ce tableau, du même artiste que le précédent, est d'une dimension beaucoup plus petite : les figures du premier sont de grande proportion ; celles-ci ont environ trois pieds et demi. M. Guérin l'avait ébauché avant son voyage en Italie ; il l'a terminé à Naples, où un amateur en a fait l'acquisition. Exposé au Salon, ce sujet a réuni tous les suffrages. L'idée était heureuse ; l'artiste l'a rendue avec l'accent doux et mélancolique qui convient au genre pastoral.



Ducis pinx.t

C. Normand sc.



Guérin pinx.t

R. Lingée sc.

Planche 49.e — *Héro et Léandre; tableau de M.* Ducis.

Héro, prêtresse de Vénus, habitait Sestos, ville située sur les bords de l'Hellespont. Le jeune Léandre, qui demeurait à Abydos, sur l'autre côté du détroit, ayant vu la jeune prêtresse dans une fête de Vénus, en devint amoureux, et s'en fit aimer. Le trajet de l'Hellespont n'était en cet endroit que de huit cent soixante-quinze pas. Léandre le passait à la nage toutes les nuits pour aller trouver Héro; un flambeau allumé sur le haut d'une tour le guidait dans sa route. Un temps orageux, qui rendait la mer impraticable, l'ayant forcé à une absence de plusieurs jours, il ne put, dans son impatience, attendre le calme, et se jeta à la nage; les forces lui manquèrent, et les vagues jetèrent son corps sur le rivage où l'attendait son amante. Elle ne voulut pas lui survivre, et se précipita dans les flots.

Le moment choisi par le peintre est celui de la dernière séparation des deux amans.

Ce joli tableau de chevalet est une des premières productions de M. Ducis, neveu du célèbre poète de ce nom. Il en a exposé deux autres du même genre, dont nous donnons l'esquisse dans ce même volume.

L'artiste a reçu une médaille de la part de S. M. l'Empereur.

Planche 50 et 51.e — *Orphée aux enfers ; tableau de M.me* Mongez.

Pluton et Proserpine sont assis sur leur trône. Près d'eux on voit, d'un côté, Minos, la main élevée au-dessus de l'urne fatale, Caron, Éaque et Rhadamanthe ; de l'autre, les trois Parques, qui pour un moment ont suspendu leurs travaux. Orphée, guidé par l'Amour, dont les doigts légers secondent les accords de sa lyre, tâche de fléchir le souverain de ce terrible séjour. Pluton paraît vaincu par le charme de la mélodie : Eurydice, qu'on aperçoit au loin, accompagnée de Mercure, va être rendue à son époux.

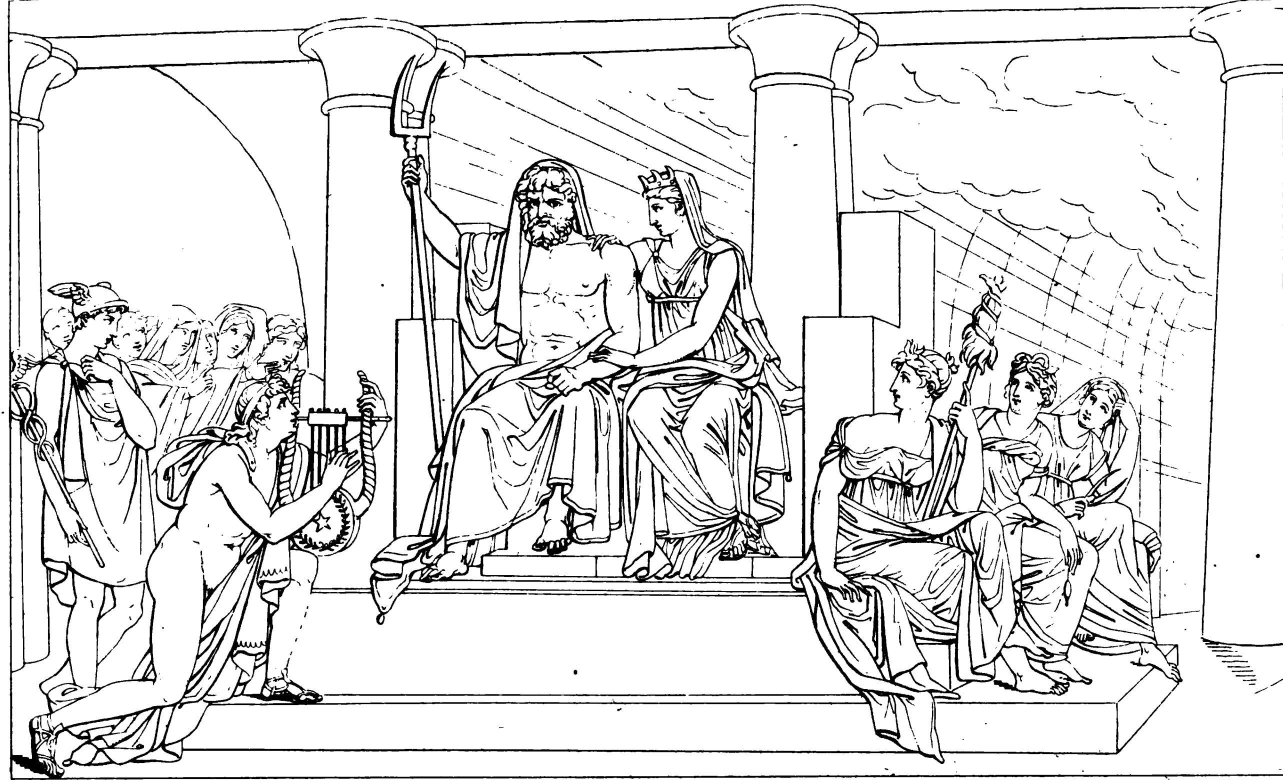
Ce tableau, dont les figures sont au moins de grandeur naturelle, paraît d'une dimension considérable (1). Le sujet appelait toutes les richesses d'une verve poétique ; le sentiment du beau idéal a dû seul y régler le choix des formes, le degré d'expression convenable, et n'y admettre rien de faible ni de trop prononcé. M.me Mongez a rempli quelques-unes de ces conditions : il en fallait beaucoup moins pour faire remarquer son ouvrage. On y aperçoit de l'inégalité dans l'exécution ; mais on y reconnaît un esprit orné, un style épuré, et, sur-tout dans le dessin du nu, ce contour assuré qui annonce une excellente école. La figure de l'Amour, celles de l'une des Parques, de Pluton et de Proserpine, ne seraient pas désavouées par un habile professeur. Les carnations tirent un peu sur le gris ou le violâtre, et peut-être le ton général est-il un peu froid.

(1) Il a environ 15 pieds de longueur sur 12 de hauteur.



Mme Mongez pinxt. C. Normand sc.

Pl. 52.



Le Boullanger pinx.t

C. Normand sc.

Planche 52.e — *Orphée aux enfers; tableau de M.* Le Boullenger de Boisfremont.

Ce sujet est le même que celui du tableau précédent, et les cadres sont à peu près de la même dimension; mais les figures de celui-ci sont plus grandes et moins nombreuses.

La disposition du tableau de M. Le Boullenger, quoiqu'un peu symétrique, se présente d'une manière pittoresque : les figures sont dessinées et drapées dans un bon style, et ne manquent pas d'expression.

M.me Mongez, dont le tableau fait le sujet de la planche précédente, a éclairé sa scène par une lumière bleuâtre, très-différente de celle que le soleil répand sur la terre. M. Le Boullenger a, en quelque sorte, entouré de flammes le trône de Pluton; les reflets brillans dont il a fait usage donnent à l'effet général beaucoup d'éclat et d'harmonie. Les opinions sont partagées sur le différent parti de lumière qu'a pris l'auteur de chacun des deux tableaux. Nous les croyons également fondés l'un et l'autre; le point essentiel est le succès de l'exécution.

M.me Mongez a introduit dans sa composition l'Amour conduisant la main d'Orphée et lui inspirant des accords mélodieux. Cet épisode, qui serait peut-être placé convenablement dans un poème, paraît un peu froid dans un tableau. Orphée, seul, livré au désespoir, suppliant, incertain de son sort, nous intéresse beaucoup plus qu'Orphée protégé par un dieu toujours assuré de vaincre.

Planche 53.e — *Daphnis montrant à jouer de la flûte à Chloé; tableau de M.* Joseph Franque.

Ce tableau de chevalet, dont le sujet est tiré d'un roman devenu très-familier aux peintres et aux dessinateurs, s'est fait remarquer parmi les productions du genre pastoral.

«Tantost ils s'entre-jettoient des pommes l'un à l'aultre,
» tantost ils s'entre-peignoient et my-partissoient leurs
» cheveux en greve : disant Chloé que les cheveux de
» Daphnis ressembloient aux grains de myrte, pource
» qu'ils estoient noirs; et Daphnis accomparant le visage
» de Chloé à une belle pomme, pource qu'il estoit blanc
» et vermeil. Parmy aulcunes fois il luy monstroit à joüer
» de la fluste; puis, quand elle commençoit à souffler
» dedans, il la luy ostoit des mains, pour toucher de
» la langue et des levres là où elle avoit touché des
» siennes; et faisoit semblant de luy vouloir enseigner
» où elle avoit failli, &c.» (*Daphnis et Chloé,* liv. I.)



Joseph Franque pinx.t

R. Lingée sc.



Planche 54.e et 55.e — *S. M. l'Empereur passant en revue les Députés de l'armée au couronnement, dans la galerie du Musée Napoléon; tableau de M.* Sérangeli.

Ce tableau doit être considéré comme un sujet d'apparat, dans le genre de ceux que l'on a composés en grand nombre du temps de Louis XIV, à l'occasion de quelques fêtes données à la cour, de prestations de serment, de réceptions d'ambassadeurs, ou autres cérémonies d'éclat.

Tout ce que peut faire un artiste lorsqu'il a à traiter un sujet semblable, c'est de chercher à varier ses attitudes et ses costumes, de s'attacher à la correction du dessin, à la netteté des plans et de l'effet général, et sur-tout à la ressemblance et au caractère des principaux personnages.

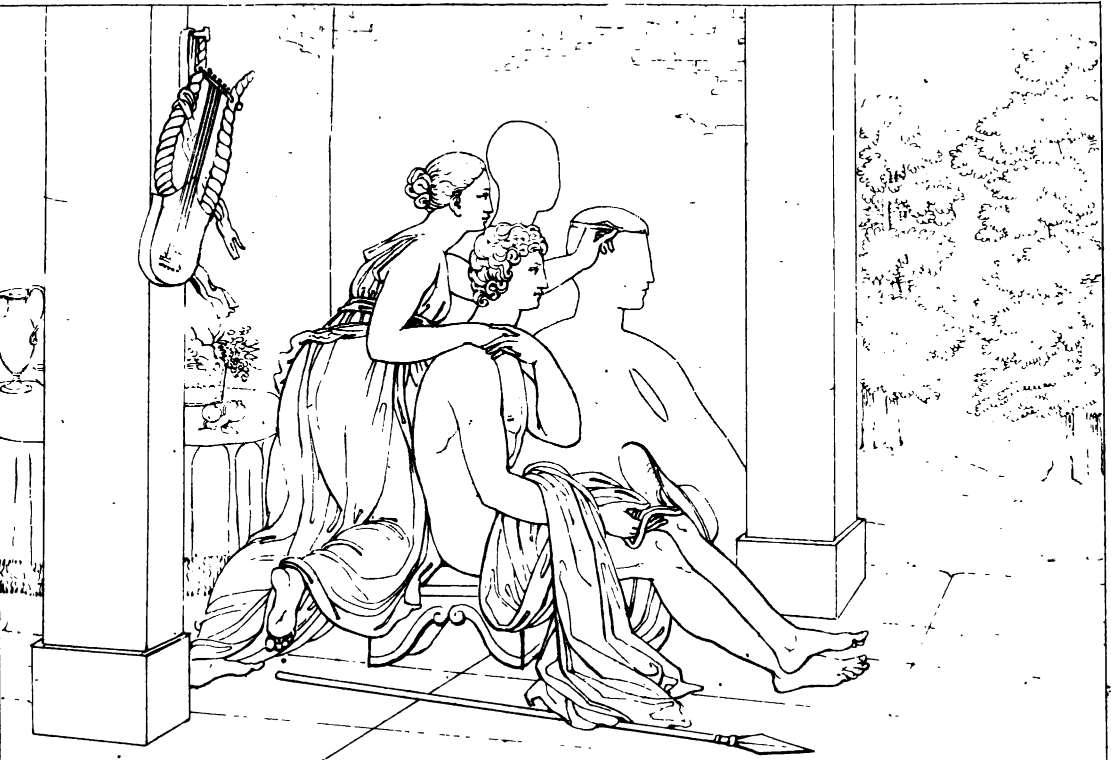
M. Sérangeli paraît avoir mis beaucoup de soin à ce tableau ; on y remarque des lumières larges et vives, de la légèreté et de la finesse de coloris, d'agréables détails. L'impossibilité de disposer à son gré de ses modèles a dû lui présenter de grandes difficultés pour la ressemblance; c'est un inconvénient attaché à tous les tableaux de ce genre. La scène se passe dans une des salles d'entrée du Musée des antiques. On y reconnaît quelques-uns des monumens qui la décorent, et l'on aperçoit dans le fond de la galerie le groupe du *Laocoon*.

Planche 56.e — *L'Origine de la Peinture; tableau de M.* Ducis.

L'origine de la peinture est incertaine, comme celle de tous les autres arts. Il est vraisemblable qu'ils doivent leur naissance aux mêmes procédés chez tous les peuples qui les ont cultivés, et qu'on n'est pas fondé à leur assigner une patrie particulière.

Les uns attribuent à Philoclès d'Égypte et à Cléanthe de Corinthe, les autres à Ardice de cette dernière ville, et à Téléphane de Sicyone dans le Péloponnèse, l'invention de la peinture ou du dessin; mais on a prétendu que tout leur art se bornait à tracer une figure en suivant le contour de l'ombre d'un corps opaque, exposé aux rayons du soleil ou à la lumière d'un flambeau. Les poètes ont embelli cette idée, et l'on raconte qu'une jeune fille, nommée *Dibutade*, inspirée par l'amour, ayant fixé sur la muraille les contours de l'ombre de son amant, fit naître par ce simple essai l'art des Apelles et des Zeuxis.

Ce tableau, d'un style gracieux, est le pendant de celui dont nous avons précédemment donné le trait dans ce même volume, pag. 55, et n'est inférieur au premier, ni pour le goût de la composition, ni pour le coloris. Le tableau de *Dibutade* est d'un effet plus ferme et plus piquant. Ces deux sujets gravés produiraient deux estampes agréables.



Ducis pinx.t E. Lingée sc.



Mme Auzou pinxt. E. Lingée sc.

Planche 57.e — *Agnès de Méranie; tableau de M.me* Auzou.

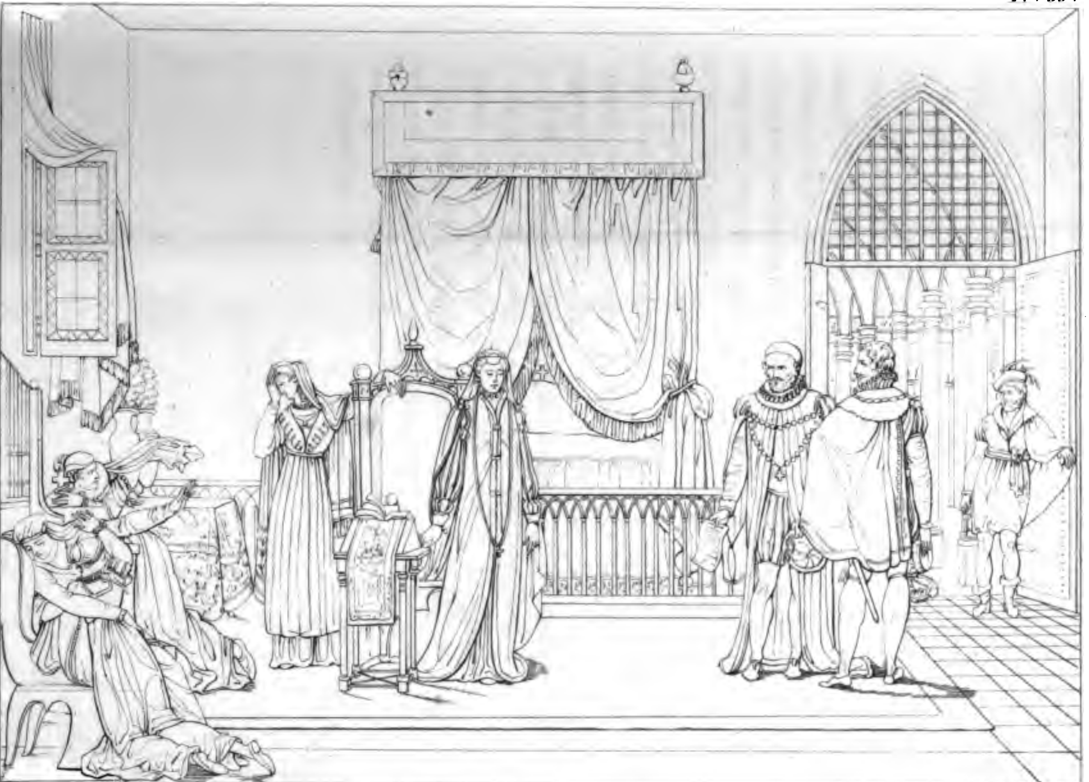
Philippe-Auguste, roi de France, avait épousé en 1193 Ingelburge, fille de Waldemar I.er, roi de Danemarck, princesse d'une beauté rare et d'une vertu accomplie. Quatre mois après son mariage, il la répudia, et, trois ans après, il épousa Agnès, fille du duc de Méranie, dont il eut deux enfans. Mais, ayant irrité le pape par ce second mariage, il craignit l'excommunication, et reconnut sa première femme, qu'il ne reprit néanmoins qu'au bout de douze ans. Agnès se retira avec ses enfans au château de Poissy, où elle mourut de douleur.

M.me Auzou a choisi pour sujet de son tableau le moment où Agnès, sentant approcher sa fin, écrit au roi, *Philippe, souviens-toi de nos enfans !* et charge de cet écrit la comtesse des Barres, la seule amie qui lui soit restée.

Ce tableau, formé d'un seul groupe dont les figures sont de grandeur naturelle, se distingue par la sagesse de la composition. Le dessin de M.me Auzou est correct; son pinceau n'est ni sec ni timide, et, ce qui vaut mieux encore, son ouvrage se fait remarquer par la douceur et la vérité de l'expression.

Planche 58.e — *Marie Stuart, Reine d'Écosse, recevant la sentence de mort que vient de ratifier le Parlement; tableau de M.* Vermay.

L'artificieuse Élisabeth, reine d'Angleterre, tenait Marie Stuart prisonnière depuis dix-huit années. Sa politique cruelle exigeait le sacrifice de cette illustre victime; elle fit juger Marie, son égale, comme si elle avait été sa sujette. Quarante-deux membres du parlement et cinq juges du royaume allèrent l'interroger dans sa prison. Elle fut condamnée à la mort : le parlement confirma la sentence et en sollicita l'exécution. Élisabeth signa l'ordre fatal, et les comtes de Kent et de Shrewsbury, chargés de le faire exécuter, s'en acquittèrent avec une barbarie digne de leur ministère. Marie Stuart reçut son arrêt avec tranquillité, et même avec joie : une longue captivité, de violens chagrins, des infirmités précoces, lui faisaient regarder la mort comme le terme de ses souffrances. Dans ses derniers jours, elle joignit aux exercices d'une piété courageuse les soins les plus tendres pour les personnes attachées à son service; après avoir écrit en leur faveur à Henri III et au duc de Guise, elle demanda qu'ils fussent témoins de son supplice. « Songez, dit-elle à Kent, qui la refusait avec » opiniâtreté, songez que je suis cousine de votre reine, » que je suis du sang royal de Henri III, que j'ai été » reine de France par mariage, que j'ai été sacrée reine » d'Écosse. » Inhumainement privée de tous les secours religieux, obligée d'écouter les exhortations d'un fanatique qui la menaçait de la damnation éternelle si elle n'abjurait la foi romaine, elle opposa aux outrages la



Vermay pinx.t C. Normand sc.

dignité et la douceur, et conserva jusqu'au dernier moment une héroïque fermeté. Elle fut décapitée dans une salle du château de Fotheringay, le 18 février 1587, à l'âge de quarante-cinq ans.

Ce premier ouvrage d'un très-jeune artiste a reçu du public l'accueil le plus favorable. On a remarqué avec quelle habileté l'auteur avait disposé sa scène et saisi le caractère propre à chacun des personnages. L'attitude noble et calme de Marie Stuart, l'expression de ses traits, où se peignent à-la-fois la fierté et une juste indignation, sont parfaitement conformes aux sentimens connus de cette reine infortunée.

Les espérances que donne ce tableau, bien conçu dans toutes les parties de sa composition, sont d'autant mieux fondées, que son exécution annonce un pinceau encore peu exercé.

S.M. l'Empereur a accordé une médaille à M. Vermay.

Le tableau de *Marie Stuart* était à peine exposé au Salon, qu'il a cessé d'appartenir à l'auteur. Une personne du plus haut rang a même desiré en avoir un second semblable en tout à celui-ci. C'est un tableau de chevalet dont les figures ont environ deux pieds de proportion.

Planche 59.[e] et 60.[e] — *S. M. l'Empereur fait présent d'un sabre au chef militaire de la ville d'Alexandrie en Égypte ; tableau de M.* Mulard.

Après la prise d'Alexandrie, les principaux habitans de cette ville se rendirent au quartier général de l'Empereur. Sa Majesté, voulant honorer la valeur avec laquelle ils avaient défendu leur ville, fait présent d'un sabre à leur chef militaire, qui le reçoit à genoux, et jure sur sa tête de ne se servir de cette arme que pour la gloire des Français.



Meulard pinx.t C. Normand sc





Frémy pinx.t B. Lingée sc.

Planche 61.e — *La Pudeur et l'Amour; tableau de M.* Frémy.

Jupiter, en formant les passions, dit M.me Lambert, leur donna à chacune sa demeure: la Pudeur fut oubliée; et quand elle se présenta, elle ne savait où se placer. On lui permit de se mêler avec toutes les autres. Depuis ce temps-là elle en est inséparable. Elle est aimée de la Vérité, et trahit le Mensonge, qui ose l'attaquer. Elle est liée et unie particulièrement avec l'Amour. Elle l'accompagne toujours, et souvent elle l'annonce et le décèle; enfin l'Amour est sans charme lorsqu'elle n'est pas avec lui.

Les iconologistes donnent à la Pudeur, ainsi qu'à la Pureté, un lis pour attribut. La modestie de son maintien et le voile blanc qui la couvre en partie servent encore à la caractériser.

On voit que l'auteur du tableau a suivi ce programme: sa composition a la précision et la simplicité que réclame l'allégorie. L'Amour vient de jeter son arc, et laisse tomber ses flèches; l'artiste a supposé que l'Amour accompagné de la Pudeur n'avait pas besoin de ses armes.

Planche 62.ᵉ et 63.ᵉ — *Modèle d'un Bas-relief exécuté en pierre à l'arc de triomphe du Carrousel, par M.* Gérard.

Ce bas-relief, exécuté à l'arc de triomphe du palais des Tuileries, du côté du Carrousel, n'étant pas encore visible, les amateurs de la bonne sculpture ont vu avec plaisir le modèle de cette composition exposé au Salon du Louvre. Il représente la Sagesse et la Force tenant la couronne de l'état : elles sont accompagnées de la Prudence et de la Victoire.

On a remarqué avec d'autant plus d'intérêt cette nouvelle production de M. Gérard, qu'ayant le modèle sous les yeux, on était plus à portée de l'apprécier qu'on ne pourra le faire à la hauteur où le bas-relief en pierre est placé. La disposition en est noble et sévère, et l'on y trouve réunis des nus correctement dessinés, des caractères bien rendus, et des draperies d'un bon style.



Gérard inv.t C. Normand sc.



Perrin pinx.t C. Normand sc.

Planche 64.e — *La Tempête; tableau de M.* Perrin.

Ce sujet est tiré d'une idylle de Gessner. Misis et Lamon aperçoivent, en gardant leur troupeau près de la mer, l'approche d'une tempête. Ce spectacle leur inspire de tristes réflexions sur les mortels ambitieux séduits par l'appât des richesses. Touchés de compassion, ils descendent sur le rivage pour secourir les naufragés. En arrivant, ils voient un beau jeune homme; ils lui prodiguent leurs soins : mais rien ne peut le rappeler à la vie; ils l'ensevelissent en pleurant. Ensuite, ayant ramassé parmi les débris un coffre rempli d'or, et n'ayant point trouvé le propriétaire, ils emploient cet or à faire construire auprès de la tombe du jeune homme un petit temple consacré au dieu Pan.

Planche 65.e et 66.e — *S. M. l'Empereur distribuant les croix de la Légion d'honneur aux braves de l'armée de Tilsitt; tableau de M.* Debret.

« S. M. l'Empereur des Français, desirant accorder » une marque d'estime particulière à la bravoure de la » garde impériale russe, demanda à l'Empereur de Russie » de décorer de la croix de la Légion d'honneur le » plus brave cavalier de sa garde. Aussitôt l'Empereur » Alexandre ordonna au colonel de sa garde de faire » sortir des rangs le soldat qu'on pouvait présenter » comme tel. Lorsqu'il se fut avancé entre les deux » Empereurs, Napoléon détacha sa croix, et la donna à » ce brave, qui, pénétré d'enthousiasme, se précipita » sur la main de Sa Majesté pour la baiser. » Telle est l'explication du sujet de ce tableau, extraite de la Notice du Salon.

Il serait injuste de juger à la rigueur ce morceau, dont plusieurs parties ne sont encore qu'ébauchées. Surpris par le temps, et n'ayant pu terminer son travail pour l'époque du Salon, l'auteur a fait preuve de dévouement et de modestie en l'exposant tel qu'il est. Il se propose, dit-on, d'y mettre la dernière main, aussitôt que le Salon sera fermé.

Sa Majesté a ordonné l'acquisition du tableau. Il a environ 15 pieds de largeur sur 12 de hauteur.



Debret pinx.t C. Normand sc.

Planche 68.e—*Portrait en pied de M. le général Lasalle*, *par M.* Gros.

M. le général Lasalle est représenté au moment où on lui apporte les clefs de la ville de Stetin.

Lorsque nous avons publié, au commencement de ce volume (1), le portrait équestre de S. M. le Roi de Westphalie, nous avons reconnu dans l'auteur de ce tableau, non-seulement un talent supérieur, mais encore un sentiment d'exécution qui lui est propre et qui se reproduit dans tous ses ouvrages. Les mêmes éloges lui sont dus pour le portrait dont nous donnons ici l'esquisse. La tête, qui paraît avoir été peinte au premier coup, et dont le caractère est très-prononcé, offre un degré de vigueur dans le coloris et de fermeté dans la touche qui a réuni tous les suffrages.

(1) Pl. 5, pag. 13.



Gros pinx.t C. Normand sc.



Ducis pinx.t B. Lingée sc.

Planche 69.e — *Orphée et Eurydice; tableau de M.* Ducis.

Eurydice, dans l'abandon d'une douce mélancolie, est assise auprès d'Orphée, et semble prêter une oreille attentive aux accens mélodieux de sa lyre; elle tient négligemment entre ses doigts une fleur qu'elle vient de cueillir. L'infortunée ignore que la morsure d'un serpent caché sous le gazon doit bientôt l'enlever à son époux.

Nous ne répéterons point ici les observations que nous avons faites précédemment sur les ouvrages de M. Ducis. Ce troisième et dernier tableau de l'artiste est de la dimension des deux autres. M. Ducis paraît vouer son pinceau aux scènes gracieuses et poétiques. Ses sujets sont bien choisis, son dessin est de bon goût, et ses fonds de paysage sont composés agréablement. Il n'est pas douteux qu'au moyen d'un travail suivi il n'acquière bientôt un peu plus de finesse et de légèreté dans la touche.

Planche 70.e — *Archimède, statue qui a remporté le grand prix de sculpture de l'École spéciale en 1807; par M.* Caloigne, *élève de M.* Chaudet.

On n'ordonnait autrefois pour le concours que des compositions de bas-relief. Par un réglement nouveau, on propose également des figures de ronde-bosse, d'une dimension moyenne.

On a donné pour sujet du prix, en 1807, la statue d'Archimède. La planche ci-jointe offre le trait de celle qui a obtenu le premier prix, au jugement de la classe des beaux-arts de l'Institut. La figure est bien posée, d'un bon caractère de dessin, et drapée avec goût.

Archimède a enrichi de ses découvertes et rempli du bruit de sa renommée toutes les parties du monde civilisé; on connaît la fin déplorable de ce grand homme. Il avait desiré qu'on gravât sur son tombeau une sphère inscrite dans un cylindre, en mémoire de la découverte qu'il avait faite sur le rapport de ces deux corps; et c'est à ce caractère que son tombeau fut découvert et reconnu par Cicéron, lorsqu'il était questeur en Sicile.



Cabigne inv.t C. Normand sc.



Guillemot pinx.t E. Lingée sc.

Planche 71.e — *Stratonice, tableau qui a remporté le grand prix de peinture en 1808, par M.* Guillemot, *élève de M.* David.

Antiochus Soter, fils de Séleucus Nicator, roi de Syrie, aimait éperdument sa belle-mère; n'osant déclarer sa passion, il tomba dans un état de langueur qui faisait craindre pour sa vie. Un jour, Stratonice, accompagnée du roi, étant allée le visiter, le médecin qui était auprès du jeune prince, reconnut, à l'effet qu'avait produit sur lui la vue de la reine, de quelle nature était son mal. Il en instruisit Séleucus, qui eut la générosité de céder Stratonice à son fils. Antiochus épousa Stratonice, et vécut avec elle dans une union parfaite. Après leur mort, on leur rendit les honneurs divins.

Ce sujet, difficile à expliquer et à faire sentir dans un tableau, nous a toujours paru froidement exprimé dans les compositions déjà connues. Celle dont nous donnons ici le trait est aussi ingénieuse que bien rendue; tout y est prévu et senti.

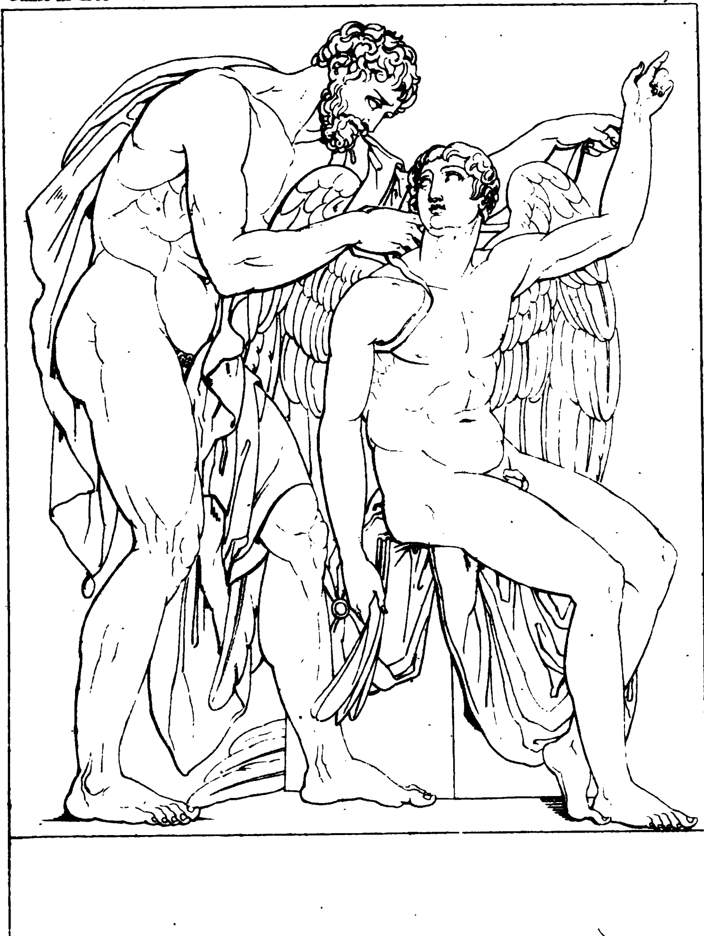
Il semble cependant qu'Antiochus est trop jeune : sa physionomie n'annonce pas plus de seize à dix-huit ans, lorsque, par un défaut contraire, Stratonice paraît un peu trop âgée. Le peintre aura été trompé par ses modèles. Au reste, ses figures ont beaucoup d'expression, et celle de la reine est remplie de douceur, de gravité et de modestie.

Planche 72.ᵉ — *Dédale et Icare, Bas-relief qui a remporté le grand prix de sculpture en 1808, par M.* Rutxhiel, *élève de M.* Houdon.

Dédale, réfugié en Crète, à la cour de Minos, ayant favorisé les amours criminelles de Pasiphaé, fut enfermé, avec son fils Icare, dans le labyrinthe qu'il avait construit lui-même. Alors il fabriqua des ailes semblables à celles des oiseaux, et, les ayant attachées avec de la cire à ses épaules et à celles de son fils, il se mit en liberté. Mais Icare prit un vol trop élevé ; ses ailes se fondirent, et il tomba dans la mer Égée, où il se noya.

Les figures de ce bas-relief ont environ quatre pieds de proportion. Le goût avec lequel il est exécuté promet un statuaire de plus à notre école.

Fin du Tome I.ᵉʳ du Salon de 1808.



Rutxhiel inv.t C. Normand sc.

TABLE

Des Planches contenues dans ce volume.

PEINTURE.

SCULPTURE.

Fin de la Table du Tome I.er du Salon de 1808.

ANNALES DU MUSÉE

ET

DE L'ÉCOLE MODERNE

DES BEAUX-ARTS.

DE L'IMPRIMERIE DE PILLET AÎNÉ,
rue des Grands-Augustins, n. 7.

SALON DE 1808.

Recueil de morceaux choisis parmi les ouvrages de peinture et de sculpture exposés au Louvre le 14 octobre 1808, et autrés productions nouvelles et inédites de l'Ecole française; gravés au trait, avec l'Explication des sujets, et quelques Observations sur le mérite de leur exécution.

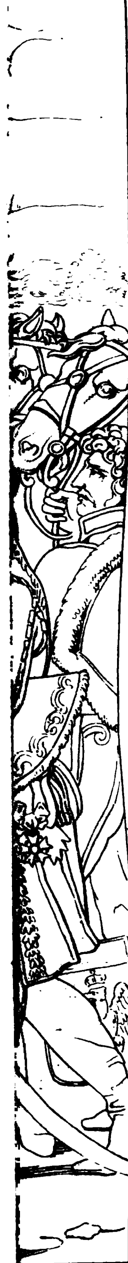
Par C. P. Landon, Peintre, ancien Pensionnaire de l'Académie de France à Rome, membre de plusieurs Sociétés savantes et littéraires.

TOME SECOND.

A PARIS,
CHEZ PILLET AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI,
ÉDITEUR DES ANNALES DU MUSÉE, DU VOYAGE AUTOUR DU MONDE,
De la collection des Mœurs françaises, anglaises, italiennes, etc.,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 7.

1829.

Pl. 1. 2. 3.



...rmand sc

Planches 1[re], 2[e] et 3[e]. — *S. M. l'Empereur recevant les clés de Vienne; tableau, par M.* Girodet.

Les officiers-municipaux, le clergé et les généraux commandant la place, vont au devant du vainqueur, et lui remettent les clés de leur ville. Du côté de l'empereur sont les princes Murat et de Neufchâtel, M. le maréchal Bessières, et plusieurs autres officiers de divers grades. Toutes les personnes à la suite de S. M. sont représentées en portrait. On aperçoit encore dans le groupe opposé, et parmi les magistrats, de simples citoyens, attirés par ce spectacle extraordinaire.

La remise d'une ville telle que Vienne est un grand événement pour deux nations rivales; pour l'historien, le sujet d'un récit important; mais, il faut en convenir, comme sujet de peinture, ce trait historique ne présente pas le même degré d'intérêt à tel artiste dont le génie, impatient de créer, ne se repaît que d'idées fortes et d'expressions terribles ou touchantes.

Ce n'est pas qu'un semblable sujet ne puisse motiver le développement des passions et des sentimens les plus vifs. Plus d'un artiste peut-être se serait occupé de rendre, ou même eût exagéré, la joie des vainqueurs, la douleur et l'humiliation des vaincus; mais, sévère observateur des convenances, M. Girodet a préféré conserver à ses principaux personnages le calme et la dignité qui distinguent les hommes élevés par leur rang ou par l'importance de leurs fonctions.

On pourrait croire, d'après le naturel de ces diverses physionomies, que les députés de la ville conquise en

ont eux-mêmes fourni les modèles : cela n'était pas possible ; mais pour ne pas offrir des figures idéales, ce qui aurait produit une disparate choquante avec celles du groupe opposé, l'artiste y a substitué les portraits de quelques-uns de ses amis. Les grands maîtres, entre autres Raphaël et Paul Véronèse, en ont usé ainsi dans leurs ouvrages les plus importans : cet hommage authentique, rendu à l'amitié ou à la reconnaissance, a tourné au profit de l'art ; leurs tableaux en ont acquis un nouveau degré de vérité, et surtout cette variété qui charme toujours.

M. Girodet a mis tous ses soins à l'ordonnance de sa composition, à la correction du dessin, et à la précision des détails, dont l'exécution ne laisse rien à désirer. L'ouvrage est si parfait sous ce rapport, que, si l'on osait y chercher un défaut, c'est dans cette perfection même qu'on voudrait le trouver. Tout y est traité avec une extrême et égale attention, et les accessoires sont rendus avec la même finesse que les objets principaux. Mais si l'artiste a répandu avec une sorte de prodigalité, dans ce tableau, les richesses d'un pinceau fini, il s'est en cela montré jaloux de son art et de sa propre gloire. On ne lui reprochera pas de précipiter son travail pour acquérir le vain honneur de produire un plus grand nombre d'ouvrages. Combien d'autres peintres, au contraire, égarés par un calcul ambitieux, ont rétrogradé dans leur carrière, et terni en peu d'années l'éclat de leurs premiers succès !



Bourdon pinx.t E. Lingée sc.

Planche 4[e]. — *Télémaque dans l'île de Calypso; tableau, par M.* Bourdon.

Vénus, irritée du mépris que Mentor et Télémaque avaient montré pour le culte qu'on lui rendait dans l'île de Cypre, en fit des plaintes amères à Jupiter. Le père des dieux, sans vouloir lui découvrir que Minerve, sous les traits de Mentor, avait sauvé le fils d'Ulysse, lui permit de se venger de ces deux hommes. Vénus, accompagnée de l'Amour, descendit dans l'île de Calypso, se présenta à la déesse, et lui cachant ses véritables desseins, laissa son fils auprès d'elle.

« L'Amour demeura entre les bras de Calypso. Quoi-
» que déesse, elle sentit la flamme qui coulait déjà dans
» son sein. Pour se soulager, elle le donna aussitôt à la
» nymphe qui était auprès d'elle, nommée Eucharis.
» Mais, hélas! dans la suite, combien se repentit-elle
» de l'avoir fait! D'abord rien ne paraissait plus inno-
» cent, plus doux, plus aimable, plus ingénu et plus
» gracieux que cet enfant. A le voir enjoué, flatteur,
» toujours riant, on aurait cru qu'il ne pouvait donner
» que du plaisir; mais à peine s'était-on fié à ses ca-
» resses, qu'on y sentait je ne sais quoi d'empoisonné.
» L'enfant malin et trompeur ne caressait que pour tra-
» hir, et il ne riait jamais que des maux qu'il avait faits
» ou qu'il voulait faire. Il n'osait approcher de Mentor,
» dont la sévérité l'épouvantait. Il sentait que cet in-
» connu était invulnérable, en sorte qu'aucune de ses
» flèches n'aurait pu le percer. Pour les nymphes, elles
» sentirent bientôt les feux que cet enfant trompeur al-

» lume; mais elles cachaient avec soin la plaie profonde » qui s'envenimait dans leurs cœurs.

» Cependant Télémaque, voyant cet enfant qui se » jouait avec les nymphes, fut surpris de sa douceur et » de sa beauté. Il l'embrasse, le prend tantôt sur ses » genoux, tantôt entre ses bras. Il sent en lui-même une » inquiétude dont il ne peut trouver la cause. Plus il » cherche à se jouer innocemment, plus il se trouble » et s'amollit. « Voyez-vous ces nymphes, disait-il à » Mentor, combien sont-elles différentes de ces fem- » mes de l'île de Cypre, dont la beauté était choquante » à cause de leur immodestie? Ces beautés immortelles » montrent une innocence, une modestie, une sim- » plicité qui charme. » Parlant ainsi, il rougissait sans » savoir pourquoi. Il ne pouvait s'empêcher de parler; » mais à peine avait-il commencé, qu'il ne pouvait » continuer; ses paroles étaient entrecoupées, obscu- » res, et quelquefois elles n'avaient aucun sens. » (*Télémaque*, liv. VII.)

Le peintre a choisi pour sujet de son tableau le moment où l'Amour, ayant inspiré à Télémaque une vive passion pour Eucharis, excite la jalousie de Calypso.

Cette production, d'un style gracieux et tempéré, a été remarquée des connaisseurs pour la simplicité et l'élégance de la composition; pour la douceur des caractères, la grâce du dessin et le bon goût des ajustemens. Mais ces qualités, qui servent à caractériser la peinture historique, ne frappent pas toujours la multitude. Elles ne sont donc pas suffisantes pour obtenir le suffrage général. En effet, un tableau faible de coloris et d'un effet peu saillant, ne satisfera point cette portion

du public qui ne cherche dans les ouvrages de l'art que l'imitation matérielle. En ne considérant le tableau dont il s'agit que sous ce dernier rapport, on doit présumer qu'il n'a point échappé à la critique. Quoiqu'il se compose d'objets de nature et de couleurs diverses, un ton roussâtre y est indistinctement employé pour toutes les ombres, et s'étend jusque sur les demi-teintes, dont la pureté ne devrait jamais être altérée : les couleurs locales, soit dans les carnations, soit dans les draperies, soit dans le paysage, au lieu de conserver leur éclat naturel, y sont trop généralement atténuées, et ont perdu leur ressort. Peut-être résulte-t-il de ce calcul de tons une sorte d'harmonie ; mais cette harmonie est languissante, factice, et détruit essentiellement le relief, la variété et la fraîcheur du coloris.

On désirerait un peu plus de noblesse dans la figure de Calypso ; plus de grandeur et de sévérité dans celle de Mentor.

Nous avons hasardé quelques observations sur cet ouvrage, dont nous faisons un cas particulier. Elles sont dictées par l'intérêt qu'inspire un talent déjà recommandable (1), qu'une étude plus suivie des effets de la nature doit conduire à son véritable but.

(1) M. Bourdon a exposé au dernier Salon un grand tableau représentant l'*Entrée d'Héloïse au Paraclet* : c'était son premier ouvrage. Celui de *Télémaque dans l'île de Calypso* a environ 7 pieds de largeur sur 5 de hauteur.

Planche 8e. — *Statue en pied de S. M. le roi de Hollande, par M.* Cartellier.

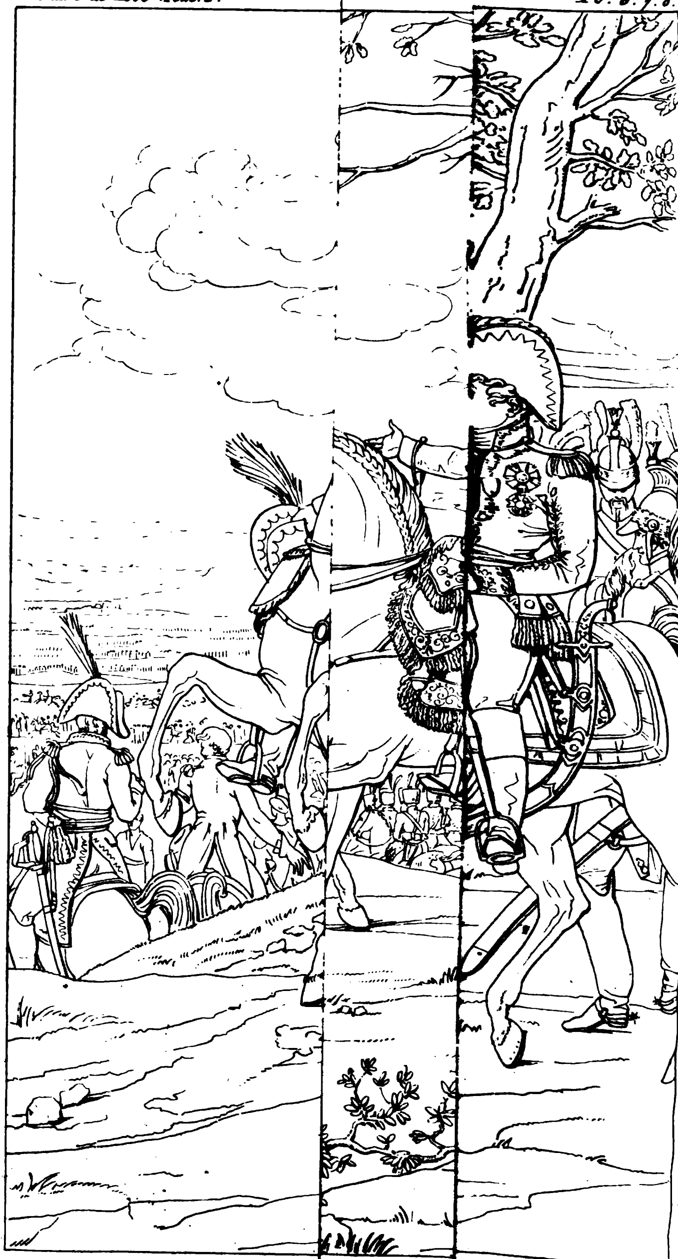
S. M. le roi de Hollande est représenté en costume de grand connétable. L'artiste a tiré un beau parti de ce riche ajustement. La tête est bien modelée, les détails sont rendus avec beaucoup de légèreté et de finesse.

Chaque ouvrage nouveau de M. Cartellier donne à sa réputation un nouveau degré de consistance. Sa statue de la Pudeur, dont il exposa il y a quelques années le modèle en plâtre, a reçu depuis peu son exécution en marbre : placée au Salon de 1808, elle a fait à l'auteur un honneur infini. Le trait de cette belle figure serait inséré dans ce même volume si nous n'eussions eu soin de la publier lors de l'exposition du modèle. (*Voyez* tome Ier des *Annales*, page). Lorsque l'empereur est allé au Salon, S. M., satisfaite des divers ouvrages de M. Cartellier, a honoré cet artiste de la décoration de la Légion-d'Honneur.

Nous aurions lieu de parler ici de la sculpture exécutée l'an dernier par M. Cartellier à la face extérieure de la colonnade du Louvre : elle représente la Victoire conduisant un quadrige. Notre examen n'est que différé. On lève en ce moment le dessin de ce bas-relief, et celui du fronton de la même façade que M. Lemot vient de terminer. On peut considérer ce dernier ouvrage comme le monument de sculpture le plus important de nos jours. Ces deux morceaux feront partie d'un de nos volumes supplémentaires.



Cartellier inv.t C. Normand sc.



C. Vernet pinx.t C. Normand sc.

Planches 6e, 7e et 8e. — *S. M. l'Empereur donnant ses ordres aux maréchaux de l'empire, le matin de la bataille d'Austerlitz.*

L'empereur, accompagné du prince Murat, des maréchaux d'empire Berthier, Bessières, Bernadotte, et de plusieurs autres généraux, tous à cheval, donne ses ordres pour la bataille. Le maréchal Bernadotte les a déjà reçus, et, partant au galop, va rejoindre son corps d'armée. Un autre, vu par derrière, attend pour s'éloigner les derniers mots de S. M. Les autres généraux, placés à une certaine distance de l'empereur, selon l'importance de leur rang, vont, à leur tour, recevoir leurs instructions, et voler au champ de bataille.

Le cheval que monte S. M. est d'une blancheur éclatante, les autres sont de poils foncés et variés. Tous sont remarquables par la précision et la souplesse des mouvemens, la fierté, la finesse et l'élégance des formes. Les cavaliers, parfaitement dessinés, et posés avec un aplomb et une grâce singulière, forment un groupe parfait pour la vérité et la simplicité. Nul embarras dans la composition : chaque figure se détache naturellement de celle qui l'avoisine; le groupe entier s'enlève, se soutient, par la vigueur des masses, et se détache du fond sans dureté et sans affectation. Le ciel, qui tient dans le tableau un grand espace, n'est ni tourmenté, ni froidement monotone; le ton en est ferme, mais harmonieux et propre à faire ressortir les objets placés sur les premiers plans.

Les têtes offrent assez de ressemblance pour ne lais-

ser presque rien à désirer. Cette partie du travail de l'artiste est d'autant plus satisfaisante, qu'il n'a pas l'habitude de peindre le portrait, et que probablement il n'a pas eu tous ses modèles à sa disposition.

Les costumes, tous d'une grande richesse, sont aussi bien rendus qu'ils sont ajustés avec goût. Les broderies et autres accessoires sont peints largement, et même touchés avec une sûreté que l'on n'eût pas attendu d'un artiste qui n'avait produit jusqu'alors que des dessins d'un fini précieux, et quelques petits tableaux (1) a l'huile.

M. Vernet, depuis long-tems, jouissait à plus d'un titre d'une réputation méritée; il vient d'y mettre le sceau en exposant ce grand et bel ouvrage (2). On doit le considérer non-seulement comme le chef-d'œuvre de l'artiste, mais encore comme un chef-d'œuvre de notre école dans un genre nouveau.

En effet, on n'avait pas encore, du moins en France, exécuté dans une aussi grande proportion des sujets de ce genre; mais il faut observer que cette proportion n'est admissible que pour un trait historique du plus grand intérêt et pour les personnages du plus haut rang. Le cheval, ce fier et docile compagnon du héros dans ses travaux belliqueux, peut bien quelquefois partager avec son maître les honneurs d'un monument pittoresque; mais comme cet animal, par sa structure colossale

(1) Il faudrait en excepter celui de *la Bataille de Marengo*, dont les figures sont de proportion demi-nature, dans un cadre de 25 pieds de longueur; mais il n'est pas encore terminé.

(2) Ce tableau a 20 pieds de longueur sur 12 de hauteur.

comparativement à celle de l'homme, remplit le plus grand espace dans un tableau d'histoire dont le fond est plus resserré que celui d'un paysage, il serait ridicule de traiter avec cette magnificence des scènes communes, telles que des courses, des chasses ou des travaux rustiques.

Planche 9e. — *Une jeune Fille pleure un pigeon qu'elle chérissait, et qui est mort ; tableau, par madame* Chaudet.

Artiste modeste, habile à choisir ou plutôt à créer le sujet de ses tableaux, madame Chaudet paraît n'adopter que ceux qu'elle sait être analogues à ses talens et proportionnés à ses forces; elle joint à cet avantage celui de n'exposer que des compositions douces, naïves, gracieuses et toujours nouvelles.

Le coloris de madame Chaudet laisse à désirer un peu plus de force et de chaleur; mais il a de la délicatesse. Les tableaux coloriés dans le goût de celui dont nous donnons ici l'esquisse conservent plus long-tems leur fraîcheur que ceux qui sont à leur dernier degré en sortant des mains de l'artiste; les années en mûrissent les teintes et les mettent en harmonie; mais ceux de madame Chaudet sont si près du point où on voudrait les voir, qu'elle aurait tort de laisser au tems seul le soin de les terminer.

Salon de 1808. Tom. 2. *Pl. 9.*



Mme Chaudet pinxt *Devilliers l'aîné sct*

plir cette tâche interéssante aussi complètement que nous l'eussions désiré, du moins nous espérons que cette simple gravure, dont le trait est fidèle, suppléera à la brièveté de la description.

Trois personnages seulement composent cette scène funèbre : Chactas, dont l'attitude et les traits peignent l'abandon et le désespoir ; le père Aubri, vieillard compatissant qu'absorbe une pensée profonde ; l'infortunée Atala, dont le corps, privé du souffle de la vie, est encore un modèle de grâce et de pureté..... Atala est encore *la vierge des premières amours.*

Joignez à cet élan pittoresque d'un génie ardent, d'une sensibilité active, cette correction du dessin qui rappelle les chefs-d'œuvre antiques ; un coloris franc, un effet décidé, un pinceau large, précieux et facile ; vous aurez senti le mérite de ce tableau, qu'aucun autre de la même exposition ne fera sans doute oublier.

Aussi *le Tombeau d'Atala* a-t-il obtenu tous les suffrages ; car il ne faut pas compter au nombre des critiques quelques observations peu importantes, pour ne pas dire puériles, et qui même, fussent-elles bien fondées, ne peuvent porter atteinte ni à la beauté de l'ouvrage, ni à la réputation de l'artiste (1).

(1) La critique a paru se réduire aux observations suivantes (car en omettant de les soumettre au lecteur, nous paraîtrions les approuver ou vouloir les éluder) : *Un reflet verdâtre est répandu sur la figure de Chactas ;* mais après un examen fait de bonne foi, nous n'avons rien remarqué qui puisse motiver cette assertion.

Le peintre n'aurait pas dû cacher les pieds de Chactas et ceux de l'hermite, ce qui fait paraître ces deux figures d'une proportion courte ; mais il fallait peindre l'action : « Nous trans-

A l'époque du dernier salon nous avons cité *la Scène du Déluge*, par M. Girodet, comme une production du plus grand caractère, comme une œuvre digne de consolider l'honneur de notre école. *Le Tombeau d'Atala*, dans un style bien différent, ne peut être comparé au premier, mais ne lui est point inférieur ; il a dû même captiver un plus grand nombre d'amateurs ; tous, d'un commun accord, regretteraient de voir passer ces deux tableaux dans l'étranger.

S. M. l'Empereur a nommé M. Girodet chevalier de la légion-d'honneur.

« portâmes la beauté dans son lit d'argile ». Peut-être encore fallait-il laisser briller seule cette Atala, semblable à un lis renversé par le tranchant de la faux : en effet, cette figure est admirable ; rien de mieux exécuté que le linceul où elle est à moitié ensevelie.

Enfin le dernier reproche, et celui sur lequel on insiste le plus : *Atala ne paraît pas morte, mais plutôt endormie.* Peut-être aussi eût-on voulu voir ses traits défigurés par le poison qui a abrégé ses jours ? Mais les grands peintres, et surtout les statuaires grecs, nos maîtres dans tous les genres d'imitation, ont toujours proscrit l'expression trop vive des passions violentes qui peuvent dégrader la noblesse et la beauté des traits. D'ailleurs, pour faire tomber cette critique, il suffit de rappeler le passage de M. de Châteaubriand : *Quiconque eût ignoré que cette vestale avait joui de la lumière, aurait pu la prendre pour la statue de la virginité endormie.*

On a blâmé l'artiste ; on lui devait un éloge. Il a rendu cette pensée poétique de la manière la plus heureuse ; c'est le plus beau trait de son tableau.

Planche onzième. — *Statue en marbre de la Madeleine par* **M. Canova.**

C'est avec raison qu'on a loué la délicatesse du ciseau de M. Canova, la douceur de ses airs de têtes, ses formes coulantes et gracieuses. Sa Madeleine est un ouvrage charmant; et de légères incorrections n'empêchent pas de remarquer dans cette statue une grâce singulière qui n'appartient qu'à l'artiste.

La peinture admet plusieurs styles; mais la sculpture est un art austère, et n'en admet qu'un seul: le grand et le noble. Une statue se compose toute de profils: elle doit donc être développée. Si tous les membres ne sont distincts, s'ils se replient vers le tronc et semblent s'y attacher, le statuaire n'obtient qu'une masse dénuée d'élégance. Les détails pourront offrir une belle exécution; l'ensemble ne s'expliquera point à l'œil.

Voilà ce que nous nous permettrions de dire, non pas aux gens du monde, dont la plupart ne goûteraient peut-être pas cette opinion, mais à un jeune artiste, débutant dans la carrière. Voilà ce que M. Canova sait beaucoup mieux que nous; il l'a démontré par de nombreux ouvrages. Cependant il a semblé, dans quelques autres, vouloir introduire un genre moyen, fort agréable à la verité sous les mains de cet habile artiste, mais qu'on ne peut proposer pour exemple. Toute innovation est dangereuse dans un art dont le goût et les principes sont irrévocablement fixés (1).

(1) On a pensé que la tête n'était point assez dégagée des épaules: les mains, les genoux et les pieds, ont paru un peu trop forts.



Canova inv.t E. Lingée sc.



Treuel pinx.t E. Lingée sc.

Planche douzième. — *La Mort de Zopire, sujet tiré de la tragédie de* Mahomet; *Tableau par* M. Trézel.

« Le peintre a représenté le moment où Zopire, » prosterné devant l'autel de ses dieux, les supplie de » veiller sur les jours de Seïde, son fils, qu'il sait être » au pouvoir de Mahomet. Omar, confident de Mahomet, a remis un poignard à ce même Seïde, et lui montre un dieu vengeur prêt à le foudroyer s'il n'obéit au » prophète »

On voit d'après cette explication, donnée par l'auteur lui-même, qu'il a rapproché deux scènes de la tragédie pour composer celle de son tableau. La scène du peintre n'est pas conforme à celle du poète, mais elle rend le sujet plus facile à saisir.

Dans la tragédie, c'est Palmyre et non Omar qui accompagne Seïde au moment où Zopire vient implorer ses dieux. Le peintre a substitué l'un à l'autre de ces deux personnages. Le moment de l'action s'explique par les vers suivans :

ZOPIRE.

O dieux de ma patrie,
Dieux prêts à succomber sous une secte impie!
C'est pour vous-même ici que ma débile voix
Vous implore aujourd'hui pour la dernière fois.
. . . .
. . . Rendez-moi mes fils à mon heure dernière;
Que j'expire en leurs bras, qu'ils ferment ma paupière.
Hélas! si j'en croyais mes secrets sentimens;
Si vos mains en ces lieux ont conduit mes enfans.....
. . . . O mes dieux que j'adore!
Je mourrai du plaisir de les revoir encore.
Arbitres des destins, daignez veiller sur eux.

SEÏDE

Il court à ses faux dieux! Frappons.....

Ce tableau, dont les figures sont de grandeur naturelle, annonce un bon goût de composition, une intention dramatique, de la chaleur, du sentiment.

Planche treizième. — *Portrait en pied de S. A. I. madame la princesse Borghèse ; Tableau, par* M. Robert Lefèvre.

Ce portrait, dont l'auteur jouit depuis long-tems et à juste titre d'une réputation distinguée, est un des plus agréables et des mieux peints de l'exposition. L'artiste a su rendre la grâce et la finesse qui brillent dans les traits de S. A. I. Ce mérite d'une ressemblance parfaite, que M. R. Lefèvre saisit toujours avec une supériorité qu'on ne peut lui contester, est encore relevé par la fraîcheur du coloris, la vigueur d'effet, la beauté des draperies et l'accord harmonieux de tous les accessoires.

Nous offrons dans ce recueil un seul tableau de M. R. Lefèvre; nous aurions pu étendre notre choix, mais forcés de le restreindre, nous aimerons à citer du moins ceux que le public a le plus particulièrment remarqués. Tels sont les portraits en buste de l'Empereur et celui de Madame, mère de S. M. I.; ceux du ministre du trésor public, de M. Lebrun de Rochemont, sénateur; de M. le colonel Lebrun, de M. Denon, directeur-général des Musées, enfin celui de l'auteur lui-même.

Ces portraits ont obtenu tous les suffrages, non seulement pour leur étonnante fidélité, mais encore pour la force et la vivacité du coloris. Les têtes ont beaucoup de relief, et la touche en est large et moëlleuse.

Le portrait de la princesse Borghèse a été peint pour S. M. l'Empereur.



Robert Lefevre pinx.t E. Lingée sc.



...n pinx.t

Normand, fils sc.

Planches quatorzième et quinzième. — *S. M. l'Empereur recevant à Berlin MM. les députés du sénat; Tableau, par* M. Berthon.

S. M. fait remetre à MM. les députés du sénat les trois cent quarante drapeaux et étendards pris à la bataille d'Iéna, ainsi que l'épée, l'écharpe, le hausse-col et le cordon du grand Frédéric, pour être transportés aux Invalides.

Ce tableau est exécuté dans le même genre et dans les mêmes dimensions que celui de M. Sérangéli, dont nous avons inséré le trait page 95 du volume précédent. On peut appliquer à l'un et à l'autre les observations que nous avons faites sur les tableaux d'apparat. Celui de M. Berthon, peint dans les mêmes principes que le premier, annonce peut-être un pinceau plus vigoureux, mais moins soigné. Le gouvernement en a ordonné l'acquisition.

Planche seizième. — *Une jeune Fille; Tableau, par* madame Chaudet.

Une jeune Fille, à genoux devant la statue de Minerve, lui fait le sacrifice des dons de l'amour.

Nous avons donné au commencement de ce volume, page 16, un tableau de Mme Chaudet, et nous y avons joint des observations sur le talent de cette aimable artiste. Nous croyons devoir ajouter que ce dernier tableau manque de cette chaleur de coloris qu'on désirerait trouver dans le précédent, et que le ton en est encore moins animé. Si nous insistons sur ce point c'est parce que Madame Chaudet a prouvé dans ses premières expositions que la vigueur de l'effet ne lui est pas étrangère : on se rappelle toujours avec plaisir le *Portrait en pied de madame Gérard*, et la *jeune Fille montrant à lire à un carlin*. Ces deux tableaux ont une force de coloris qui n'en exclut ni la finesse ni la légèreté.



Mme Chaudet pinx.t E. Lingée sc.



Bossio inv.t Devilliers l'aîné sc.

Planche dix-septième. — *L'Amour lançant ses traits et s'envolant ; Statue*, *par* M. Bosio.

Cette jolie figure s'est fait remarquer par la grâce du mouvement et la légèreté des formes. On dit que S. M. l'Impératrice en a commandé l'exécution en marbre. Cette opération, où l'artiste ne peut manquer de porter tous ses soins et tout son talent, fera disparaître la sécheresse que l'on a pu trouver dans quelques détails, inconvénient inévitable dans la réparation d'un modèle en plâtre.

Planche dix-huitième. — *Mort d'Astyanax ; Tableau, par* M. de l'Ecluse.

Après la prise de Troie, Astyanax, fils unique d'Hector et d'Andromaque, donna de l'inquiétude aux Grecs victorieux. Calchas prédit que, s'il vivait, il serait plus brave que son père ; qu'il vengerait sa mort et la ruine d'Ilion, dont il relèverait les murs. Andromaque cacha son fils ; mais Ulysse l'ayant découvert, le fit précipiter du haut des murailles.

L'artiste a représenté l'instant où Andromaque, qui a suivi son fils jusque sur la fatale muraille, fait tous ses efforts pour l'arracher des mains du soldat qui va le précipiter.

Ulysse et Calchas, éloignés du lieu où se passe l'action, en attendent l'issue pour se convaincre de la mort d'Astyanax.

Ce tableau, dont les figures sont de grandeur naturelle, annonce un talent imbu de principes solides. On y trouve du mouvement et de l'expression, du grandiose dans le dessin et dans les caractères. Peut-être désirerait-on un peu plus de finesse dans le pinceau, de piquant dans l'effet ; mais l'artiste paraît avoir pour but cette manière large qui distingue l'école des Caraches.



De l'Ecluse pinx.t

R. Lingée sc.



Dumet pinx.t E. Lingée sc.

Planche dix-neuvième.—*Générosité du chevalier Bayard ; Tableau*, *par* M. Dumet.

La vie du chevalier Bayard présente autant de traits de générosité que d'actions intrépides. D'autres guerriers se sont peut-être battus comme lui, mais aucun n'a triomphé avec autant d'héroïsme de toutes les faiblesses humaines. Aussi a-t-il obtenu à juste titre le nom de *Chevalier sans peur et sans reproche*. Né en 1475, d'une famille du Dauphiné, il fit ses premières armes en Italie sous Charles VII, et se distingua dans toutes les occasions. Sous Louis XII, il contribua à la conquête du Milanais, et refusa avec noblesse les présens offerts par les vaincus. Blessé mortellement en 1524, en Italie, à la retraite de Rebec, il se fit asseoir au pied d'un arbre ; le visage tourné vers l'ennemi. C'est dans ce moment qu'il répondit au connétable de Bourbon, qui le plaignait, « Ce n'est pas moi, c'est vous qu'il faut plaindre, vous qui portez les armes contre votre patrie, votre roi et vos sermens » ! Bayard n'avait que quarante-huit ans lorsqu'il fut enlevé à la France.

A la prise d'une ville, une jeune fille lui avait été livrée ; il conserva son honneur, la dota, et lui choisit un époux.

« Blessé dangereusement au siége de Bresse que les » Français avaient pris d'assaut, il fut porté par ses » soldats dans la maison d'un gentilhomme qui avait sa » femme et deux jeunes filles. Sa présence et ses ordres » préservèrent cette maison du pillage. Bayard étant

» guéri, et prêt à retourner au camp, l'épouse du gen-
» tilhomme lui fit accepter une cassette contenant deux
» mille cinq cents ducats d'or. Bayard fit venir les deux
» jeunes demoiselles, et les obligea de recevoir cha-
» cune mille ducats pour dot; il chargea la mère de
» distribuer les cinq cents autres ducats aux monastères
» de filles qui avaient été pillés. »

Le tableau représente le moment où Bayard fait ses adieux à cette famille.

De légères incorrections de dessin, un peu d'irrésolution dans les masses, et de mollesse dans le pinceau, voilà peut-être tout ce que l'on pourrait reprendre dans ce tableau, qui promet un talent très-distingué. L'auteur s'est attaché à l'expression générale qui naît de la disposition du sujet, et à celle de chaque personnage en particulier. Les têtes ont de la simplicité et de la vérité; celles des jeunes filles ont cette finesse et cette douceur qui rappelle les physionomies gracieuses et piquantes de Léonard de Vinci.

Les figures de ce tableau sont de grandeur demi-nature, le coloris en est fin et léger, et les draperies sont moëlleuses.

L'artiste paraît avoir tiré la ressemblance du chevalier Bayard d'un portrait peint par Palme le vieux, qu'on voit au Musée Napoléon.

M. Dumet a obtenu une médaille d'encouragement.

Pl. 20.



Fabre pinx.t

Devilliers l'aîné sc.t

Planche vingtième. — *Le jugement de Pâris ; Tableau*, *par* M. Fabre.

Ce sujet, mille fois répété en peinture, a diversement inspiré les artistes qui s'en sont occupés. Les uns ont représenté Junon et Minerve vêtues et avec tous leurs attributs. Les autres, autorisés par le trait mythologique, ont supprimé les vêtemens, et se sont contentés de désigner la première de ces déesses par son diadème et par l'oiseau qui lui est consacré ; la seconde, par son casque et sa lance. On reconnaît toujours Vénus à la délicatesse de ses traits, à sa ceinture, à l'enfant ailé qui l'accompagne, ou aux deux colombes attelées à son char. Le premier de ces deux partis semble plus conforme aux convenances, l'autre plus favorable aux coloristes. Les avis sont partagés ; mais peu importe que la question soit décidée : chaque artiste peut suivre en cela son goût particulier. Le point essentiel est de rendre le tableau agréable, intéressant, et surtout d'animer le sujet qui, par lui-même, est assez froid, et paraît uniquement consacré à faira briller de belles formes et un beau coloris.

Dans le tableau dont nous donnons ici l'esquisse, Junon et Minerve sont vêtues, et conservent tous les attributs qui les caractérisent. La déesse de Gnide seule est nue ; son attitude rappelle celle de la statue antique, connue sous le nom de la *Vénus de Médicis.*

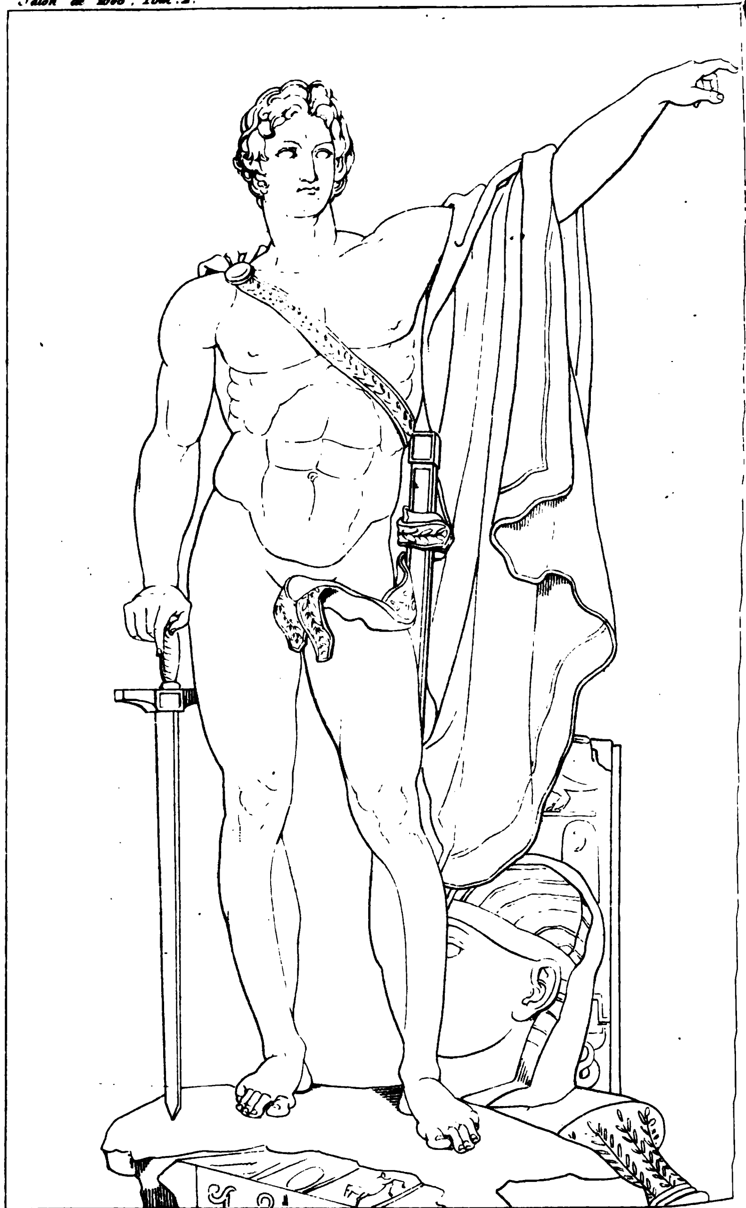
Vénus vient d'obtenir le prix de la beauté, et reçoit de la main de Pâris cette pomme d'or, sur laquelle Minerve semble jeter un regard dédaigneux. La fière Junon ne dissimule ni son ressentiment ni le désir de la ven-

geance. Elle indique, en montrant les murs de Troie, qu'on aperçoit dans le lointain, que c'est sur cette ville, où Pâris a vu le jour, que doit retomber tout le poids de sa colère. Mercure, élevé sur un nuage, retourne vers l'Olympe, et va rendre compte à Jupiter du succès de sa mission.

M. Fabre, né en France, et élève de M. David, remporta le grand prix en 1788 ou 1789, et partit pour Rome en qualité de pensionnaire de l'académie. Après y avoir passé quelques années, il s'est établi successivement à Naples et à Florence, où il jouit de la considération due à ses grands talens.

M. Fabre envoya au dernier salon un petit tableau de la *Madeleine* dans le désert. La figure paraissait avoir un pied de proportion. Celles du *Jugement de Pâris* en ont le double. Ces deux ouvrages sont rendus avec autant de soin que de goût, et l'on regrette que l'auteur n'ait pas envoyé quelque composition plus étendue. Celles que l'on connaît de lui, entre autres son *Abel*, exposé au Louvre il y a plusieurs années, prouvent que les grandes dimensions sont les plus favorables au développement de ses riches moyens, et font ressortir avec plus de vigueur le style grave et noble, le dessin grandiose, le pinceau facile et moëlleux, qui distinguent cet habile artiste.





Dejoux inv.t Normand fils sc.

Planche vingt-unième — *Statue de Desaix; Modèle en plâtre, par* M. Dejoux.

Ce bel ouvrage d'un des professeurs les plus recommandables de l'école actuelle, doit être exécuté en bronze, et orner la place des Victoires. Nous l'avons fait dessiner et graver avant la fonte de la statue, et son placement au lieu qui lui est assigné. La première opération ayant été retardée par une circonstance imprévue, nous remettons à un article prochain l'examen de ce monument colossal, dont le modèle fait beaucoup d'honneur à l'artiste.

La figure a dix-huit pieds de proportion.

Planche vingt-deuxième. — *Sapho et deux de ses compagnes ; Tableau*, *par* M. Grandin.

L'auteur de cet agréable tableau, dont les figures sont de grandeur naturelle, représente Sapho sur les bords de la mer ; elle joue de la lyre, et a près d'elle deux de ses compagnes, qui semblent l'écouter avec attention.

Nous avons déjà publié deux sujets relatifs à Sapho. Le premier est sa statue en marbre, par M. Ramey (*Annales du Musée*, *tome Ier*, *page* 123). Le second est un tableau de M. Gros, représentant cette femme célèbre au moment où, désespérée de ne pouvoir vaincre les froideurs de Phaon, dont elle est éprise, elle se précipite du haut du rocher de Leucade, et va périr dans les flots. (*Voyez tome III du même recueil*, *page* 63.)

L'effet du tableau de M. Grandin est celui d'un soleil couchant; les figures se détachent en vigueur sur le ciel, dont le ton est chaud et brillant.



Grandin pinx.t E. Lingée sc.



Garnier pinx.t *C. Normand sc.*

Planches vingt-troisième et vingt-quatrième. — *Portrait de S. M. l'Empereur et Roi dans son intérieur; Tableau, par* M. Garnier.

Si ce tableau, qui fait partie de la collection ordonnée par le gouvernement, est considéré comme un simple portrait, le cadre paraîtra trop étendu, et il fallait tout le talent de l'artiste pour le remplir d'une manière convenable et satisfaisante. S'il est mis au rang des compositions historiques, on peut objecter qu'il n'offre pas une action précise, un sujet déterminé. Néanmoins, le haut rang du personnage qui y est représenté méditant sur les glorieux événemens d'un règne dont les traits principaux ont fourni la matière des tableaux nombreux qu'on a cités précédemment, peut bien motiver cette dernière classification; et si, dans cette supposition, l'on regrette que le peintre n'ait pas introduit dans son tableau quelques autres figures accessoires, on doit présumer qu'il n'a pas eu la liberté d'étendre son programme. Quant à la dimension du tableau, elle a été nécessairement déterminée par celle des autres morceaux de la même suite, dont chacun a douze pieds de hauteur sur une largeur relative à l'étendue du sujet.

L'Empereur est représenté debout, légèrement appuyé sur une table couverte de cartes géographiques. Plus loin, devant une autre table, un secrétaire du cabinet attend les ordres de S. M., et se tient prêt à écrire sous sa dictée.

Le fond du tableau offre un ordre d'architecture élégante. Des bustes, des meubles, des accessoires bien

choisis, enrichissent cette composition, dont le genre réclamait nécessairement tous ces objets de décoration et de goût.

A l'idée générale, qui est grande et noble, se joint une idée accessoire très-ingénieuse. Le peintre a déroulé sur le devant du tableau, à gauche, un plan du Louvre, avec l'indication des embellissemens projetés ou en exécution; on ne pouvait par un moyen plus simple faire sentir que l'Empereur, au sein des vastes projets qui tendent à porter au loin la gloire de ses armes, ne perd pas de vue la prospérité intérieure de son Empire.



Canova inv.t Devilliers l'aîné sc.

Planche vingt-cinquième. — *Hébé ; Statue en marbre*, *par* M. Canova.

Cette statue, remarquable par la finesse et la grâce de l'exécution, fait pendant au groupe de *Psyché et l'Amour*, dont nous avons inséré le trait dans le volume précédent (page 47). Nous invitons le lecteur à y recourir : nous ne pourrions que répéter ici les observations que nous avons faites sur les ouvrages de M. Canova. S'ils laissent quelque chose à désirer aux sévères partisans de l'antique, ils n'en tiennent pas moins un rang très-distingué parmi les chefs-d'œuvre modernes ; et si l'on peut opposer à M. Canova quelques rivaux dans notre école, il n'en est aucun dont la célébrité soit plus universellement établie, aucun dont les productions soient plus répandues et plus recherchées.

Planche vingt-sixième. — *Las Casas soulagé par des Indiens; Tableau*, *par* **M. Hersent.**

Dès l'âge de dix-neuf ans, Barthélemy de Las Casas avait suivi son père, qui passait dans les Indes avec Christophe Colomb. Peu de tems après, de retour en Espagne, il prit l'état ecclésiastique, et obtint une cure. Il quitta une seconde fois sa patrie, et se dévoua au salut et à la liberté des Indiens, livrés à l'oppression de leurs barbares vainqueurs. Las Casas s'opposa de tout son pouvoir aux cruautés qu'ils ne cessaient d'exercer contre des hommes faibles et timides, et traversa de nouveau les mers, pour porter ses plaintes et les cris de ces malheureux aux pieds de Charles V. Touché de leur infortune, l'empereur fit des ordonnances contre les persécuteurs, mais elles furent sans effet, et Las Casas fut lui-même en butte à la haine des gouverneurs espagnols, pour avoir écrit un livre en faveur des peuples opprimés. Il avait été nommé évêque de Chiappa ; mais désespérant de remédier aux maux dont il était témoin, il abandonna l'Amérique, où il s'était signalé pendant cinquante ans par son zèle et ses vertus épiscopales, et revint à Madrid. Il se démit de son évêché entre les mains du pape, et mourut en 1556, âgé de quatre-vingt-douze ans. Ce prélat a laissé quelques écrits concernant l'histoire, la religion et la politique, où brillent également la vertu, l'humanité, l'esprit et l'érudition.

L'auteur du tableau dont nous donnons ici l'esquisse a tiré son sujet de l'anecdote suivante :

« Les Indiens ayant appris que Las Casas, leur zélé



Hersent pinx.t E. Lingée sc.

défenseur, était attaqué d'une maladie grave dont il ne pouvait être guéri que par l'usage du lait de femme, un de leurs chefs lui amena la sienne pendant la nuit. La guerre barbare qu'on leur faisait les mettait dans l'impossibilité de parvenir jusqu'à lui pendant le jour. »

Ce joli tableau de chevalet est un de ceux qui ont été vus avec le plus d'intérêt, non-seulement à cause du sujet, dont le caractère est parfaitement saisi, mais encore pour le goût de l'exécution. On y trouve un dessin correct, de la simplicité, de la fermeté dans le coloris et dans la touche, et surtout une expression juste et bien sentie.

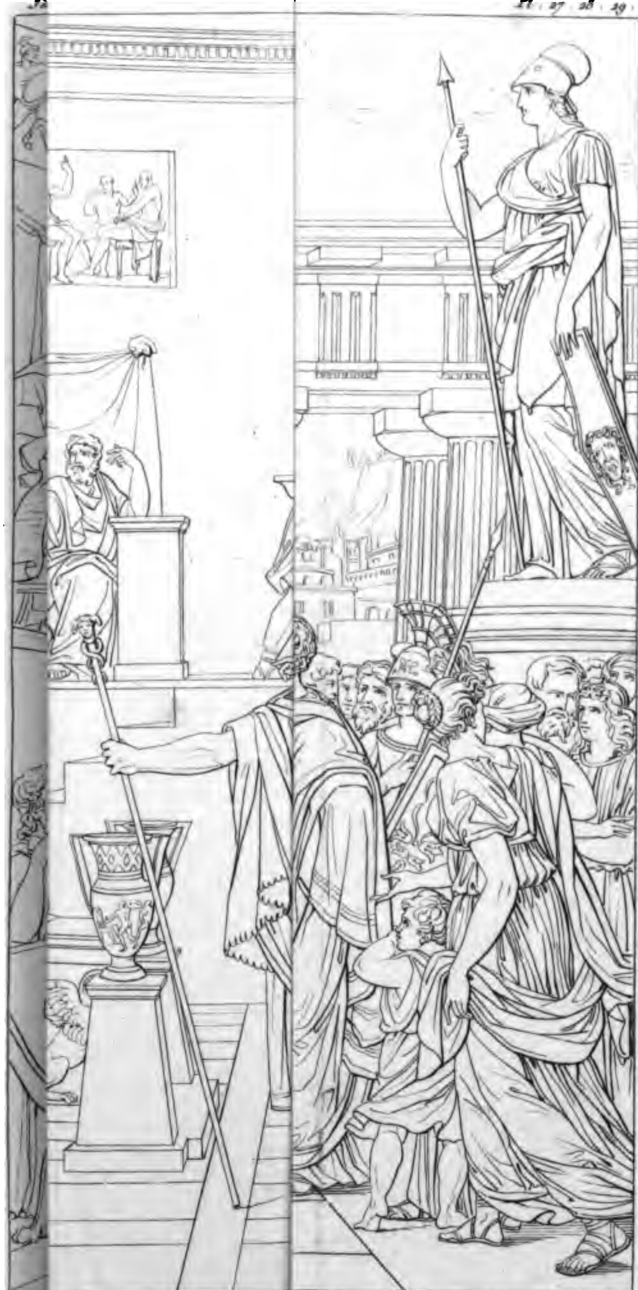
M. Hersent exposa au dernier salon un tableau qui représente Atala surprise par l'orage, et se réfugiant dans les bras de Chactas. Nous en avons recueilli le trait (voyez *Annales du Musée*, Ecole française); M. Hersent est du nombre des jeunes artistes qui donnent d'heureuses espérances et qui méritent des encouragemens.

Planches vingt-septième, vingt-huitième et vingt-neuvième. — *Les ambassadeurs de Rome demandent à l'Aréopage communication des lois de Solon; Tableau, par* M. Lemonnier.

L'époque que M. Lemonnier rappelle dans son tableau est sans contredit une des plus importantes de l'histoire romaine : c'est celle où Rome, qui existait depuis 300 ans, et qui depuis 60 avait brisé le joug de ses rois, établit un corps de lois civiles, et substitua dans l'administration de la justice des formes constantes aux jugemens arbitraires des consuls et du sénat. Dès l'an 291, le tribun *Térentius* avait demandé qu'on adoptât enfin des lois fixes qui fussent connues de tous les citoyens; mais cette proposition, qui tendait à affaiblir la puissance du sénat, fut pendant neuf ans éludée ou repoussée par les patriciens. Enfin, l'an 300 de Rome, après de violentes discussions, on convint d'envoyer à Athènes des députés qui furent chargés d'en rapporter les fameuses lois de Solon, et en même tems de recueillir les lois et les coutumes des principales villes de la Grèce.

Le peintre a choisi le moment où les députés, arrivés à Athènes, sont reçus dans l'Aréopage, où se conservaient les lois de Solon, et y exposent l'objet de leur mission. Ces députés étaient *Sp. Posthumius*, *A. Manlius* et *Serv. Sulpicius Camerinus*. L'année suivante, 301, ils revinrent à Rome avec les lois qu'ils avaient recueillies, et dix commissaires, nommés *décemvirs*, furent chargés d'en former un code et de le proposer à l'acceptation du peuple. Ces *décemvirs* avaient été en même tems revêtus de l'autorité souveraine : on sait assez quel usage ils firent de leur pouvoir, et quelle fut la catastrophe qui termina cette magistrature temporaire. Pendant leur administration, ils rédigèrent les lois romaines sur dix tables d'airain, auxquelles, peu après, ils en ajoutèrent deux autres. Ce corps de lois, accepté par le peuple, fut nommé *la Loi des douze Tables*; il ne nous en reste aujourd'hui que des fragmens. C'est le premier monu-

Pl. 27. 28. 29.



C. Normand, fils sc.

ment et en quelque sorte la base de cette immense législation romaine, qui est devenue celle de tant de peuples conquis et civilisés par les Romains, et qui règne encore aujourd'hui dans une si grande partie de l'Europe.

Le sujet traité par M. Lemonnier présente la première époque qui lie l'histoire grecque à l'histoire romaine, en indiquant la source où les Romains puisèrent leurs lois; il découvre en quelque sorte l'origine de presque tous les codes modernes qui ont plus ou moins suivi le droit romain; et sous ce rapport, c'est un des faits les plus importans que présente l'histoire de la législation.

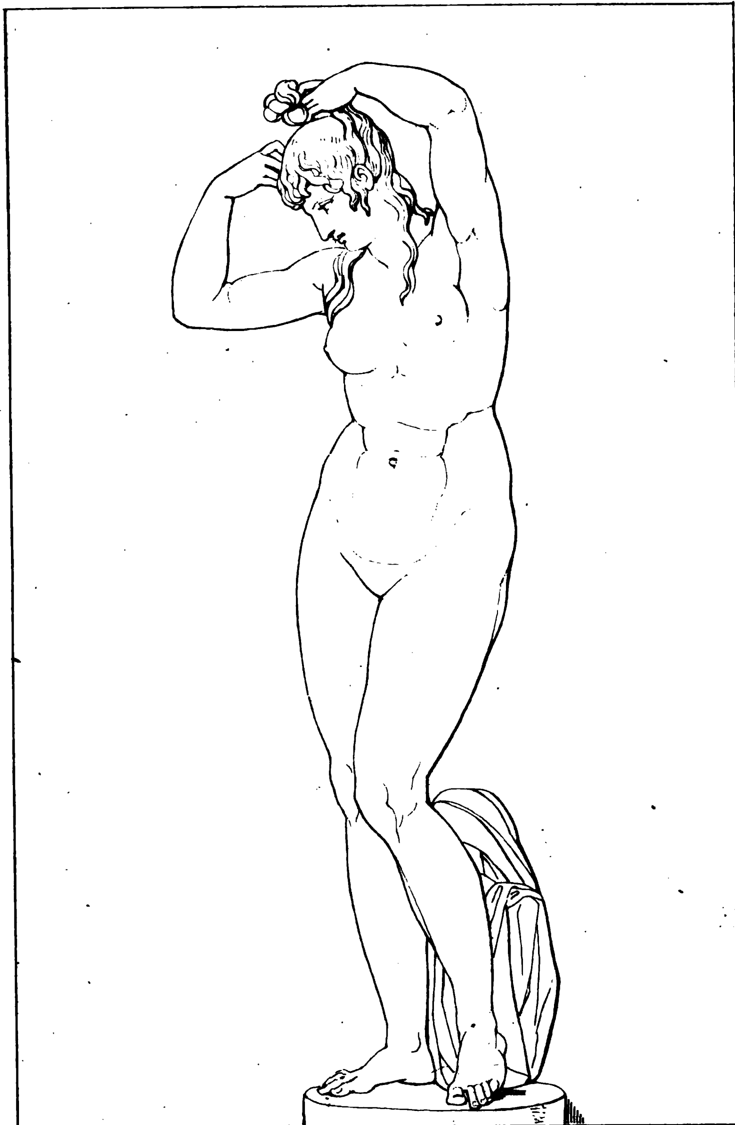
Ce tableau, dont la composition est noble et imposante, était, dans les premières semaines de l'exposition, placé à une hauteur considérable: l'œil en embrassait l'ensemble sans en apercevoir les détails. Depuis qu'il a été descendu et placé dans la galerie, on a pu en apprécier le travail, et saisir cette variété de caractères et d'expressions à laquelle l'artiste paraît avoir apporté un soin particulier. Si ce tableau, l'un des plus considérables que M. Lemonnier ait offerts à l'examen du public, n'a pas une destination particulière, il pourrait être placé convenablement dans quelque tribunal supérieur, soit à Paris, soit dans une grande ville départementale. Ce genre de décoration est le meilleur qu'on puisse adopter pour orner le sanctuaire de la justice et des lois.

(1) Il a seize pieds et demi de large, sur dix pieds et demi de hauteur.

Planche trentième. — *Une Baigneuse; Statue en marbre*, *par* M. Marin.

Cet artiste était connu depuis long-tems par d'agréables et de nombreuses productions dans le genre érotique. Il y a peu de cabinets particuliers où l'on ne rencontre quelqu'un de ses ouvrages. Ce sont pour la plupart des modèles en terre cuite et de petite proportion. On y remarque toujours du goût, de l'esprit, de la facilité. M. Marin eût été nommé à juste titre le Fragonard de la sculpture, mais cette nouvelle statue doit ajouter à sa réputation; elle annonce un style plus élevé, un goût plus pur, des formes plus grandioses. L'attitude dcte cet nymphe sortant du bain est moëlleuse et bien développée; la physionomie a de la finesse, le corps est d'aplomb et bien modelé, les membres, doucement arrondis, se balancent avec grâce.

M. Marin, ayant remporté, il y a quatre ans, le grand prix de sculpture, réside actuellement à Rome en qualité de pensionnaire de l'académie de France.



Marin inv.t E. Lingée sc.

Salon de 1808. Tom. 2.

Pl. 2.



Mallet pinx.t

C. Normand sc.

Planche trente-unième. — *Une nymphe au bain, entourée d'amours ; Tableau*, *par* M. Mallet.

Nous avons observé dans l'article précédent que M. Marin, avant son voyage en Italie, eût été nommé avec raison le Fragonard de la sculpture. A en juger d'après le tableau de *la Nymphe au bain*, son auteur, M. Mallet, semblerait marcher aussi sur les traces de ce peintre ingénieux et facile que les arts ont perdu il y a environ deux années. Mais s'il y a quelque analogie entre ces deux talens, ils ont aussi leurs différences ; les compositions de Fragonard ont plus de feu, celles de M. Mallet plus de naturel ; le dessin de celui-ci est plus élegant, celui de Fragonard plus nourri ; le pinceau de ce dernier est plus moëlleux, ses effets sont plus larges, plus piquans. Le coloris de M. Mallet manque un peu de chaleur, celui de Fragonard est quelquefois outré.

En adoptant des tons plus chauds, des ombres plus fermes, un parti d'effet plus vigoureux, M. Mallet doublera le mérite de ses productions. Il a eu l'art de saisir, dans le genre gracieux, un certain but que probablement il se gardera de dépasser : au-delà est l'afféterie. Au surplus, il n'est aucun amateur qui ne désirât posséder le joli tableau de *la Nymphe au bain.* Tous les styles sont bons quand ils sont traités convenablement : la peinture, sœur de la poésie, a comme elle ses Anacréon, ses Tibulle, etc.

Planche trente-deuxième. — *Anacréon réchauffant l'Amour; Dessin*, *par* M. Alexandre-Evariste Fragonard.

Le sujet de cette composition est tiré d'une des odes les plus ingénieuses du chantre de Théos.

« Dernièrement, dit-il, au milieu de la nuit, lorsque » l'Ourse tourne sous la main du Boötes, et que tous » les hommes, accablés de fatigue, s'abandonnent au » repos, l'Amour, survenant tout-à-coup, heurte à ma » porte. Qui frappe ? m'écriai-je, vous allez troubler » mes songes. Ouvre, répond l'Amour, ne crains rien: » je suis un jeune enfant tout mouillé, égaré dans l'obs- » curité de la nuit. Touché de ce discours, j'allume » aussitôt ma lampe ; j'ouvre, j'aperçois un enfant, » portant un arc, un carquois et des ailes. Je l'approche » du feu ; je réchauffe ses mains dans les miennes ; et » j'exprime l'eau de ses cheveux humides. A peine était- » il réchauffé qu'il dit : Essayons mon arc, et voyons si » la pluie ne l'a point endommagé. Il le tend, me lance » un trait cruel jusqu'au fond du cœur ; saute en écla- » tant de rire, et me dit : Félicite-moi, mon hôte; » mon arc est en bon état, mais ton cœur est bien ma- » lade. »

M. Alex. Ev.- Fragonard est fils de H. Fragonard, dont on a parlé dans les deux articles précédens. Doué de beaucoup d'imagination et de facilité, il était appelé à augmenter le nombre des bons peintres de l'école actuelle ; mais il s'est voué presque entièrement à composer des dessins. Ses productions en ce genre sont extrêmement agréables, et d'un fini précieux. Peut-être



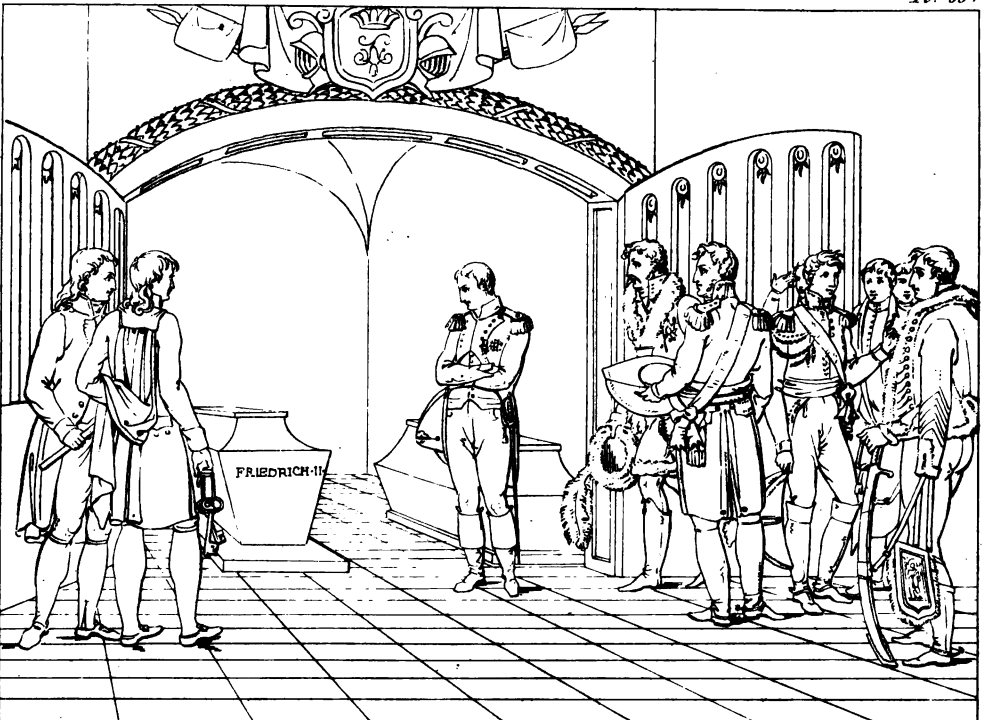
Fragonard inv.t Devilliers l'aîné sc.

M. Alex. Fragonard n'a-t-il pas renoncé à peindre : il a exécuté quelques objets de décors, tels que des frises ; mais nous ne connaissons aucun tableau de sa main. Il a exposé au Salon quatre autres dessins : *les Fureurs d'Œdipe* ; un *Portrait de Femme* ; *le Triomphe de l'Empereur* ; et une *Frise* que nous aurions publiée dans ce volume si la dimension de ce charmant dessin ne s'y était opposé. Il a de longueur environ quatre fois sa hauteur.

Planche trente-troisième. — *L'Empereur Napoléon au Tombeau de Frédéric; Tableau, par* M. Ponce Camus.

Nous disions, dans un des articles précédens, que les qualités les plus essentielles de l'art, telles que le grandiose de la composition, la correction du dessin, la noblesse de l'expression ne suffisaient pas toujours pour rendre un tableau recommandable aux yeux de la multitude, qui ne se laisse ordinairement séduire que par l'imitation naïve, fût-elle même assez imparfaite, des objets matériels. Abstraction faite du sujet, trop intéressant pour ne pas attirer d'abord l'attention générale, le tableau de M. Camus donne la preuve de cette assertion. Son exécution, qui toutefois, et sans vouloir ici la déprimer, n'offre rien de très-remarquable, se distingue néanmoins par un sentiment d'effet et de coloris qui plaît singulièrement à une certaine classe d'amateurs. Le tableau a donc ce genre de mérite réel qui à la vérité ne porte pas un artiste au premier rang, mais que l'on rencontre avec plaisir dans les ouvrages de peinture, et que quelques peintres même ne savent point assez apprécier.

L'Empereur Napoléon visite le tombeau de Frédéric: ce trait honore à la fois les deux héros. La composition du tableau comportait peut-être plus d'appareil et de grandeur; le dessin manque un peu de correction, la touche de fermeté. L'effet de l'ensemble est bien entendu, et le coloris a du naturel; cependant les carnations, et sur-tout la tête de l'Empereur, ont généralement un ton cuivré. Ce défaut provient de ce que l'effet



Ponce Camus pinx.t C. Normand sc.

de la lumière artificielle qui éclaire la scène est un peu outré.

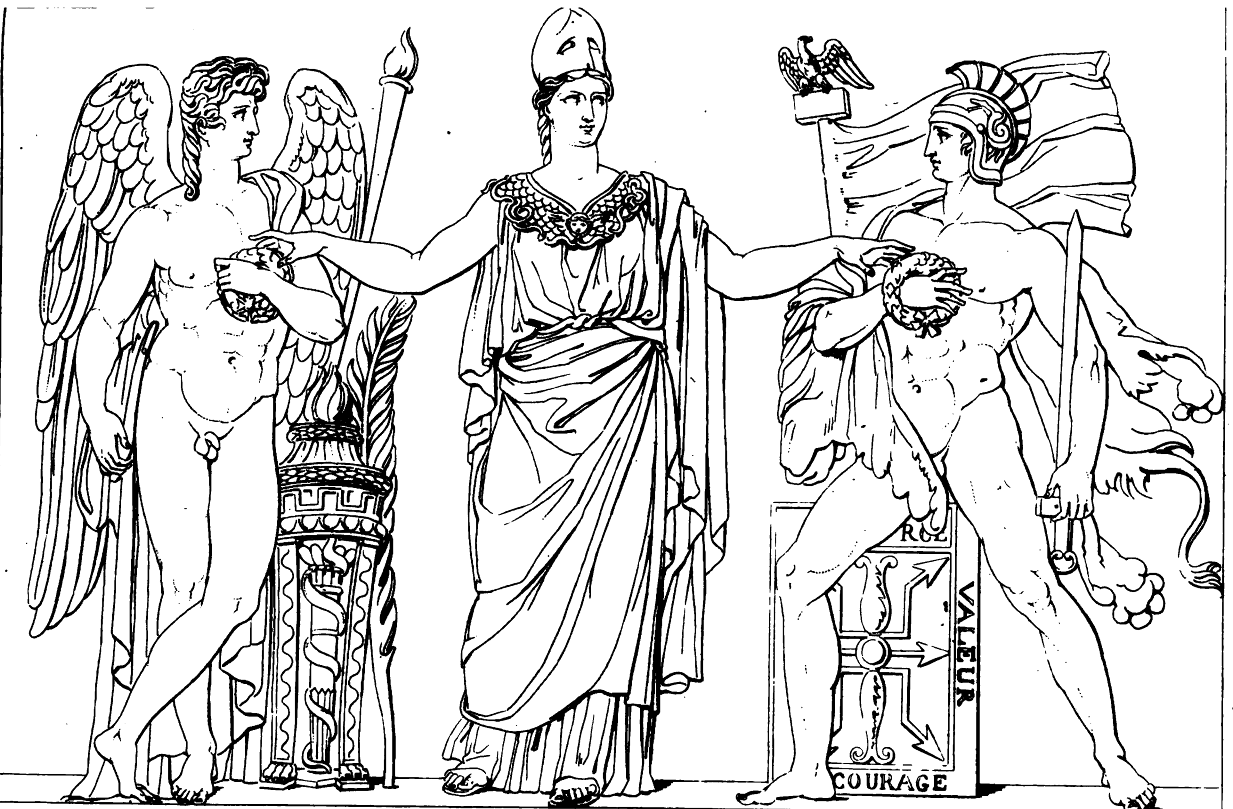
C'est par erreur que l'artiste a placé deux tombeaux dans le lieu de la sépulture de Frédéric : il n'y en a point d'autre que celui de ce monarque.

Ce tableau, dont les figures ont à peu près deux pieds et demi de proportion, a été acquis pour le gouvernement.

Planche trente-quatrième. — *Honneur et Patrie ; Bas-relief par* M. Chinard, de Lyon.

Honneur et Patrie : Tel est le titre de ce bas-relief allégorique, exécuté en marbre pour l'arc de triomphe de Bordeaux. L'auteur a envoyé l'esquisse en plâtre à l'exposition. Il est fort bien composé et le sujet n'a pas besoin d'être expliqué pour être senti.

M. Chinard a placé au Salon plusieurs bustes en marbre qui attestent un talent distingué. Ceux de S. M. l'Impératrice, de la princesse de Piombino, de la vice-reine d'Italie, du général Desaix, du génétal Leclerc, de madame Verminac, et de deux autres dames anonymes. On y voit encore le buste en plâtre de S. M. la reine des Espagnes, et un médaillon en terre cuite, représentant les deux princesses Zénaïde et Charlotte. Peu d'artistes se sont montrés à cette exposition aussi féconds et aussi habiles dans ce genre que M. Chinard. Il a reçu de la part de S. M. l'Empereur une médaille d'encouragement.



Chinard inv.t C. Normand sc.



Dejoux inv.t R. Lingée sc.

Planche trente-cinquième. — *La Renommée; Statue*, *par* M. Dejoux.

Le modèle de cette figure, de vingt-sept pieds de proportion, a été fait pour le couronnement de la coupole du Panthéon, et devait être coulé en bronze. Nous ignorons si la nouvelle destination de ce temple, rendu au culte catholique, influera sur l'exécution de la statue; mais dans tous les cas, nous avons cru faire une chose agréable aux amis des arts, en leur transmettant l'esquisse d'un monument qui jusqu'à ce jour n'a été visible que dans l'atelier de l'artiste. Aucun autre en France n'en a projeté d'une dimension aussi colossale. Il est probable que, placée à son véritable point de vue, elle produirait beaucoup d'effet.

Planche trente-sixième. — *Enlèvement de Cassandre par Ajax ; Groupe en plâtre*, *par* M. Dejoux.

Guerrier intrépide, Ajax rendit de grands services aux Grecs armés devant Troie ; mais sa violence et ses cruautés ternirent sa gloire. Après la prise de cette ville, il poursuivit Cassandre jusque dans le temple de Minerve, et l'outragea aux pieds des autels. Son impiété révolta les hommes et les dieux ; Neptune le fit périr dans un naufrage.

Ce groupe, de la même main que la figure précédente, a été commandé par le gouvernement et attend son exécution en marbre ; il a sept pieds de proportion.

Nous n'avions point encore eu l'occasion d'insérer dans notre recueil quelques-uns des ouvrages de M. Dejoux ; nous ne laissons point échapper celle qui se présente aujourd'hui de rendre un témoignage public d'estime à un artiste qui jouit depuis long-tems de la considération due au talent et au mérite personnel.



Dejoux inv.t B. Lingée sc.

Salon de 1808. Tom. 2.

Pl. 37



Gérard pinx.t

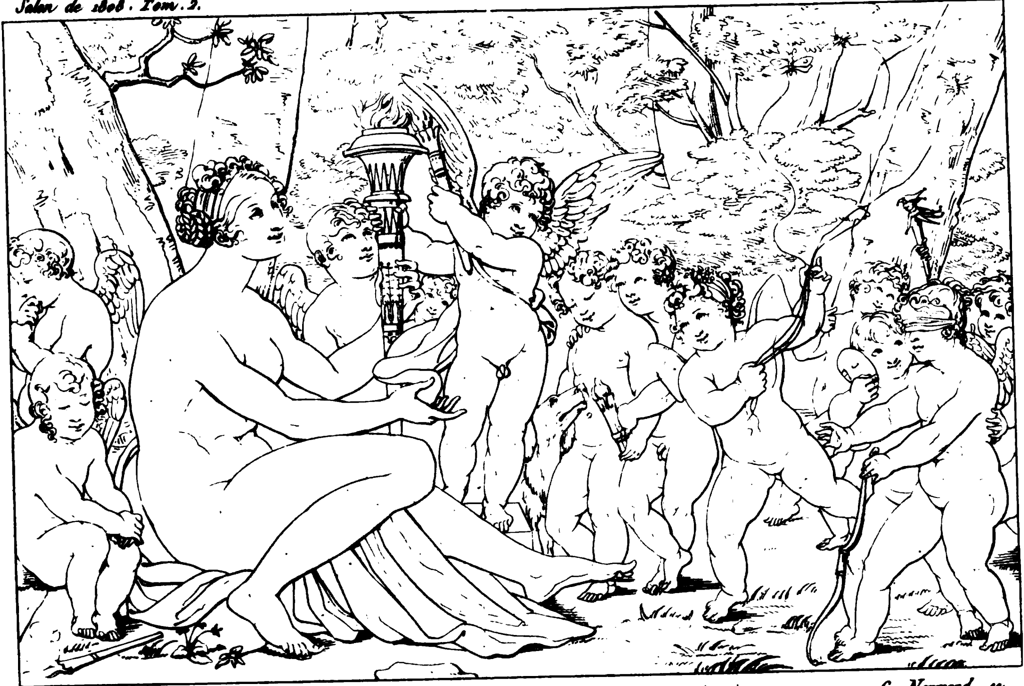
E. Lingée sc.

Planche trente-septième.—*Portrait de S. M. l'Impératrice*, *par* M. Gérard.

Si le genre du portrait est celui qui abonde le plus généralement aux expositions publiques, il faut convenir qu'aucune des précédentes n'en a offert un aussi grand nombre traités avec une supériorité remarquable. Le portrait de S. M. l'Impératrice doit être cité au premier rang. La vérité de la ressemblance, la douceur de l'expression, une pose gracieuse et naturelle, un dessin correct, un pinceau moëlleux et délicat, une heureuse harmonie de ton et d'effet, telles sont les beautés qui constituent le mérite de ce tableau, on pourrait ajouter de tous ceux du même artiste.

Les autres portraits exposés au Salon par M. Gérard sont ceux de la reine de Hollande avec le jeune prince royal; de la reine de Naples avec les deux princes et les deux princesses, ses enfans ; de madame la comtesse Zamoïska avec ses deux enfans; de M. le prince de Bénévent et de M. le comte Regnault de Saint-Jean-d'Angély ; toutes les figures sont en pied, et de grandeur naturelle. On y a vu aussi les portraits en buste du prince Guillaume de Prusse; du général Sébastiani, de M. Corvisart, premier médecin de l'Empereur, de M. Ducis, poète tragique, et de M. Canova, de Rome, célèbre statuaire, dont nous avons inséré plusieurs compositions dans le volume précédent.

On exécute en tapisserie, aux Gobelins, le portrait de S. M. l'Impératrice, d'après celui de M. Gérard; on en a fait une copie sur porcelaine à la manufacture impériale de Sèvres.



Mlle Mayer pinx.t C. Normand sc.

Planche trente-huitième. — *Le Flambeau de Vénus; Tableau par* Mlle Mayer.

« Vénus, à son réveil, invite toute sa cour à venir » puiser des flammes à son flambeau. Les Amours ac- » courent en foule autour d'elle; leurs expressions et » leurs attitudes annoncent les différens caractères des » passions qu'ils inspirent. »

Telle est la pensée de ce joli tableau, exécuté avec beaucoup de grâce et de légèreté, mais avec plus de fraîcheur peut-être que de vérité dans le coloris. Ces Amours, ou plutôt ces enfans ailés, sont représentés de sexes différens. Quelques personnes ont blâmé cette licence; cependant elle n'est pas nouvelle, et semble devoir ajouter à l'agrément de la composition.

On eût desiré plus de noblesse dans la figure de Vénus, qu'on prenderait plutôt pour une nymphe agréable que pour la déesse de la beauté; plus de variété dans les traits de ces jolis enfans, qui se ressemblent un peu trop, et paraissent ne former qu'une même famille.

Elève docile et modeste, mademoiselle Mayer a pu sans inconvénient, jusqu'à ce jour, s'attacher exclusivement à la manière du peintre habile dont les leçons et l'exemple ont formé ses talens (1). En effet, on retrouve dans le tableau de cette jeune artiste le goût de composition de son maître, ses contours, ses airs de tête, sa

(1) Mlle Mayer est élève de M. Prud'hon.

couleur. Parvenue maintenant à une grande habitude d'exécution, il ne lui manque plus que d'acquérir assez de confiance en ses propres forces pour sortir des bornes de l'imitation.

Ce tableau a été acquis par S. M. l'Impératrice, et est destiné à orner la galerie du palais de la Malmaison.



Bergeret pinx.t C. Normand sc.

Planches trente-neuvième et quarantième. — *François I*er *et Henri VIII luttant ensemble au camp du Drap-d'Or; Tableau par* M. Bergeret.

Le maréchal de Fleuranges, témoin de l'entrevue des deux monarques au camp du Drap-d'Or, rapporte qu'après les tournois, des lutteurs anglais et français se présentèrent et luttèrent en présence des rois et des dames. Les Anglais remportèrent le prix, parce qu'on avait négligé de faire venir des lutteurs bretons. A la suite de ces jeux les deux rois se retirèrent sous une tente, où ils burent ensemble. Là, Henri VIII, saisissant le roi de France au collet, lui dit : *Mon frère, il faut que je lutte avec vous.* Mais François Ier, qui était un adroit lutteur, le prit par le milieu du corps et le jeta à terre avec une prodigieuse violence. Comme le roi d'Angleterre voulait recommencer le combat, le cardinal Wolsey et les personnes qui étaient présentes le retinrent, et séparèrent les deux monarques.

Cette action, de deux rois luttant corps à corps au milieu de leurs courtisans, peut offrir à l'historien une anecdote ; mais elle n'est peut-être pas du domaine de la peinture, et semble dégrader dans ce tableau la noblesse et la dignité des personnages.

Ce sujet ne serait pas tolérable dans un tableau dont les figures seraient de grandeur naturelle ; heureusement l'artiste n'a pris que la moitié de cette proportion. Une dimension plus petite eût été encore préférable.

Aucune de ces observations ne tombe sur le talent de

M. Bergeret. Son ouvrage offre d'agréables détails de ressemblance et de costumes, des teintes vives et brillantes, un effet piquant. N'ayant pu se procurer des modèles de tous les objets qu'il a fait entrer dans sa composition, plusieurs parties ont été peintes de pratique; aussi la touche et le coloris laissent-ils à désirer un peu plus de précision et de vérité.



Laurent pinx.t C. Normand sc

Planche quarante-unième. — *La Prière ; Tableau*, par M. Laurent.

Une jeune fille, assise sur le bord d'une croisée, fait réciter la prière à un enfant. L'artiste a choisi un costume et des accessoires d'une époque un peu ancienne ou de fantaisie.

Les petits tableaux de scènes familières et d'intérieur sont moins nombreux dans notre école que dans l'école flamande. L'ancienne école française compte peu d'artistes qui s'y soient fait une certaine réputation. Quelques peintres de nos jours ont paru s'y appliquer spécialement, et ont obtenu des succès. M. Laurent est de ce nombre ; il a exposé cette année plusieurs tableaux dont les sujets neufs et bien choisis offrent de l'intérêt. Il sont dessinés d'un bon goût, légers et gracieux pour le ton, et terminés avec beaucoup de soin. On y voudrait un peu plus de fermeté dans le dessin et dans les masses.

On a vu avec grand plaisir son tableau de la fée Urgèle, composé d'un grand nombre de figures et trop tôt enlevé à l'artiste pour que nous ayons pu le faire dessiner. Il a exposé un petit tableau (la Toilette) destiné à faire pendant à celui dont nous donnons ici la gravure ; l'Amour captif, un portrait, une Fileuse écoutant un petit Joueur de flûte, un Jeune Homme écrivant des vers sur le volet de la chambre à coucher de sa maîtresse. S. M.

l'Impératrice a acquis ces deux derniers pour sa galerie de la Malmaison.

L'artiste a reçu de la part de l'Empereur une médaille d'encoûragement.





Lair pinx.t C. Normand sc.

Planche quarante-deuxième. — *Jeanne d'Arc, dite la Pucelle d'Orléans, fait lever le siége d'Orléans; Tableau par* M. Lair.

« Jeanne d'Arc est parvenue au sommet du fort des Tournelles, le dernier de ceux que les Anglais occupaient devant la place. D'une main elle arbore le pavillon français sur les créneaux, de l'autre elle tient son épée. Dans son geste, et dans ses regards élevés vers le ciel, on voit qu'elle rend hommage à Dieu et le remercie de la victoire qu'elle vient de remporter. Dunois, bâtard d'Orléans, et lieutenant-général de la ville, suit la Pucelle en faisant aux troupes qui sont dans la place le signe de chevalerie que le ciel les seconde. On reconnaît ce guerrier aux armoiries de sa cotte d'armes. L'ennemi fuit en désordre et se disperse devant eux. »

Ce tableau, dont les figures sont de grandeur naturelle, est le premier ouvrage d'un jeune peintre dont l'essai mérite d'être encouragé. Sa composition pourrait être plus abondante, plus animée; mais elle est conçue dans un bon style, et l'auteur n'a besoin que de suivre avec prudence les préceptes dont il se montre pénétré. Nous disons avec prudence, car on peut juger à son coloris, qui est un peu cru, qu'il affectionne quelque peintre d'une très-ancienne école: une semblable prédilection pourrait ralentir ses progrès. Combien de jeunes artistes aujourd'hui, voulant éviter les défauts qu'on reprochait avec raison il y a trente ans à l'école française, l'affectation et la *manière*, sont tombés dans un défaut opposé, et semblent vouloir faire rétrograder l'art et le reporter à son enfance!

Planche quarante-troisième. — *Mort du général Valhubert; Tableau par* M. Peyron.

Ce brave général, à la bataille d'Austerlitz, fut atteint d'un obus qui le blessa à la cuisse gauche et termina en peu de jours sa glorieuse carrière.

L'ordre du jour portait qu'on ne relèverait les blessés qu'après la bataille. Ses grenadiers, et M. Desdorides, son aide-de-camp, le voyant nager dans son sang, s'approchèrent pour l'enlever; il les repoussa avec son sabre, en leur rappelant l'ordre, et leur reprochant leur faiblesse et leur peu de courage. Ils ne parvinrent à l'emporter qu'après l'avoir désarmé.

Les figures de ce tableau sont de proportion demi-nature. Il a été peint par ordre du gouvernement.

M. Peyron, dont la réputation est fondée sur de très-belles productions tirées de l'histoire grecque ou romaine, ne s'était point encore essayé dans les tableaux de batailles modernes. Il y a entre ces deux genres si peu d'analogie, qu'il nous eût été difficile d'attribuer ce tableau à son véritable auteur, si par une longue habitude nous n'eussions appris à connaître la touche de cet artiste. Mais quelque succès qu'il ait pu obtenir de ce nouveau travail, son talent se développe toujours avec plus d'avantage dans les sujets qui lui sont propres, c'est-à-dire ceux qui peuvent lui fournir ces masses tranquilles et imposantes, ces groupes silencieux, ces caractères graves ou touchans, ces beaux motifs de draperies, ces fonds d'une noble architecture, dont il sait faire un si heureux emploi.

Les amis de l'art doivent désirer que M. Peyron ne cherche pas à sortir d'un genre où il a peu de rivaux parmi ses contemporains.



Peyron pinx.t C. Normand sc.



Vafflard pinx.t C. Normand sc.

Planche quarante-quatrième. — *Molière mourant, assisté des Sœurs de la Charité ; Tableau par* M. Vafflard.

Le 17 février 1673, Molière jouait *le Malade imaginaire* ; il était incommodé. Sa femme et ses amis le pressèrent de prendre du repos et de ne point jouer ; mais il ne se rendit point à leurs instances. Les efforts qu'il fit pour achever son rôle lui causèrent une convulsion, suivie d'un vomissement de sang qui le suffoqua quelques heures après. Il était âgé de 53 ans.

Le peintre a choisi le moment où Molière, porté chez lui et assisté des sœurs de la Charité, expire entre leurs bras.

Ce petit tableau, d'une composition touchante et naïve, a été vu avec intérêt. Il est agréablement exécuté, d'un ton de couleur simple et vrai, d'une touche sans prétention ; si quelque habile artiste en entreprenait la gravure, le burin ferait disparaître les incorrections légères qu'on a pu y remarquer.

Ce tableau fait partie du cabinet de M. Denon.

Planches quarante-cinquième et quarante-sixième — *Le Passage du pont du Danube ; Tableau par* **M. Lethière.**

Le 22 brumaire an 14, le prince Murat, le maréchal Lannes et le général Bertrand, à la tête de plusieurs régimens de cavalerie et d'infanterie, passèrent le pont du Danube qui est au-delà de Vienne. Cette affaire est remarquable en ce que le passage s'effectua sans coup férir. Pendant quelques pourparlers entre les généraux français et autrichiens, les troupes françaises s'avançaient toujours. Un canonnier autrichien voulut mettre le feu à un canon; le maréchal Lannes lui saisit le bras et retourna la pièce. Des artificiers voulurent en vain mettre le feu au pont, ils en furent empêchés, et l'armée passa.

Le Salon venait d'être fermé lorsque ce tableau, commandé par le gouvernement, fut envoyé de Rome, où l'auteur réside depuis deux ans en qualité de directeur de l'académie de France. Il n'a pu être offert à l'exposition publique.

Nous avions obtenu de M. le directeur-général du Musée la permission de le faire dessiner; mais à peine cette opération a-t-elle été terminée, que le tableau a été envoyé à sa destination, avant que nous ayons pu le voir et en faire l'examen. Cette circonstance nous prive de l'avantage d'en rendre compte.

Mais l'inspection de la planche ne laisse aucune équivoque sur la disposition du sujet; et sous le rapport de l'exécution, ceux qui ont vu les ouvrages de M. Lethière sauront bien préjuger le mérite de celui-ci.



Le Thiere pinx.t C. Normand sc.


Andrieu F.
Denon D.
CONQUÊTE DE LA SILÉSIE.
MDCCCVII.


Andrieu F.
Denon D.
LIBERTAS DANTISCO RESTITVTA.
MDCCCVII.

C. Normand sc.

Planche quarante-septième. — *Conquête de la Silésie ; la liberté rendue à la ville de Dantzick ; Médailles par* M. Andrieu.

La première de ces deux médailles a été frappée en mémoire de la conquête de la Silésie. Sept places de ce duché furent forcées successivement par les Français dans la campagne contre la Prusse. La seule place de Silbelberg résistait encore, lorsque la paix de Tilsitt fut conclue.

Sur une colonne sont les couronnes murales des places rendues. La huitième est aux pieds de la Victoire. La déesse est occupée à inscrire sur l'airain le nom des villes prises, lorsque la Paix vient lui arrêter le bras.

Dans la deuxième médaille, l'Empereur relève la ville de Dantzick, et lui place sur la tête la couronne des villes anséatiques. D'un côté est une proue antique, symbole de la navigation ; de l'autre un caducée, emblême du commerce.

Après la prise de Dantzick, l'Empereur érigea cette ville en duché, et nomma duc de Dantzick le maréchal Lefebvre, par lettres-patentes du 28 mai 1807.

L'art numismatique, en France, ne date, comme tous les arts d'imitation, que du siècle de François Ier. Il y a cependant quelques médailles de Louis XII, mais grossièrement exécutées ; et pour les règnes antérieurs il n'y a que des monnaies. C'est sous François Ier et Henri II que les plus belles médailles ont été gravées ; on y retouve le style pur et le relief des médailles antiques. L'art se soutint, mais en déclinant un peu, jusqu'à Louis XIII. Sous le règne de ce prince, de très-belles médailles ont été gravées par Dupré et Varin. Sous Louis XIV elles prirent le style du tems, celui de Lebrun ; sous Louis XV et Louis XVI, le style faux et maniéré de l'école. L'art s'est enfin relevé de l'état de décadence où il languissait depuis près d'un siècle.

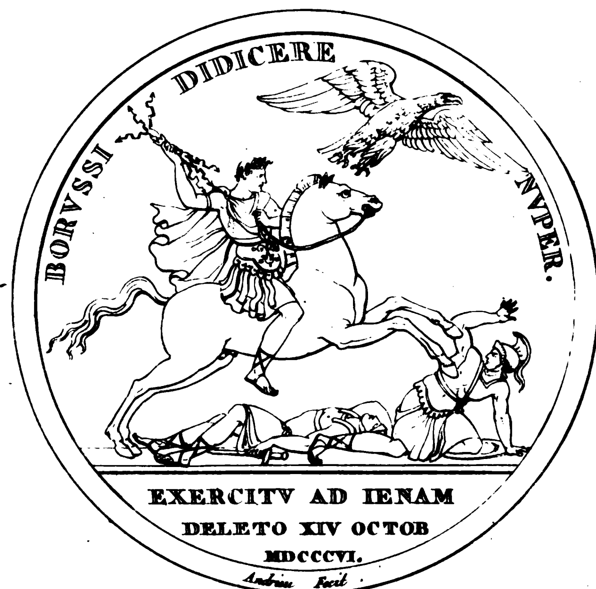
Planche quarante-huitième. — *Rétablissement du culte ; Bataille d'Iéna ; Médailles par* M. Andrieu.

A l'époque de la révolution, l'art numismatique était tombé dans une sorte de barbarie dont un petit nombre d'artistes seulement avaient su se préserver. Depuis le règne de l'Empereur, il a pris un nouvel essor, et a fait des progrès considérables sous le rapport de la composition et de l'exécution. Les médailles de cette dernière époque sont généralement composées avec clarté et simplicité. Plusieurs sont imitées de l'antique, et toutes, exécutées avec un talent plus ou moins remarquable, sont toujours gravées avec goût.

Des deux médailles dont nous donnons ici le trait, la première a pour sujet le rétablissement du culte. La Prudence, tenant d'une main un miroir entouré d'un serpent, relève de l'autre main la Religion assise sur les ruines d'un temple. Près d'elle est un trophée d'armes surmonté d'un coq. Dans le lointain, à gauche, est le portail de l'église métropolitaine de Paris.

La seconde médaille, frappée en mémoire de la bataille d'Iéna, a été composée par la troisième classe de l'Institut. Elle représente S. M. vêtue à l'antique, montée sur un cheval, et tenant en main la foudre. Deux guerriers sont renversés à ses pieds, un aigle plane un peu en avant au-dessus de sa tête. L'inscription, *Borussi didicere nuper*, est imitée d'Horace, ode XIV, liv. 4, *Ad Augustum. Quæ cura patrum*, etc.


RÉTABLISSEMENT DU CULTE.
LE XVIII GERMINAL AN X.
Andrieu Fecit.


BORVSSI DIDICERE NVPER.
EXERCITV AD IENAM
DELETO XIV OCTOB
MDCCCVI.
Andrieu Fecit.

C. Normand.


BATAILLE DE FRIEDLAND
XIV JUIN MDCCCVII.
Galle F.


BATAILLE D'JENA.
M D CCCVI.
Denon D.
Galle F.

C. Normand sc.

Planche quarante-neuvième. — *Bataille de Friedland; Bataille d'Iéna; Médailles par* M. Galle.

La première de ces deux médailles a été frappée en mémoire de la bataille de Friedland, qui mit fin à la campagne contre la Prusse. L'Empereur, sous les traits de Mars, remet son épée dans le fourreau. A ses pieds sont des victimes de la guerre.

La seconde médaille, frappée en mémoire de la bataille d'Iéna, qui ouvrit d'une manière si brillante la campagne contre la Prusse, représente l'Empereur, sous les traits de Jupiter: il foudroie les géans du nord, figurés par les Titans. Cette composition rappelle celle que Jules-Romain a peinte à fresque au palais du duc de Mantoue.

Si depuis quelques années l'art numismatique a beaucoup gagné sous le rapport du dessin, il s'est également perfectionné sous celui des procédés chimiques et mécaniques. On connaît beaucoup mieux aujourd'hui l'art de tremper l'acier pour la fabrication des coins, et jamais les balanciers n'ont frappé avec autant de justesse.

Le grand nombre de médailles qui se multiplient chaque jour, les progrès et l'émulation constante des artistes qui se livrent à ce noble travail, les encouragemens du souverain, tout nous fait espérer que l'art peut s'élever un jour à un tel degré de perfection, que nous n'ayons plus à regretter son ancienne splendeur.

Planche cinquantième. — *Le Tombeau de Raphaël; Clémence de Bonaparte; Médailles par* M. Dupré.

La première de ces deux médailles offre le tombeau de Raphaël, au pied duquel s'élève un laurier. Une femme à genoux, représentant la poésie, y trace quelques vers; une autre y dépose une palme. La troisième, représentant la Peinture, place sur la partie la plus élevée du sarcophage une couronne d'étoiles, emblème de l'immortalité. Au bas est cette inscription : *Les Beaux-Arts jettent des fleurs sur son tombeau.* Sur la face de la médaille est le portrait de Raphaël.

La face de chacune des autres médailles frappées en mémoire des conquêtes de Napoléon ou de quelque événement glorieux de son règne, est ornée du portrait de S. M. Ces portraits sont ressemblans d'une manière plus ou moins caractéristique. Nous nous sommes abstenus de les faire graver pour ne pas multiplier les planches.

La seconde médaille représente Bonaparte sur le champ de bataille de Marengo, à cheval, et couronné par la Victoire. Il remet son épée dans le fourreau et pardonne au général Mélas, qui vient implorer sa clémence. Ce trait est trop connu pour qu'il soit besoin d'en rappeler ici les circonstances Au bas du sujet est cette inscription : *Le général Mélas implore la clémence du vainqueur, à Marengo, le 14 juin 1800.*





Dupré fecit C. Normand sc.


NIEMEN.
Denon direx.t
Denon Fec.
PAIX DE TILSIT
MDCCCVII.


L'ARMÉE FRANÇAISE
PASSE LE St BERNARD.
XXVIII FLOREAL AN VIII
MDCCC.
Dubois. Fec.
Denon D.

C. Normand sc.

Planche cinquante-unième. — *La Paix de Tilsitt*, *Médaille*, *par* M. Droz; *Le Passage du Saint-Bernard*, *Médaille*, *par* M. Dubois.

La première de ces deux médailles a été frappée pour consacrer la mémoire des conférences qui ont eu lieu sur le Niémen, entre l'empereur Napoléon et l'empereur Alexandre, quelques jours avant le traité de paix de Tilsitt. Elle représente la figure d'un fleuve (le Niémen), tenant en main la baraque des Conférences. A ses pieds croît un olivier, symbole de la paix. Le revers représente les têtes des empereurs Napoléon et Alexandre, et celle du roi de Prusse, les trois souverains entre lesquels la paix fut conclue.

La seconde médaille est frappée en mémoire du passage du S. Bernard par l'armée française. Le premier consul, parti de Paris le 16 floréal an 8 (6 mai 1800), avait rejoint à Dijon l'armée de réserve, et était venu camper dès le 24 floréal au hameau de Saint-Pierre, au pied du grand Saint-Bernard. Trois jours après, il fit gravir l'artillerie sur cette haute montagne, dans des troncs d'arbres creusés exprès pour recevoir les pièces de canon.

La Victoire est posée sur une pièce de canon ainsi arrangée, et traînée par deux chevaux.

Le revers, dont nous ne donnons pas ici la gravure, représente un trousseau de clefs, allusion à la reddition des villes et des châteaux de Turin, Coni, Savone, Ceva, Gênes, Alexandrie, Tortone, Arona, Plaisance, Milan, Pizzigitone, et le fort d'Urbin, reddition qui fut le résultat de la bataille de Marengo.

Planche cinquante-deuxième. — *Deux Médailles*, par M. Brenet.

La seconde médaille est restituée (on appelle ainsi les médailles qui ont été frappées long-tems après l'événement). L'Empereur est dans un char de forme égyptienne, traîné par deux chameaux enharnachés. Au dessus plane une victoire. Le char est près de passer entre un obélisque chargé de caractères hiéroglyphiques, et la colonne dite de Pompée, laquelle est près d'Alexandrie.

Le revers de cette médaille présente la tête de l'Empereur, vue de face, et couronnée de fleurs de lotus. Il a été exécuté par M. Jo[illegible]nin.

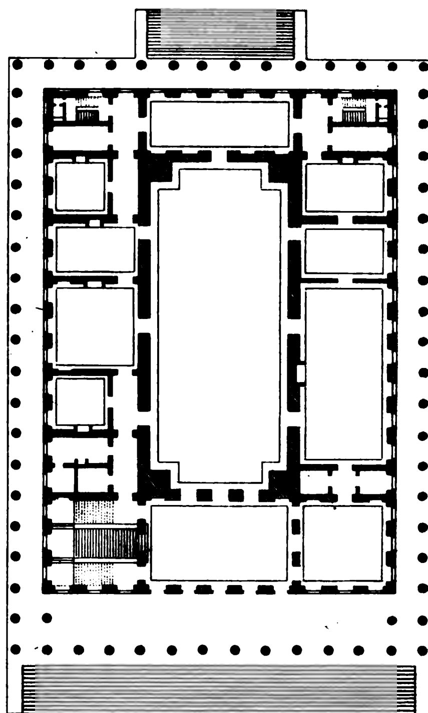
La seconde médaille a été frappée en mémoire de la confédération du Rhin. Tous les princes confédérés, armés en chevaliers, et portant sur leurs écus les armes de leurs maisons, prêtent entre les mains du prince-primat, serment sur un faisceau surmonté d'un aigle. Les bords du Rhin ont été, comme on sait, le pays où l'ancienne chevalerie s'est conservée le plus long-temps. La plupart des princes confédérés appartenaient encore à l'ordre Teutonique, reste des institutions chevaleresques.

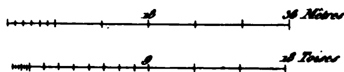

L'EGYPTE CONQUISE
MDCCXCVIII.
Brenet F.
Denon D.


CONFEDERATION
DU RHIN
MDCCCVI.
Brenet F.
Denon D.

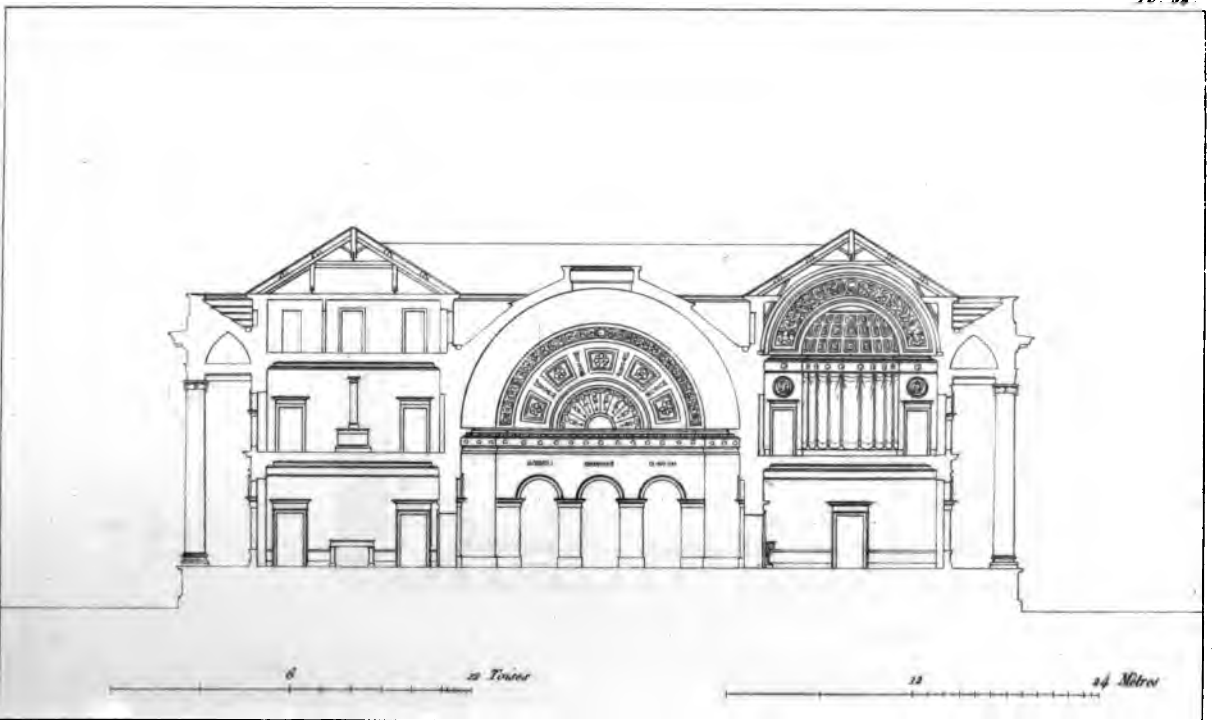
C. Normand sc.





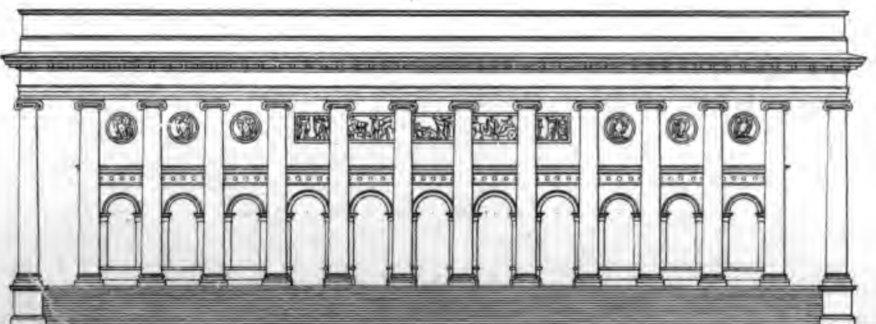


Brongniart inv.t C. Normand sc.



Brongniart inv.t C. Normand sc.





Brongniart inv.t C. Normand sc.

Planche cinquante-troisième, cinquante-quatrième et cinquante-cinquième. — *Plan, coupe et élévation de la nouvelle Bourse qu'on élève actuellement à Paris sur les dessins de* M. Brongniart, *architecte.*

En publiant dans ce recueil les dessins de la nouvelle Bourse, notre intention n'est pas d'entrer dans un long examen sur ce monument, dont les fondations sont à peine terminées. Mais nous avons jugé convenable de le faire connaître à ceux qui n'ont pas eu occasion de voir le modèle en relief que l'auteur a exposé au Salon. Ces planches, exécutées postérieurement au modèle, qui n'en présentait que l'extérieur, ont l'avantage d'offrir le plan et la coupe et quelques changemens indiqués depuis par l'architecte. L'exécution en amènera peut-être encore de nouveaux dans quelque partie de détail; mais il est à desirer que M. Brongniart ne change rien à ce bel ensemble qui lui a concilié les suffrages des gens de l'art.

En ordonnant la construction d'une nouvelle Bourse, l'Empereur a voulu qu'elle fût grande et magnifique, digne du commerce qui se fait et se fera un jour dans la capitale de son empire, et que le tribunal de commerce y fût établi. La première pierre a été posée le 24 mars 1808.

Les fondations s'achèvent, et annoncent la plus grande solidité. M. Brongniart, connu depuis long-tems par un grand nombre d'édifices en tous genres, où se manifestent le bon goût et le vrai talent, n'avait point

encore eu une aussi favorable occasion d'en déployer toutes les ressources.

La planche 53[e] donne le plan de la Bourse, dont l'emplacement est sur le terrain de l'ancien couvent des Filles-Saint-Thomas.

La planche 54[e] en offre la coupe transversale.

La planche 55[e] fait voir la face principale, décorée d'un péristyle de quatorze colonnes d'ordre ionique.

Un portique du même ordre règne autour du monument, et forme une promenade agréable pour les diverses saisons. L'édifice entier est élevé sur un soubassement qui l'isole et le fait dominer sur tout ce qui l'entoure.

Les yeux exercés reconnaîtront dans ces esquisses très-exactes et très-soigneusement rendues toutes les intentions de l'architecte, intentions dont les bornes de cet article ne peuvent admettre le développement.

Les travaux de la construction se suivent avec activité, et Paris offrira bientôt à l'Europe le plus beau monument en ce genre.



Hue pinx.t Beaugean sc.

Planche cinquante-sixième. — *Vue du grand Môle de Naples au soleil levant; Marine*, *par* M. Hue.

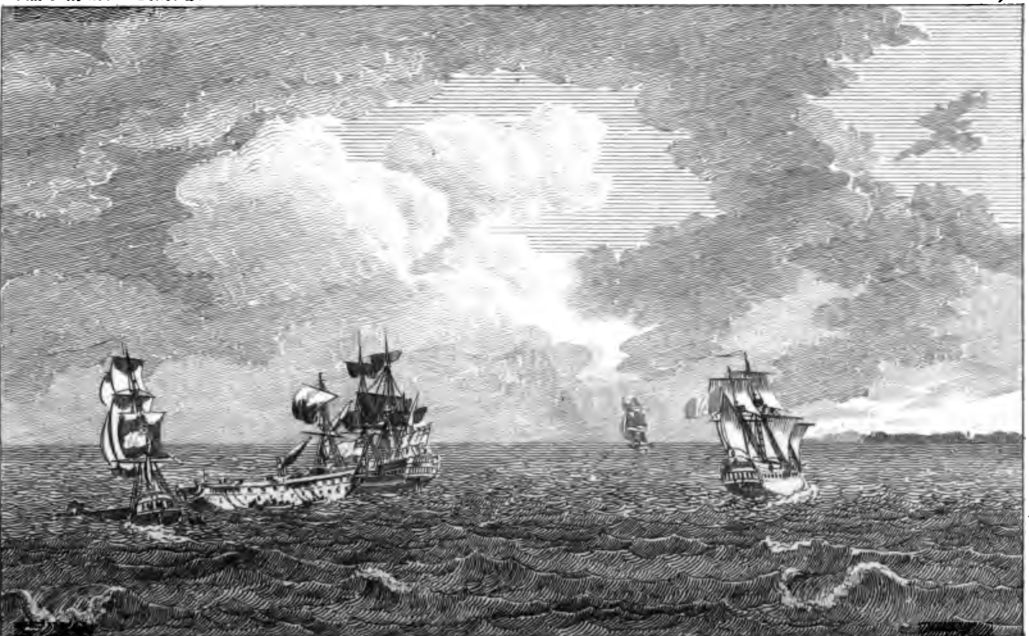
Le port de Naples, situé à la partie orientale de la ville, est un carré d'environ quinze cents toises en tous sens, défendu par un grand môle qui le ferme à l'occident et au midi, et par un petit môle qui le défend au nord. Le grand môle, ou le môle proprement dit, est terminé par un petit fort appelé *Fortino San-Gennaro*. Le petit môle, ou *Braccio nuovo*, a été construit sous don Carlos, et est aussi défendu par un petit fort. Ces deux forts furent construits après que l'amiral Bing eut menacé la ville de Naples dans la guerre de 1745, et forcé le ministère à signer la neutralité, sans donner même le temps de délibérer.

La lanterne, ou le phare du port, qu'on aperçoit au milieu du tableau, est à l'entrée du môle qui forme une promenade très-agréable ; elle est très-fréquentée, surtout à l'entrée de la nuit. On y a bâti un pavillon et une fontaine où se trouve une statue qui tient une corne d'abondance.

Le port de Naples est très-petit, mais la rade est très-bonne vis-à-vis de Sainte-Lucie, entre le château neuf, qui sert de défense au môle, et le château de l'Œuf. Il peut contenir quatre vaisseaux de 80 canons, des frégates, tartanes, schebecks.

Le peintre a fort bien saisi ce beau point de vue, et rendu l'effet du soleil levant. Le ton local de son tableau est vigoureux et plein d'harmonie. Vu de près, il sou-

tiendrait l'examen avec plus d'avantage, si les ombres étaient moins fortement empâtées. On y désirerait un peu plus de légèreté et de transparence. M. Hue tient un rang distingué parmi les artistes les plus laborieux et les plus habiles de notre école.



Hue pinx.t Baugean sc.

Planche cinquante-septième. — *Combat du vaisseau le Formidable*; par M. Hue.

Le vaisseau *le Formidable*, commandé par M. Amable-Gilles Tronde, capitaine de frégate, à la sortie du combat d'Algésiras, n'ayant pour huniers que ses mâts de perroquet, fut rencontré, à la vue de Cadix, par trois vaisseaux aux ordres du contre-amiral Sommaret; après une heure et demie de combat, il démâta un des vaisseaux et força les autres à l'abandonner.

On trouve dans ce tableau le même degré de force et de verité que dans le précédent. Comme simple tableau de marine, les vaisseaux se trouvent dans une agréable proportion avec le fond; mais sous le rapport du trait historique peut-être serait-il à désirer que le peintre eût sacrifié une partie de l'effet général, pour donner plus de valeur aux objets principaux, *le Formidable* et les trois vaisseaux ennemis.

Indépendamment de ces deux tableaux, M. Hue en a exposé quatre autres. Le premier représente une famille naufragée, parvenue après de pénibles efforts à atteindre quelques rochers en pleine mer. Ce sujet en rappelle un à-peu-près semblable que le même artiste exposa il y a environ 10 ans. Le second est Anacréon faisant danser deux jeunes filles au son de sa lyre dans l'île de Théos. Le troisième représente une vue des environs de Rome; le dernier un repos de chasse, à l'entrée d'une forêt.

Planche cinquante-huitième.—*Combat de la frégate la Canonnière ; par* **M. Crépin.**

La frégate *la Canonnière*, après avoir eu sa vergue de misaine coupée et avoir éprouvé des avaries dans le reste de sa mâture, parvient à se faire abandonner du vaisseau anglais et des autres bâtimens. Ce combat fut soutenu pendant toute la journée du 21 juin 1806, près du Cap de Bonne-Espérance, par cette frégate, sous le commandement de M. Bourayne capitaine de vaisseau, contre un vaisseau anglais de 74, escortant douze bâtimens armés de la compagnie des Indes orientales.

Ce tableau, d'un ton vrai, d'un bel effet, d'un pinceau ferme, réalise les espérances qu'on avait conçues des premiers ouvrages de cet artiste.

M. Crépin a exposé un autre tableau dont le sujet présente un trait particulier. « Le capitaine du Petit-» Thouars, allant à la recherche de M. de la Peyrouse, » accorde l'embarquement à quarante Portugais qu'il » trouve dans la détresse sur une île aride des côtes d'A-» frique. »

Nous aurions pris l'esquisse de cette composition, dont l'effet est tout-à-fait neuf et rendu d'une manière vive et piquante, si nous n'eussions été forcés de restreindre le nombre des planches ombrées.

Le combat de la frégate *la Canonnière*, par M. Crépin et celui du vaisseau *le Formidable*, qui fait le sujet de la planche précédente, par M. Hue, paraissent faire pendant l'un à l'autre : ils appartiennent tous deux au gouvernement.



Crépin pinx.t

Baugean sc.



Bidault pinx.t Baugean sc.

Planche cinquante-neuvième. — *Vue de l'entrée d'une ville d'Italie;* par M. Joseph Bidault.

M. Joseph Bidault, en exposant ce tableau, ne l'annonce que sous le titre de paysage représentant l'entrée d'une ville d'Italie, mais il ne la nomme pas : cette omission nous fait présumer que ce point de vue, dont la masse générale est prise probablement d'après nature, offre quelques détails de l'invention du peintre, ou des réminiscences. Quoi qu'il en soit, ce paysage est un des plus agréables de l'exposition. Fabriques d'un bon style, résolution de masses, fraîcheur et solidité de ton, touche moëlleuse et ferme, on y trouve réuni tout ce qui peut flatter l'amateur le plus difficile.

M. Bidault porte le même soin à tous ses ouvrages, et ce qui n'est pas la moindre partie de leur mérite, ils sont toujours neufs et variés de composition et d'effet. Il est plus d'un habile paysagiste de l'école moderne dont les ouvrages pourraient donner lieu à l'observation contraire.

M. Bidault a encore exposé un paysage de la dimension et du même genre que celui-ci : une vue de la vallée d'Allavard, dans le haut Dauphiné; une de l'*Isora di Sora*; une autre, prise de *S.-Dominico*, sur le chemin de *Sora* à l'*Isola*.

M. Pierre Bidault, son frère, a exposé une vue des bords du Rhône, effet de lune très-piquant. Cet artiste a long-tems habité Paris, et demeure actuellement à à Lyon.

Planche soixantième. — *Vue du château de la grotte de Méréville ; paysage par* M. Bourgeois.

M. Bourgeois, dont on n'a vu au Salon, cette année, aucun tableau à l'huile, a exposé plusieurs cadres renfermant des dessins pour un ouvrage qu'il publie conjointement avec M. de Laborde, sous le titre de *Description des nouveaux jardins de la France et de ses anciens châteaux*. La plupart de ces dessins ne sont point encore gravés ; l'auteur nous a permis d'en extraire un pour l'insérer dans notre recueil.

Cette vue est prise des jardins de Méréville, dont on aperçoit au loin le château ; en avant est une grotte sous laquelle passe une rivière : on peut s'y promener en bateau. Ce paysage joint à la fraîcheur du site un effet piquant.

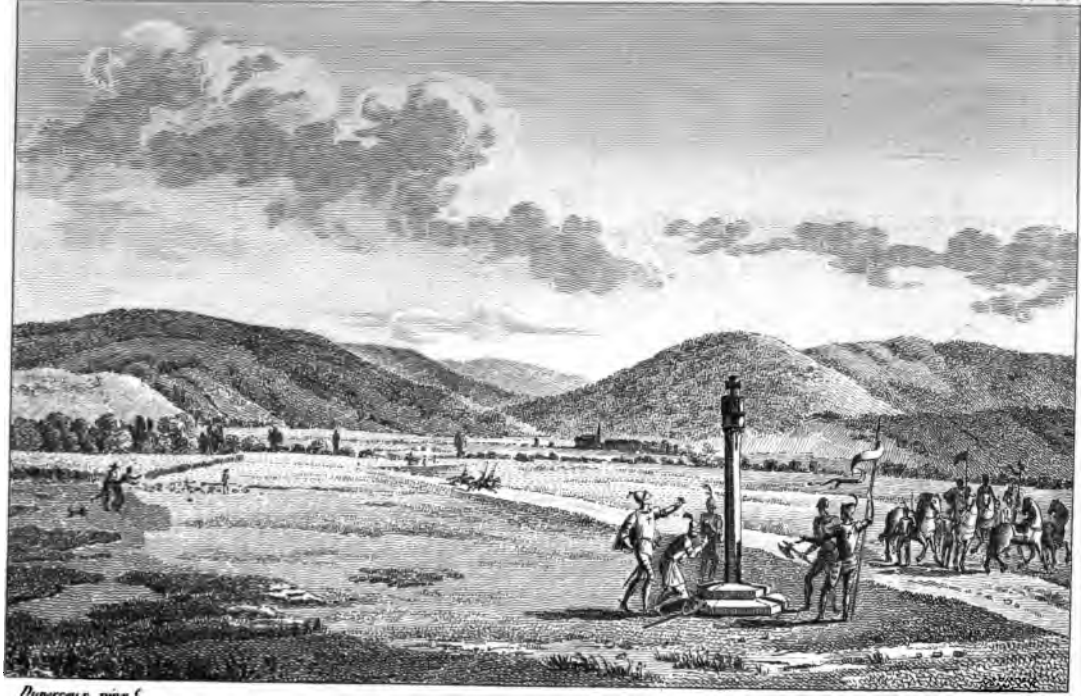
M. de Laborde continue avec succès la publication d'un autre ouvrage, pour lequel il s'est associé plusieurs hommes de lettres et artiste de Madrid. C'est le *Voyage pittoresque et historique de l'Espagne*. Cette collection manquait à la bibliothèque des amateurs d'antiquité et d'arts.

L'ouvrage est divisé en quatre volumes in-folio qui contiendront environ quatre cents gravures. Chaque volume offre une des quatre principales époques de l'histoire d'Espagne. La première sous les Grecs, les Carthaginois, les Romains et les Goths ; la seconde sous les Arabes ; la troisième sous les rois de Castille et d'Aragon, jusqu'au règne de Ferdinand et d'Isabelle ; la quatrième époque sera celle de l'Espagne moderne.

Les planches sont confiées aux meilleurs artistes français et espagnols. On compte parmi les premiers MM. Mathieu, Pillement, Dessaulx, Malbeste, Dequevauviller, etc.



Bourgeois pinxt Baugean sc.



Duperreux pinx.t Fortier sc.

Planche soixante-unième. — *Vue de la vallée de Roncevaux*; par M. Duperreux.

Au milieu d'une vaste plaine, bornée par les Pyrénées espagnoles, s'élève le tombeau de Roland, à l'endroit même où il périt à la bataille de ce nom, sous Charlemagne.

L'anecdote suivante a fourni le sujet dont le peintre a orné son paysage. Du Guesclin, revenant de Pampelune en France avec le vieux maréchal d'Andrehau, le jeune le Bègue de Vilaisne, et accompagné de Jean Chandos et du captal de Bach, s'arrêta devant le tombeau de Roland, et y fit cette prière : « Sire Dieu, ici » gist fleurs de chevalerie, soubs cette pierre est clos » heur et vaillance ; faics à ton serviteur Guesclin » servir son roi Charles comme cettui preux servist » puissant empereur Charlemaigne, et comme cettui » Roland, etre occis par beaux jours de batailles. »

Ce site, peint d'après nature, est de la plus exacte vérité. L'artiste en a respecté la simplicité touchante qui se lie si bien aux grands événemens dont ces lieux furent témoins. D'après tous les historiens, la tradition du pays, et l'examen de la position de cette petite vallée, environnée de hautes montagnes couvertes de bois et propres à des embuscades, il n'y a pas de doute que ce ne soit effectivement là que se livra la bataille. Le monument gothique élevé à cette même place en est un témoignage que les siècles ont respecté.

Planche soixante-deuxième. — *Vue de la rivière de la Bidassoa ; par* M. Duperreux.

Cette vue, prise des terres de France, présente l'aspect des premières montagnes d'Espagne. La Bidassoa sépare les deux souverainetés. On aperçoit dans le lointain la petite ville d'Irun, sur la hauteur le château de Béhobie, plus bas la chaussée qui mène à Irun, et qui est la grande route de Madrid, le corps-de-garde et la douane espagnole sur le bord de la rivière, enfin la petite île des Faisans, où se sont tenues les conférences pour le mariage de Louis XIV, entre le cardinal Mazarin et don Louis de Haro.

L'artiste a choisi pour sujet de ses figures le retour de François Ier en France, au moment où, après sa prison de Madrid, il vient d'être échangé contre ses deux enfans; échange qui, selon tous les historiens et les traditions locales, s'est effectué en 1526 sur cette même place, au pas de Béhobie, sur le milieu de la rivière de la Bidassoa. (Voyez la *Vie de François Ier par* Gaillard.)

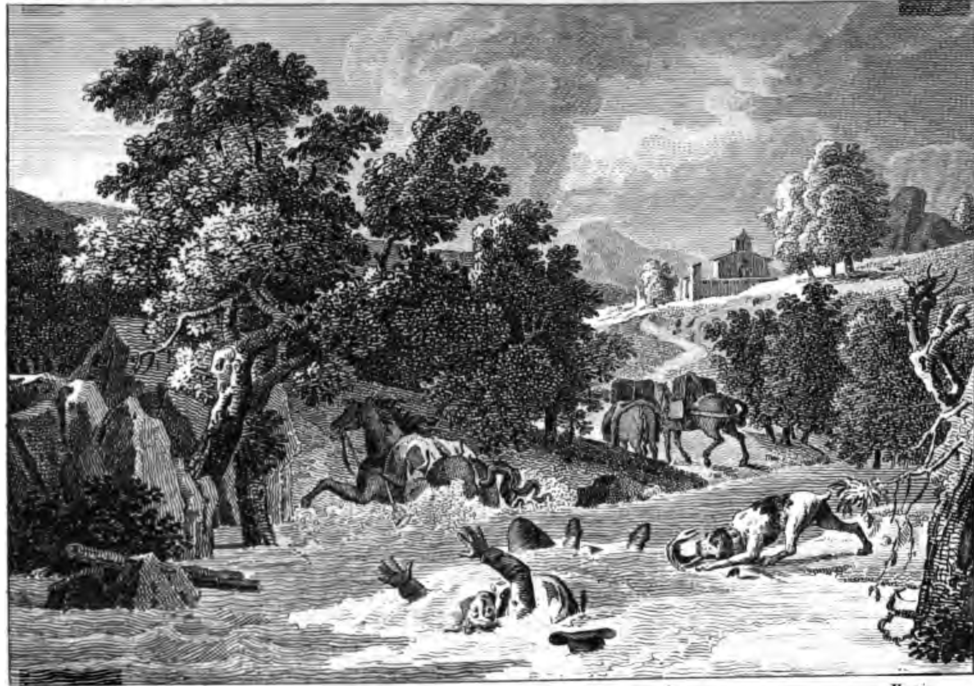
Cette vue, peinte d'après nature, n'offre d'autres changemens que la supression d'un pont de bois établi seulement depuis trois ans, pour communiquer de France en Espagne, et la restauration du château de Béhobie, qui, à l'époque de l'échange, était en état de défense.

Ce tableau, ainsi que le précédent, appartient à S. M. l'Impératrice; ils sont placés l'un et l'autre dans le salon de la Malmaison, près du tableau de Henri IV à Pau, peint par le même artiste, et exposé au Salon en 1806. Il a deux pieds de hauteur sur deux pieds trois pouces de largeur.

Les tableaux de M. Duperreux se font remarquer par le naturel et la simplicité de la composition, et par une exécution soignée : ils pourraient être d'un ton plus chaud et plus vigoureux, mais ce serait aux dépens de ce ton léger et argentin qui plaît aux amateurs.



Duperreux pinx^t. *Fortier sc.*



Mongin pinx.t

Fortier sc.

Planche soixante-troisième. — *Le chien voulant sauver son Maître ; tableau par* M. Mongin.

Un marchand, accompagné de son chien, conduisait deux chevaux chargés. Arrivé à un sentier resserré par une colline et une petite rivière, il tenta de la traverser, mais le cheval qu'il montait fit un faux pas et entraîna le cavalier. Aussitôt le chien se jette à la nage, saisit son maître par une ceinture qu'il avait nouée autour du corps, l'attire vers la terre, et l'aurait indubitablement sauvé, si l'étoffe, qui était mauvaise, eût pu résister; mais elle se rompit lorsqu'il touchait au rivage, et le marchand fut englouti.

Cet accident, arrivé dans le département de Maine-et-Loire, à trois ou quatre lieues de Châlonne, a fourni le sujet du tableau. L'artiste a mis beaucoup d'attention à en soigner les détails, et n'a rien négligé de ce qui pouvait le rendre agréable.

Ce tableau en rappelle un du même genre peint par M. Demarne, et exposé au Salon il y a quelques années. Il représentait un chien gardant, sur le bord de la mer, le chapeau de son maître qui, depuis plusieurs jours, avait péri dans les flots.

Ces sortes de compositions sont, en peinture, de petits poëmes que le public accueille toujours avec intérêt.

Planche soixante-quatrième. — *Vue des glaciers de Rosenlavi ; par* M. Mongin.

Ce site sauvage est traversé par le chemin qui conduit de Moyringen à Grindelwald, en passant le Scheideck.

Près de quelques chalets qu'on trouve à l'extrémité du plateau, nommé *Zwirgi*, et sur les bords du Reichenbach, des voyageurs, surpris par des ours, s'apprêtent à les combattre.

Il n'y a point en Suisse de route plus pittoresque que celle qui mène de la vallée de Hasly aux glaciers de Grindelwald. Lorsque l'on commence à monter vers Schwendi, on a d'abord à sa droite le superbe ruisseau appelé *le Reichenbach*, qui, sortant des glaciers de Rosenlavi, forme plusieurs cascades, tantôt ombragées par des tilleuls et de grands hêtres, tantôt se brisant contre d'énormes rochers, ou se précipitant dans des gouffres immenses. La partie inférieure de la chute du Reichenbach est une des plus belles cascades de la Suisse, et les montagnes escarpées qui l'environnent sont couvertes de la plus riche végétation.

M. Mongin, qui a fait plusieurs fois ce voyage, a enrichi son portefeuille d'une très-grande quantité de dessins pris des chalets qu'il a habités. Celui-ci est un des plus pittoresques. Ses paysages sont toujours bien composés, et présentent un grand parti de masses, de lignes et d'effets. Son pinceau est ferme, et ne laisse à désirer qu'un peu plus de souplesse et d'harmonie.



Mongin pinx.t Fortier sc.





Bertin pinx.t Bence sc.

Planche soixante-cinquième. — *Vue prise à Palestrine* ; par M. Bertin.

Palestrine, petite ville située à huit lieues de Rome et à quatre de Tivoli et de Frascati, est, selon toute apparence, l'ancienne Prœneste des Romains, dont Virgile fait remonter l'origine avant la fondation de Rome ; il lui donne pour fondateur Cœculus, fils de Vulcain. Quoi qu'il en soit, cette ville est de la plus haute antiquité. Elle était située sur une montagne. Marius y fut assiégé par Sylla. Marius se réfugia dans une caverne, et décidé à se donner la mort avec Pontius Télésinus, ils mirent l'épée à la main l'un contre l'autre. Télésinus fut tué, Marius ne fut que blessé, et se fit achever par un esclave. Sylla passa tous les habitans au fil de l'épée, ou les fit périr dans les tourmens les plus horribles. Cet homme sanguinaire éleva à Prœneste un un magnifique temple à la Fortune : on en voit encore les vestiges.

Une partie de ces ruines a servi à la construction de l'édifice qui se voit dans le paysage dont nous donnons ici la gravure.

On conserve au palais Barberini à Rome une partie de la mosaïque qui formait le pavé du temple de la Fortune. Elle représente l'enlèvement d'Europe. L'abbé Barthélemi en a donné la description. Quelques savans prétendent que Palestrine n'est pas au même lieu qu'était autrefois Prœneste, dont ils placent les ruines sur une montagne voisine.

La ville actuelle, qui est peu considérable, et qui a cependant un évêché, appartenait autrefois aux Colones ; elle fut dévastée, durant les guerres civiles, par Boniface VIII. En 1432, le pape Eugène la fit détruire de fond en comble. Elle fut rebâtie depuis, et retourna pour quelque tems à ses anciens maîtres.

Planche soixante-sixième. — *Vue prise à l'entrée de Pérouze ; par* **M. Bertin.**

Cette ville d'Italie, très-ancienne, que commandent plusieurs bastions et une forteresse, est située à trois lieues de l'ancien et fameux lac de Trasymène, aujourd'hui le lac de Pérouze, près duquel Annibal défit, l'an 217 avant Jésus-Christ, les Romains conduits par Flaminius. Elle fut brulée pendant les guerres d'Auguste et de Marc Antoine, et long-tems après, elle soutint un siége contre Totila, roi des Goths, qui la prit et la ruina. Reprise et réparée par Narsès, elle fut encore soumise aux Lombards, et enfin donnée au saint-siége par les rois de France, au neuvième siècle.

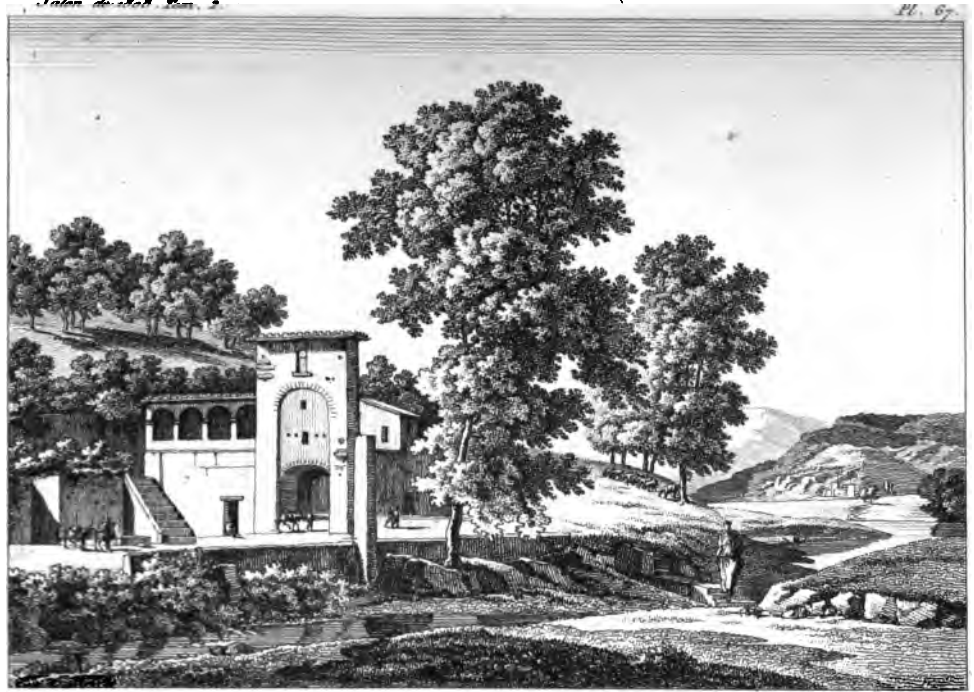
Elle est grande et bien peuplée, et donne son nom au pays dont elle est la capitale. Elle est sur une colline, entre le Tibre et la rivière Genna, à trente lieues de Rome.

Pérouze est la patrie de Jean-Paul Lancelot, du Dante, de Balde de Ubalbis, de Benoît Capra, de Pierre Pérugin, le maître de Raphaël, et de Balthazar Ferri, le plus grand chanteur de l'Italie. On voit encore dans cette ville des restes des monumens bâtis par Annibal. Les édifices modernes y sont fort beaux, et ornés d'un grand nombre de tableaux parmi lesquels il y en a eu plusieurs de Raphaël.

Le point de vue choisi par M. Bertin a été pris sur la route qui conduit aux portes de Pérouze. Le bâtiment que l'on voit au milieu du tableau est une hôtellerie; à droite est une partie de la ville.



Bertin pinx.t Bence sc.



Bertin pinx.t Bence sc.

Planche soixante-septième. — *Vue des environs de Ronciglione ; par* M. Bertin.

Ronciglione, ville et capitale d'un petit état du même nom, fait partie du patrimoine de saint Pierre. Innocent X prit cet état à Rainuce II, et le réunit, avec le duché de Castro, au domaine de la chambre apostolique. Depuis ce tems, il a appartenu au pape, et la possession lui en fut confirmée par le traité de Worms, en 1738. Cette ville, à onze lieues de Rome, est fort riche, bien bâtie et assez peuplée. On y voit un arc de triomphe sur le chemin de Rome, des églises bâties avec goût, et un château fort.

Cette vue représente, à gauche, un chemin au pied d'une colline, une porte et quelques beaux groupes d'arbres; à droite, une plaine, au milieu de laquelle coule une petite rivière, et de hautes montagnes dans le lointain.

Planche soixante-huitième. — *Vue d'Italie*; *par* M. Bertin.

Le village qu'on aperçoit à gauche est Olevano, bâti sur des rochers, dans les montagnes de la Sabine, à douze milles de Rome. Les montagnes qui s'élèvent sur l'horizon séparent la campagne de Rome du rivage de la mer. A gauche du petit ruisseau qui traverse le premier plan du tableau, est un berger gardant un troupeau de chèvres; à droite, trois jeunes filles et un jeune homme dansant sur le gazon.

Les tableaux de M. Bertin ont un aspect qui les distingue et les fait aisément reconnaître: il résulte des formes et de la distribution habituelles des arbres et des fabriques qu'il y introduit et qu'il dispose toujours avec goût, et surtout avec économie. Ses ciels sont spacieux et lumineux; ses sites ont de la grâce et de la netteté; on s'y promène à l'aise, on y respire un air pur. Quelque heure du jour que cet artiste veuille indiquer, il en saisit heureusement la teinte. Sa touche est légère, facile, spirituelle.

Mais le don de varier le caractère de ses compositions est le dernier période du talent, et sans doute le plus difficile à atteindre. On n'y parvient que par l'étude constante de la nature, étude active et renouvelée sans cesse. Peu d'artistes, même parmi les plus habiles, ont obtenu cette variété précieuse au moyen de laquelle les conceptions d'un peintre paraissent toujours nouvelles. M. Bertin a tout ce qu'il faut pour l'acquérir, si refusant quelquefois les secours d'une mémoire trop heureuse, et paraissant oublier ces beaux sites d'Italie, dont les diverses combinaisons lui sont devenues si familières, il cherche enfin de nouvelles formes, de nouveaux détails, de nouveaux effets. La nature lui en ouvrira la source dans tous les pays du monde.



Bertin pinx.t Bence sc.



Castellan pinx.t Fortier sc.

Planche soixante-neuvième. — *Paysage ; par* M. Castellan.

Ce tableau présente un lieu sauvage, hérissé de rochers, à travers lesquels s'élancent quelques arbres ; l'un d'eux a été frappé de la foudre, les autres sont encore le jouet des vents. Dans l'éloignement, et du milieu de la forêt, s'élève sur le sommet d'un monticule une chapelle surmontée d'une croix ; sur la frise est écrit le mot *Spes.*

Une jeune femme, appuyée sur le tronc de l'arbre foudroyé, vient de jeter quelques fleurs sur une simple pierre tumulaire entourée de gazon. Etrangère à tout ce qui l'entoure, elle est absorbée dans une sombre méditation. Peut-être cette pierre couvre-t-elle un objet chéri, victime de quelque événement malheureux dont ce lieu fut le théâtre.

Nous ignorons l'intention du peintre ; mais ce tombeau, cette chapelle consacrée à l'espérance, pourraient indiquer le secours qu'apporte la religion dans les peines de la vie, en nous montrant l'espoir d'un plus doux avenir.

Outre le talent de bien composer ses paysages, M. Castellan a celui de les orner toujours de quelque scène intéressante. Nous avons pu en faire la remarque toutes les fois que nous avons eu occasion de citer quelqu'un de ses tableaux. Celui-ci a bien le caractère du sujet qu'il y a introduit ; c'est un soin que négligent quelquefois les artistes, en plaçant des personnages austères dans des paysages d'un style élégant, ou liant une scène gracieuse à un site sauvage.

Planche soixante-dixième. — *Vue d'une fontaine turque ; par* M. Castellan.

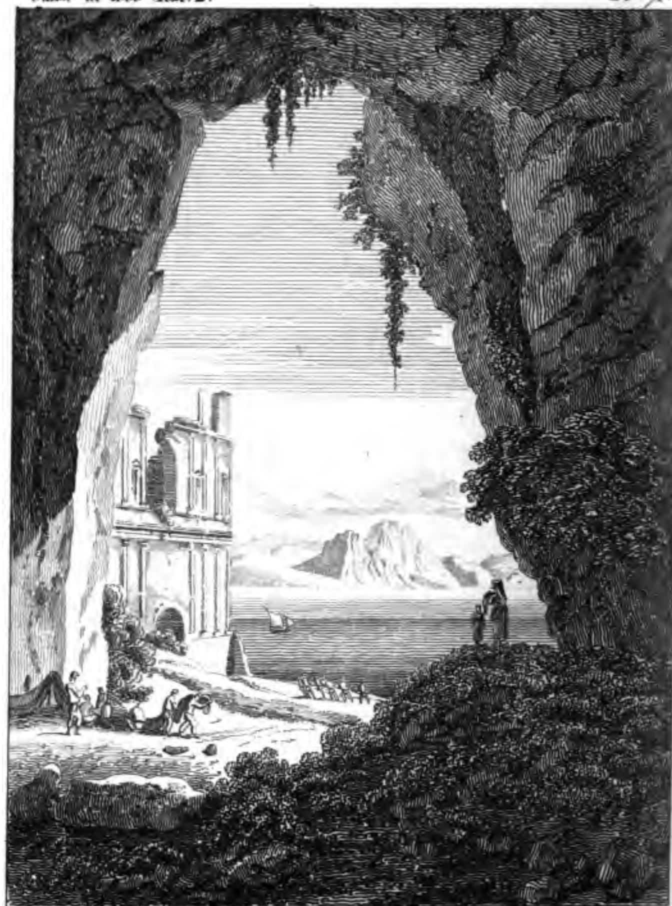
Cette fontaine existe à Gallipoli, ville de la Turquie d'Europe, située à l'extrémité du canal des Dardanelles, en face de l'antique Lampsaque. Ce monument est bâti par assises alternées de marbres de différentes couleurs, et est couvert d'un toît revêtu en plomb et très-saillant. Il est orné de compartimens arabesques peints de couleurs très-vives ou dorés. Ces fontaines, dont on voit un grand nombre dans les villes et même sur les chemins, sont autant de fondations ; le sentiment qui les a fait ériger a porté le fondateur à planter près de là des arbres qui offrent de l'ombrage et des fruits, et sous lesquels on voit souvent son tombeau et celui de ses descendans ; sa famille regarde cette propriété comme un lieu sacré. On reconnaît dans ces monumens une intention de bienveillance dont on n'est pas étonné lorsqu'on parcourt ce pays, où des mosquées, des hôtelleries, des hôpitaux, attestent en tant de lieux la piété des Musulmans.

Sous des cyprès, on voit le tombeau du pieux fondateur de ce monument, et ceux de sa famille. Dans l'éloignement est une des mosquées de la ville. Trois jeunes femmes vont puiser de l'eau à la fontaine ; un voyageur y abreuve ses chevaux. Deux Musulmans se reposent à l'ombre, sur le bord du chemin.

Ce joli paysage, de la même main que le précédent, n'est pas moins agréable sous le rapport de la composition et du coloris.



Castellan pinx.t Fortier sc.



Turpin pinx.t Baugean sc.

Planche soixante-onzième. — *Vue prise à Naples dans l'une des grottes du Pausilippe, près du palais de la reine Jeanne ; par* M. Turpin de Crissé.

Pausilippe, colline célèbre, située le long du bassin de Naples, du coté du couchant, offre l'aspect le plus riant. Elle est couverte de belles maisons et de jardins toujours verts, que la situation de la montagne met à couvert des vents du midi.

Ce qu'elle offre de plus singulier est le chemin creusé à travers le roc, et connu sous le nom de *Grotte du Pausilippe*. Il a neuf cent soixante pas de longueur sur trente pieds de largeur et cinquante de hauteur. On croit que cet immense ouvrage, dont l'origine est inconnue, fut entrepris pour abréger le chemin de Pouzol à Naples.

L'auteur du tableau dont nous donnons ici la gravure, M. Turpin de Crissé, en a exposé quelques autres qui, de même que celui-ci, font concevoir sur ce jeune artiste les plus heureuses espérances. On trouve dans ses ouvrages un bon goût de composition et de dessin, des effets piquans, et le sentiment du coloris, pour lequel il ne laisse à désirer qu'un peu plus de transparence et d'harmonie. Les bornes de cet article ne nous permettent que d'indiquer ici ses autres tableaux, fruits d'un assez long séjour en Italie.

Vue prise à Civita Castellana. (Elle appartient à S. M. l'Impératrice.) Vue du temple d'Antonin et Faustine à Rome. Vue prise dans l'intérieur du Colisée. Cour et portique de la maison de Michel-Ange à Rome. Un effet du soir, à Tivoli.

Planche soixante-douzième et dernière. — *Site sur les bords de la Loire*, *par* M. Roehn.

Ce petit paysage, d'une composition très-simple, mais d'un coloris fin et léger, et d'un effet harmonieux, rappelle ceux de l'école hollandaise, dont l'artiste paraît avoir fait une étude particulière.

M. Roehn a exposé au Salon des sujets capitaux que l'immensité de leur composition nous a empêché d'insérer dans ce volume. Les tableaux n'ont pas plus de six ou huit pieds de dimension, mais les figures sont en si grand nombre, et en même temps d'une si petite proportion relativement aux fonds, qui sont très-spacieux, qu'on n'eût pu leur donner que quelque lignes de hauteur dans le plus grand cadre adopté pour nos planches. L'exiguité des figures eût ôté tout l'intérêt du sujet. Quelques autres morceaux de l'exposition on été omis pour une raison semblable.

Le premier des tableaux peints par M. Roehn représente l'hôpital militaire de Marienbourg, après la bataille de Friedland. Le réfectoire du château avait été choisi pour cet objet. Sa composition offre plusieurs scènes intéressante et fort bien rendues. Le second tableau a pour sujet l'entrevue des deux Empereurs sur le Niémen.

Restreints par le nombre des planches adoptées pour ce recueil, que nous n'avons pas cru devoir porter au delà de deux volumes, nous regrettons de ne pouvoir donner plus d'extension à notre choix : le Salon de 1808 nous eût encore fourni plusieurs productions dignes d'être publiées. Nous aurons du moins l'avantage de les citer dans le chapitre suivant, destiné à l'examen des ouvrages dont nous ne publions pas la gravure.



Roehn pinx.t Baugean sc.

OBSERVATIONS

Sur quelques ouvrages dont la gravure n'a pu être insérée dans ce Recueil.

Parmi les tableaux dont il sera question dans cet article, nous citerons en premier lieu *les Sabines*. Nous espérions les faire dessiner et en placer ici l'esquisse. L'auteur a refusé son agrément (1). Nous en avons d'autant plus de regret que le tableau des Sabines est réputé son meilleur ouvrage. On ne lui oppose que la Mort de Socrate, qui, moins considérable sous bien des rapports, présente plus d'originalité dans la composition, plus d'accord dans l'ensemble, plus de nerf dans le coloris (2).

Il paraît inutile de rappeler ici le trait historique, et d'analyser la disposition du tableau des Sabines (3). Exposé pendant plusieurs années dans l'atelier du peintre, où le public était admis moyennant une rétribution

(1) Les objets d'art exposés au Salon ne peuvent y être dessinés sans le consentement du propriétaire. Le tableau des Sabines appartient à l'auteur. On trouvera l'esquisse de ce tableau dans nos *Annales du Musée*, Ecole française moderne.

(2) L'esquisse de ce tableau se trouve aussi dans le troisième volume des *Annales du Musée*. Il avait été exposé au Salon de 1787.

(3) Les Sabins, dont les Romains avaient enlevé les filles, étant venus combattre leurs ravisseurs, les Sabines, devenues épouses et mères, se précipitent entre les deux peuples armés, et les réconcilient.

pécuniaire, décrit dans tous les journaux du tems, il est suffisamment connu de l'immense majorité des amateurs, et ne pourrait plus être considéré comme un nouvel objet d'éloges ou de critique, s'il n'eût enfin, après une longue disparition, contribué gratuitement à l'exposition de 1808.

La correction du dessin, la vigueur des caractères et la sévérité du style, constituent le principal mérite du tableau des Sabines; sous ce rapport, l'école moderne offre peu d'ouvrages qui puissent lui être comparés.

Il n'y faut pas chercher ce qu'on appelle en termes de l'art, clair-obscur, effet, harmonie: ou cette partie de la peinture n'est pas familière à M. David, ou il n'a pas jugé à propos de s'en occuper; il a pu croire qu'une scène vive et pathétique ne requérait pas impérieusement ces moyens secondaires de l'art, et qu'un peintre ne doit les employer qu'avec beaucoup de discrétion dans les sujets d'un grand caractère, pour ne point en affaiblir l'expression.

Mais la vérité de la couleur n'est pas une beauté de convention, elle est nécessaire: et le coloris des Sabines manque de chaleur, de ressort et de variété. Cependant, les carnations (le sujet se compose presque entièrement de nus) sont peintes avec une certaine vigueur de ton. D'où viennent donc cette monotonie, cette pâleur, répandues sur la masse générale du tableau? Nous croyons pouvoir en expliquer la cause. Une vapeur grisâtre, qui affadit toutes les parties du fond ainsi que les groupes des deuxième et troisième plans, détruit les lumières des figures placées sur le premier, et se confond avec leurs demi-teintes.

C'est pour cette raison, sans doute, que le tableau des Sabines a peu d'éclat. Le premier coup-d'œil lui est moins favorable que le plus sévère examen.

L'identité du sujet, une grande conformité d'attitude, d'action et de mouvement, entre les deux principales figures de ce tableau et celles d'un médaillon antique, très-connu (1), ont fait présumer que M. David y avait puisé la première idée de sa composition. A la vérité ces rapports sont frappans ; on voit de plus, dans le médaillon comme dans le tableau, une femme debout, tenant un enfant élevé dans ses bras. Mais quelques changemens faits par le peintre, et le grand nombre de figures accessoires dont il a accompagné le groupe primitif, semblent lui en assurer la propriété, quoique plusieurs de ces dernières figures offrent encore des réminiscences.

Nous pouvons ajouter que c'est à une semblable imitation qu'on doit le tableau de Pâris et Hélène, peint par M. David à son retour de Rome, et exposé au Salon il y a plusieurs années; le motif en est copié d'un bas-relief antique de la *villa* Borghèse, représentant le même sujet (2). De tels emprunts sont permis lorsqu'on sait les faire valoir avec tant d'avantage; et d'ailleurs, le soin que prend M. David, toutes les fois qu'il en a l'occasion (malgré le danger de l'exemple, et l'abus qu'on en pourrait faire), de transmettre dans ses

(1) Il représente le combat des Sabins et des Romains, et a été publié par Montfaucon, dans son *Antiquité dévoilée*, tome IV du Supplément, pl. 15, page 32. Le médaillon existe au cabinet des médailles et antiquités de la Bibliothèque royale.

(2) Nous avons inséré le trait du tableau de Pâris et Hélène, par M. David, dans les *Annales du Musée*.

propres ouvrages quelque beau fragment de l'art des Grecs, aura produit un bien réel. Il aura du moins contribué à remettre en vigueur dans notre école l'étude des chefs-d'œuvre de l'antiquité, depuis si long-tems négligée.

Nous avons promis de revenir sur le tableau du Couronnement, par le même artiste. Placé pour la seconde fois au Salon, il a produit à-peu-près la même sensation que lorsqu'il fut exposé pour la première. Loué sans mesure par des partisans maladroits; critiqué sans ménagement par des gens intéressés à le déprécier, il a diversement occupé les jugemens du public. Son sort paraît maintenant fixé.

Après avoir reconnu la disposition historique de ce tableau, qui porte en général un caractère de magnificence et de solennité, s'il fallait émettre une opinion précise sur son effet pittoresque, écartant toute prévention, résumant avec la plus exacte impartialité les différentes observations des connaisseurs, ne pourrait-on pas dire qu'il se compose de deux moitiés très-dissemblables pour le mérite de l'exécution? que la droite est, dans plusieurs parties, comparable à ce que l'artiste a produit de meilleur? que la gauche est inférieure à ce qu'on est en droit d'attendre d'un talent consommé? mais que les beautés et les défauts sont tellement compensés, que les unes ajouteront peut-être à la réputation du peintre, sans que les autres puissent lui porter un très-grand préjudice?

Le côté principal (1), celui de l'autel, est rempli de groupes disposés avec goût, savamment dessinés, et

(1) Voyez la planche 1re du tome précédent, page 33.

touchés d'un pinceau brillant et animé. Le côté opposé offre peu de mouvement dans les plans et dans les lignes. Cette partie considérable du tableau, noyée dans un reflet dont rien ne motive la teinte verdâtre et uniforme, est terne, monotone, et manque d'air et de relief. La tribune du milieu, où plusieurs rangs de spectateurs sont placés verticalement les uns au-dessus des autres, coupe désagréablement la composition; les figures n'y paraissent ni dans le clair, ni dans l'ombre, ni dans la demi-teinte ; le ton en est lourd ; elles offrent un dessin faible, une touche irrésolue, mais qui probablement n'est pas celle du maître.

On ne peut se dissimuler que l'école française, qui se distingue spécialement par des compositions sages, nobles, poétiques, n'a produit dans le style pompeux ou d'*apparat*, aucun ouvrage qui puisse balancer les chefs-d'œuvre des écoles flamande ou vénitienne. Mais en attendant qu'il s'élève parmi nos artistes un Paul Véronèse, un Rubens, nous jouissons du moins des plus étonnantes productions de ces grands maîtres : le Musée possède du premier le fameux tableau des Noces de Cana, que l'on appellerait avec raison le miracle de l'art; l'autre a peint pour la galerie du Luxembourg, le Couronnement de Marie de Médicis, chef-d'œuvre toujours nouveau de composition, de goût et de coloris.

Il nous reste peu de tableaux à citer dans le genre historique. L'un des plus considérables est celui de M. Monsiau, représentant les comices de Lyon. Le peintre a choisi l'époque où les députés d'Italie se réunirent pour recevoir de S. M., alors premier consul,

une autre forme de gouvernement. La scène se passe dans l'église des Jésuites, à Lyon. Quoique ce tableau ait environ dix pieds de hauteur sur une largeur de douze à quinze, les figures sont de très-petite proportion, ce qui donne l'idée d'une compotition très-nombreuse. L'ordonnance en est riche, et il est exécuté avec beaucoup de soin. La couleur et l'effét en sont vigoureux, mais le ton général tire un peu sur le violet; défaut qu'on remarque dans quelques autres tableaux du même artiste. Il a affecté dans celui-ci de donner beaucoup d'action à ses figures, et de jeter une grande variété dans leurs attitudes; ces mouvemens sont outrés, et nuisent à la gravité du sujet.

M. Barthelemi a représenté dans un tableau de moyenne grandeur, dont les figures sont de petite dimension, S. M. l'Empereur, alors général en chef de l'armée d'Egypte, passant l'isthme de Suez, et visitant les fontaines de Moïse. Son sujet est bien disposé, le site agréablement rendu, et le ton général frais et léger. On eût desiré un peu plus de fini dans les détails.

M. Thévenin a peint, dans la proportion du tableau que nous venons de citer, les apprêts du passage du Saint-Bernard. Il avait exposé au Salon précédent un tableau considérable, représentant le passage du grand Saint-Bernard par l'armée française. Ces deux compositions, traitées dans le même style et avec la même correction, ont fait honneur à l'artiste.

Quelques tableaux de peintres étrangers dont nous ne connaissions pas les ouvrages, ont figuré au Salon parmi ceux de notre école. On y a vu un petit tableau

de M. Appiani, de Milan, premier peintre de S. A. I. le prince vice-roi d'Italie. Le sujet est Vénus caressant l'Amour. On ne peut guère le considérer que comme une jolie esquisse, présentée peut-être par l'amateur à qui elle appartient, et non par l'artiste. M. Appiani, débutant à Paris dans une carrière où les succès sont si difficiles à obtenir, n'aurait voulu sans doute s'y montrer qu'avec un ouvrage fini, et digne, par son importance, de soutenir la célébrité dont il jouit dans son pays.

M. Errante, peintre milanais, a envoyé un très-grand tableau, dont le titre est *le Concours de la beauté*. Le sujet est tiré de l'histoire grecque. La scène se passe dans un temple de Cérès-Eleusine, où de jeunes filles nues exposent leurs attraits aux yeux des artistes et des philosophes qui doivent en faire l'examen et donner le prix à la plus belle.

Si le but du peintre, dans un sujet qui doit réunir la grâce et la pureté des formes, la douceur et l'expression, la fraîcheur et la vivacité du coloris, était de donner à ces jeunes filles tant de charmes et de beauté que les spectateurs du tableau éprouvassent les mêmes sensations et le même embarras que les juges du *Concours*, le succès n'a pas répondu à l'intention. Le public a généralement remarqué de la froideur dans l'ordonnance du tableau, de la roideur dans le dessin, de la mollesse et de la maigreur dans les draperies, enfin, une sécheresse de pinceau qui ne peut être tolérée dans un sujet gracieux. Quant au coloris, il manque d'éclat dans les lumières et de vigueur dans les ombres. Les tons intermédiaires surtout sont privés de cette fraîcheur aérienne qui seule donne aux carnations la vie et le relief.

En faisant ces observations franches, nous sommes loin de vouloir blesser ou éloigner des artistes étrangers, dont les productions viennent réclamer en France les droits de l'hospitalité; nous regrettons même de n'en pas voir un plus grand nombre aux expositions publiques. Lorsqu'il se présente quelque ouvrage digne de soutenir le parallèle avec ceux de nos premiers artistes, nous nous faisons un devoir de le citer avec les éloges qui lui sont dus.

Les tableaux de M. Richard, exécutés dans la dimension la plus agréable pour l'ornement d'un cabinet, se font remarquer par la finesse de la touche et du coloris. Il en a exposé deux. Le premier, appartenant à S. M. l'Impératrice, a pour titre : *Déférence de saint Louis pour sa mère*; il rappelle une anecdote intéressante de la vie de ce grand roi. Le sujet du second est Marie Stuart se donnant la communion avant d'aller au supplice.

M. Kinson s'est distingué dans plusieurs portraits en pied de la famille impériale. Ils ont plu par l'agrément et la netteté de l'exécution. Les détails en sont extrêmement soignés. Ces portraits sont ceux de S. M. le roi d'Espagne, de S. A. I. Madame; et de LL. AA. II. le prince et la princesse Borghèse. Une médaille a été remise à l'artiste de la part de S. M. l'Empereur.

Parmi les portraits, on a encore remarqué ceux de M. Riessner, entre autres celui où l'artiste a peint son épouse, accompagnée de sa sœur. Madame Romani et mademoiselle Capet en ont exposé plusieurs qui ont été vus avec d'autant plus d'intérêt qu'ils représentent pour la plupart des personnes aimées du public. M. Riessner et madame Romani ont reçu des médailles.

Un tableau de chevalet, par M. Lejeune, a constamment attiré la foule des curieux, et obtenu tous les suffrages. Il représente un bivouac de l'Empereur dans les plaines de la Moravie, l'un des jours qui ont précédé la bataille d'Austerlitz, en 1805. Variété et vivacité d'action, effet piquant de paysage, tout se trouve réuni dans cette charmante composition, que tout autre que M. Lejeune aurait traitée avec moins d'assurance et de vérité. Cet artiste, officier d'un mérite distingué, joint à l'avantage de se délasser aussi honorablement de ses travaux militaires, celui de pouvoir saisir d'après nature les sujets et les points de vue de ses tableaux.

On doit encore citer, parmi les ouvrages recherchés des amateurs, les tableaux de paysages, batailles ou scènes familières de MM. Taunay, Demarne, Swebach, Omeganck d'Anvers, Melling, Granet, Dunoy, Boily et Lecomte.

Les miniatures sont toujours très-nombreuses au Salon, et chaque année voit éclore quelque nouveau talent; mais il est impossible de nommer ici tous les artistes qui ont exposé des travaux dans ce genre : on distingue parmi eux MM. Aubry, Saint, Augustin, Bertrand, Charles Bourgeois, Dumont, Holeyer et Leguay. Quelques amateurs étrangers, entre autres MM. de Châteaubourg et Bédert, de Nantes, ont offert au public d'agréables essais de leur talent.

M. Casimir Karpff a exposé un portrait en pied de S. M. l'Impératrice, dessiné dans un genre particulier, et du fini le plus précieux (1).

(1) On voit au palais de la Malmaison un dessin du même artiste, d'après le tableau de la Belle Jardinière par Raphaël; non

Les dessins de M. Moreau ont toujours attiré l'attention des connaisseurs. La longue réputation de cet artiste semble rajeunir chaque année, et son talent recouvrer des forces nouvelles. On a vu avec intérêt des dessins très-soignés de MM. Lebarbier, Monsiau et Lafitte. Tous ces ouvrages sont destinés à être gravés pour orner des éditions de prix.

Après avoir cité les dessins historiques de Mme Giacomelli et de M. Marley, ceux de paysages de MM. Coste et de Wartel, d'histoire naturelle par MM. Bessa, Huët et de Wailly, enfin les tableaux de fleurs de MM. Vandaël et Vanspaëndonck, nous croyons avoir désigné, dans chaque genre, les objets les plus agréables au public; si nous avons fait quelque omission, elle est involontaire.

celui du Musée Napoléon, mais celui qu'on voit à Colmar dans le cabinet de M. Knolle, conseiller de préfecture, et qu'on présume être également de la main de Raphaël. Ce dernier n'est pas ceintré comme celui du Musée, et présente quelques changemens dans le paysage.

LISTE

des Artistes qui ont obtenu des récompenses, et de ceux dont les travaux, exposés au Salon, avaient été ordonnnés ou ont été acquis par le gouvernement.

ORDRE DE LA LÉGION-D'HONNEUR.

Peintres. MM. Girodet, Gros, Prud'hon, Vernet.
Sculpteur. M. Cartellier.

MÉDAILLES.

Peintres. MM. Aubry, Bergeret, Bertin, Bessa, Buguet, Casanova, Casimir Karpff, De l'Ecluse, Ducis, Dumet, Fabre de Florence, Mme Giacomelli, MM. Grandin, Granet, Kinson, Lafond, Laurent, Lebarbier l'aîné, Leboullenger de Boisfremont, Lemire jeune, Lordon, Omeganck d'Anvers, (Julien) Pallière, Parent, Prot, Remi, Riessner, Mme Romany, MM. Saint, Salvage, Mme Servières, MM. Vanderlyn, Vermey, Vien fils.
Sculpteurs. MM. Chinard, Lemire père.
Architectes. MM. Debret, Grandjean, Lebas.
Graveurs. MM. Dufey, Girardet, Morel, Tardieu.

Artistes dont les travaux ont été ordonnés ou acquis par le gouvernement.

Peintres. MM. Berthélemy, Berthon, David, Debret, Demarne, Dunouy, Garnier, Gautherot, Gérard,

Mlle Gérard, MM. Girodet, Gros, Guérin, Hue, Lecomte, Lejeune, Mlle Mayer, MM. Meynier, Monsiau, Mulard, Peyron, Ponce Camus, Roehn, Robert Lefèvre, Sérangéli, Taunay, Thévenin, Turpin de Crissé, Vernet.

Sculpteurs. MM. Bridan, Canova, Mlle Charpentier, MM. Corbet, Delaistre, Dupasquier, Foucou, Houdon, Gérard, Lucas Montigny, feu Masson.

Architecte. M. Brongniart, architecte de la nouvelle Bourse de Paris, dont le modèle a été exposé au Salon.

Graveurs en médailles. MM. Andrieu, Brenet, Droz, Galle, Jaley.

Graveur en taille-douce. M. Roger.

Nota. En annonçant, dans le volume précédent, page 91, que le tableau d'Orphée aux enfers, par Mme Mongez, avait été acquis par S. M. l'empereur, on a omis de dire pour S. M. l'empereur de Russie.

TABLE

Des Planches contenues dans ce volume.

PEINTURE.

SCULPTURE.

NUMISMATIQUE.

Fin de la Table du tome II du Salon de 1808.

